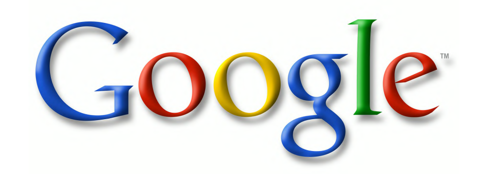

Google


BUHR A
a39015 01810232 0b



LES BRIENNE

DE

LECCE ET D'ATHÈNES

HISTOIRE

D'UNE DES GRANDES FAMILLES DE LA
FÉODALITÉ FRANÇAISE

(1200-1356)

PAR

LE Cte FERNAND DE SASSENAY

Voir un compte-rendu favorable de G. Monod
dans la Revue Critique du 12 Mars 1870, p. 163-

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LES BRIENNE

DE LECCE ET D'ATHÈNES



Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

LES BRIENNE

DE

LECCE ET D'ATHÈNES

HISTOIRE

D'UNE DES GRANDES FAMILLES DE LA FÉODALITÉ FRANÇAISE

(1200-1356)

PAR

LE Cte FERNAND DE SASSENAY

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1869

LES

BRIENNE DE LECCE (1)

ET D'ATHÈNES

LA TERRE D'OTRANTE (2)

A l'extrémité méridionale de la péninsule Italique, à égale distance des rivages tourmentés de la sombre Calabre et des côtes inhospitalières de la farouche Albanie, s'élève du milieu des flots azurés de la Méditerranée, la fertile et commerçante presqu'île qu'ont chanté jadis, sous le nom d'*Iapygie*, les

(1) Prononcer Letché.

(2) Ouvrages consultés sur la terre d'Otrante : THE HON. R. K. CRAVEN, *A tour through Southern Naples*. Londres, 1821, 1 vol. — IL GALATEO, *De situ Iapygiæ*, apud delectus scriptorum Rerum Neap. Naples, 1735, f° p. 582. — GERONIMO MARCIANO, *Descrizione, Origine Successi della terra di Otranto*. Réimpression, Naples, 1855. — *Murrays-handbook for Southern Italy*, par OCTAVIAN BLEWITT. Londres, 1853. — AFAN DE RIVERA, *Considerazioni sui mezzi da restituire il valore proprio a doni che la Natura ha largamente conceduto al regno delle due Sicilie*. 2e édition, Naples, 1833, 2 volumes.

Pour chacune des villes citées j'ai renvoyé en note aux auteurs spéciaux.

poètes de Rome et d'Athènes. Sur cette langue de terre placée comme une sentinelle avancée de l'Occident au seuil du monde oriental, la nature italienne, toujours imposante, souvent sublime, parfois aussi toute chargée de menaces au milieu même de ses enchantements, semble avoir voulu se dépouiller de sa majesté et de ses terreurs. Rien en effet dans la terre d'Otrante, tel est le nom moderne de la presqu'île qui nous occupe, ne rappelle ni les sauvages magnificences des Alpes ou des Abruzzes, ni le menaçant aspect du Vésuve ou de l'Etna, ni l'éblouissante splendeur de la Campania Felix ou de la conca d'Oro, ni même la saisissante tristesse des environs de Rome ou du plateau d'Apulie. D'un bout à l'autre de ce petit coin de terre, on ne rencontre, à peu d'exceptions près, que de gracieux et tranquilles paysages qui, comme ces beaux parcs dont est parsemé le sol de la riche Angleterre, charment momentanément les regards sans laisser d'autre trace dans l'esprit qu'un fugitif souvenir qu'une heure à peine suffit à effacer. C'est pourtant toujours l'Italie, mais ce n'est plus cette Italie, tour à tour magnifique ou terrible, que rêvent les poètes ou qu'adorent les artistes. C'est une Italie essentiellement agricole et commerçante, qui doit à son heureuse situation géographique d'avoir été dans l'antiquité et d'être appelée à redevenir dans un temps prochain, la plus importante étape de la grande voie commerciale qui relie, par Suez et la mer Rouge, le monde asiatique à l'Europe occidentale. C'est une terre

que l'on croirait volontiers prédestinée par la providence à accueillir sur ses faciles rivages les germes féconds de la civilisation hellénique, et dont sa main prévoyante semble avoir écarté à dessein tout ce qui aurait pu trop vivement impressionner la craintive imagination des navigateurs des premiers âges.

De Brindes jusqu'au-delà d'Otrante s'étend une longue plaine dont de nombreux accidents de terrain bannissent toute monotonie. Cette plaine s'élève insensiblement des rivages de l'Adriatique au sommet des collines qui, après avoir côtoyé la mer Ionienne, vont former à leur extrémité le célèbre cap de Léuca (Léouca) qu'environnent d'une auréole de poésie les fables de la mythologie grecque et les légendes chrétiennes du moyen âge (1). A l'exception de quelques landes verdoyantes tout embaumées par les aromatiques exhalaisons des myrtes et des romarins (2) et de quelques plages insalubres et à demi dépeuplées au-dessus desquelles plane, comme un constant reproche pour l'incurie moderne, le souvenir des plus florissantes colonies de la grande Grèce (3),

(1) Luigi Tasselli, *Le Antichita di Leuca.* 2 vol., Naples. — Marciano (déjà cité p. 1), p. 367. — Galateo (déjà cité p. 1), p. 596, D. — Ughelli (F.), *Italia sacra*, t. IX.

(2) Murray, pages 481 et 490.

(3) Le Baron Giacomo Savarese (ancien directeur général de l'administration des Bonifiche), *Proposta di una concessione ad una Societa nazionale italiana per la bonificazione dei terreni paludosi delle provincie Napoletane.* Mémoire. Naples, 1861, p. 5. — L'emplacement occupé par l'ancienne Tarente n'est plus, comme on le verra tout à l'heure, qu'un désert

le sol est partout admirablement cultivé et couvert des productions les plus variées. De toutes parts s'offrent aux regards d'immenses plantations d'oliviers centenaires, de riches vignobles, des champs de coton, de chanvre, de tabac ombragés çà et là par de gigantesques pins d'Italie, et enfin une multitude de jardins et de vergers dans lesquels croissent, à côté de nos arbres fruitiers du Nord, l'oranger, le citronnier et jusqu'au palmier des déserts africains (1).

Sur ce fond de verdure se détachent, toutes resplendissantes de lumière sous les feux du soleil d'Italie, les blanches constructions d'une centaine de villes et de bourgades, les unes à demi cachées dans les replis de la plaine ou coquettement groupées aux flancs des collines; les autres nonchalamment couchées sur les plages ou enlaçant d'une amoureuse étreinte les ports vastes et sûrs qui dentellent le littoral. C'est parmi ces dernières que se trouvent les plus célèbres, mais en même temps les moins florissantes. Les noms de Tarente, d'Otrante et de Brindes sont familiers à tous ceux qui ont la moindre teinture d'histoire grecque et romaine. Malheureusement ces noms, en rappelant à l'esprit tout un passé de splendeur et d'opulence, font ressortir, sous un jour trop défavorable peut-être, les

empesté. Leuca n'exite plus et Otrante n'est plus qu'un village de pêcheurs dont la population est décimée chaque année par la malaria. Je ne parle pas de Brindes, qui n'est point d'origine grecque. De Tarente à Brindes, sauf Leuca et Gallipoli, la majeure partie du littoral est sujette à la malaria. (AFANDE RIVERA, loco citato.)

(1) MURRAY, p. 487 et 492. — RIVERA, 233.

conditions peu prospères du présent. Aussi le voyageur dont l'imagination évoque de somptueux édifices, des entrepôts remplis de marchandises et des bassins encombrés de navires, et qui ne trouve en réalité que de modestes habitations et des ports à peu près vides, n'a-t-il que des dédains pour les humbles petites villes qui ont succédé à ces puissantes métropoles du commerce de l'antiquité. Et cependant toutes trois ne manquent ni de caractère, ni de grandeur. On dirait des grandes dames tombées dans l'indigence, dont l'élégance native se trahit jusque sous leurs haillons.

Certes la moderne Tarente n'est plus que l'ombre de la Tarente antique. Non-seulement l'herbe croît aujourd'hui sur les ruines méconnaissables de ces théâtres, de ces bains, de ces portiques, qu'ont admirés Pyrrhus et Annibal, Archytas et Platon, mais c'est à peine si l'on rencontre çà et là quelque ferme isolée ou quelque couvent désert sur l'immense emplacement que couvrait, au temps de sa prospérité, la voluptueuse émule de Sybaris, la présomptueuse rivale de Rome. C'est dans l'enceinte de l'ancienne citadelle que s'est renfermée la ville actuelle, véritable ville de l'Orient aux clochers étincelants, aux rues étroites et obscures, dans lesquelles fourmille une population de pêcheurs au type et au costume à demi arabes. Construite sur un isthme de rochers qui sépare son beau golfe du vaste lac salé qui lui servait jadis de port, Tarente se dresse du milieu des eaux pareille à un gigantesque navire et semble

vouloir dominer encore, impérieuse et superbe (1), cette mer sur laquelle elle a si glorieusement régné aux beaux jours de la grande Grèce (2).

Otrante présente au premier moment l'image de la misère et de la désolation. Deux ou trois églises délabrées, quelques dizaines de méchantes masures et un vieux château du xv[e] siècle, dont les créneaux tapissés de plantes grimpantes se montrent au-dessus des orangers et des palmiers, voilà tout ce qu'il reste de cette noble cité dont la courageuse résistance et la chute héroïque forment l'un des plus glorieux épisodes de l'histoire d'Italie. D'énormes boulets turcs, des brèches encore béantes, la trace des profanations qui ont souillé les lieux saints et enfin le tombeau dans lequel ont été pieusement recueillis les ossements de ces douze mille habitants mourant plutôt que d'abjurer leur foi, tout y rappelle le mémorable siége de 1480 et les horreurs commises par les hordes triomphantes de Mahomet II. Devant ces grands souvenirs, la première impression disparaît pour faire place à la pitié et au respect, et la pauvre petite ville se transforme aux yeux du voyageur en une martyre, qui, échappée par miracle à la mort, traîne avec une fière résignation ses membres mutilés par de longues et cruelles tortures (3).

(1) Galateo, *De Situ Iapygiæ*, 592, *F*.

(2) Galateo, ut supra. — Joan. Juvenis, *De Antiquitate et varia Tarentinorum Fortuna*, apud delectus script. Rer. Neap., 411, A. — Marciano, 228. — Craven, 170. — Murray, 487.

(3) Craven, 142. — Murray, 487. — Galateo, 597, D. — Marciano, 378. — Ughelli, *Italia sacra*, t. IX.

Brindes ne saurait être mieux comparée qu'à un homme qui, longtemps plongé dans une profonde léthargie, donne les premiers signes de son retour à l'existence. Tandis que tout y porte l'empreinte d'une décadence arrivée, pour ainsi dire, à ses dernières limites, on est frappé d'y découvrir en même temps les preuves manifestes d'une renaissance prochaine. A la voir tristement serrée autour de la vieille colonne romaine qui marquait, dit-on, l'extrémité de la voie Appienne ; à parcourir ses rues solitaires bordées de constructions basses et pour la plupart inachevées; à compter enfin le petit nombre de navires qui flottent aujourd'hui sur les eaux tranquilles de l'incomparable port qui dessine autour d'elle un immense et magnifique croissant, on la croirait condamnée à ne plus se relever de l'abaissement dans lequel elle est tombée. Mais dès qu'on aperçoit amarré à son quai l'un de ces rapides steamers qui forment de nos jours un véritable trait d'union entre l'Italie et l'Orient, et qu'on a entendu retentir derrière soi le sifflet d'une locomotive qui peut en quelques heures vous emporter en France ou en Allemagne, on sent instinctivement que l'avenir réserve les plus brillantes destinées à cette cité maritime si heureusement placée au point de contact de deux civilisations (1).

(1) CRAVEN. — GALATEO, 602, E. — MARCIANO, 398. — MURRAY, 489. — ANDREA DELLA MONACA, *Memoria historica dell' antichissima e fedelissima città di Brindisi*, Lecce, 1674, p. 52 et suiv.; *Carte de l'état-major du royaume de Naples.*

Seule parmi les villes du littoral, Gallipoli a toujours conservé une grande importance commerciale. C'est dans son port que toutes les marines marchandes du nord et du centre de l'Europe viennent chercher les huiles renommées qu'on apporte dans ses réservoirs de tous les coins de la Pouille et de la terre d'Otrante. L'animation qu'elle doit à son commerce, l'aisance qui se montre jusque dans ses plus humbles demeures, et sa situation vraiment exceptionnelle sur un gracieux îlot de rochers relié à la terre par un pont de douze arches et dominé par les riantes falaises de Lizza et des Pisciotti, toutes couvertes d'une végétation africaine, lui méritent sans nul doute ce nom de καλλιπολις que lui a décerné l'enthousiasme de ses fondateurs hellènes (1).

Repoussées des rivages par les pirateries des Sarrasins et des barbaresques bien plus que par la malaria, qui n'a été qu'une des conséquences de la dépopulation, l'industrie et la richesse se sont réfugiées dans l'intérieur des terres. A chaque pas on y rencontre des villes et des bourgades riches et florissantes. Oria, Manduria, Nardo, Galatina, Ugento et tant d'autres, inconnues à la plupart des géographes, étonnent par leur belle apparence et par le haut point de prospérité auquel elles sont parvenues (2).

(1) Καλλιπολισ, belle ville. — MURRAY, 491. — CRAVEN, 139. — MARCIANO, 359. — GALATEO, *De civitate Gallipolis*, ap. delectus script. rer. Neap., 626. — BARTOLOMEO RAVENNA, *Memorie istoriche della citta di Gallipoli*, Naples, 1836, p. 37 à 71.

(2) Pour Nardo, V. CRAVEN, 138, et MURRAY, 481. — Pour

Mais l'ornement et la gloire de la petite presqu'île, c'est Lecce. L'architecture pleine de caractère de ses palais et de ses églises, l'élégance de ses moindres habitations, dont les balcons et les escaliers extérieurs sont ornés des plus délicieuses sculptures, la surprenante propreté de ses rues, le haut degré de civilisation de ses habitants, tout contribue à en faire une ville à part dans l'Italie méridionale. On devine à première vue qu'elle n'a pas toujours été réduite à l'humble rôle de préfecture provinciale et qu'elle a dû être la capitale de quelque principauté féodale, avec une cour policée et brillante, dont les traditions se sont perpétuées dans son aristocratie et jusque dans sa bourgeoisie, et dont les pieuses prodigalités lui ont valu son imposante cathédrale de San-Oronzio et l'adorable église de Santa Croce, toutes deux si merveilleusement ornementées par le ciseau capricieux et fantasque des sculpteurs des âges barbares (1).

Telle est la terre d'Otrante et telle est Lecce, qu'environne pour nous d'un intérêt particulier le souvenir d'une illustre famille française à laquelle la plus grande partie de cette belle province et son opulente métropole ont appartenu en fief durant la dernière

Galatina et Ugento, Murray, 486, pour Manduria, p. 486. — V. aussi Marciano.

(1) Marciano, p. 512. — Craven, p. 136. — Il m'est impossible de partager la manière de voir de cet auteur en ce qui touche Lecce. Il l'a évidemment visitée sous une mauvaise impression. La mienne, beaucoup plus favorable, m'a guidé dans ma description.

partie du moyen âge. Cette famille, dont la domination éclairée et les constants rapports avec la France et la Grèce contribuèrent puissamment au développement de la petite presqu'île, joua un rôle considérable dans tous les grands événements de son temps. De 1200 à 1400 le nom des Brienne se rencontre pour ainsi dire à chaque page dans les annales de la France du midi et de l'Orient, et l'on peut dire sans exagération que durant ces deux siècles leur cri de guerre retentit sur tous les champs de bataille, des bords de l'Océan aux rives du Jourdain. Mais ce fut en Italie et en Grèce que leur destinée fut peut-être le plus singulière. Le premier de cette famille qui vint y chercher fortune conquit en quelques jours, avec une poignée d'hommes, les belles provinces qui s'étendent au sud du Liri et du Tronto, et fut au moment de mettre sur sa tête la brillante couronne des descendants de Tancrède de Hauteville. Cette couronne, son fils et son frère tentèrent vainement de l'arracher au plus grand des Hohenstaufen et succombèrent dans une lutte inégale. Champions de la papauté à l'heure de ses revers, les Brienne participèrent plus tard à son grand triomphe et assistèrent sous ses drapeaux à la chute de la maison de Souabe. Sur le champ de bataille de Tagliacozzo, le petit-fils du conquérant de la Pouille combattit sous Charles d'Anjou, le petit-fils de Fréderic II, et reçut pour prix de ses services une des plus belles parts de ses magnifiques dépouilles. Descendu ainsi du rang de prétendant à celui de simple feudataire, il sut

du moins payer de son sang les faveurs du maître qu'il s'était choisi, et prit une part glorieuse aux plus terribles épisodes de la longue guerre des Vêpres siciliennes. Son fils, devenu par héritage possesseur de ce riche duché d'Athènes dont Boccace et Muntaner nous ont décrit les splendeurs, périt en défendant ses Etats contre ces vieilles bandes catalanes qui, après avoir ébranlé le trône des Angevins de Naples, avaient fait trembler jusque dans leur capitale les successeurs de Constantin. Le dernier enfin de cette noble race, lui aussi l'un des plus vaillants soldats du parti guelfe, vit la libre Florence lui confier un pouvoir sans contrôle dont il est injustement accusé de n'avoir su qu'abuser et que lui arracha bientôt une bourgeoisie égoïste et intolérante, qui ne lui pardonna jamais d'avoir voulu délivrer le bas peuple et l'aristocratie du joug qu'elle faisait peser sur eux.

C'est l'histoire de cette famille, à laquelle des circonstances particulières permirent de rester essentiellement française sur la terre étrangère et dont les exploits ajoutèrent de nouvelles gloires à nos gloires nationales, que je me suis efforcé de tirer de l'oubli et que je veux essayer de retracer dans les pages qui vont suivre.

I

Vers le milieu du XIIe siècle, la Sicile et l'Italie méridionale, bouleversées presque sans relâche depuis plus de trois cents ans par des guerres intestines, des invasions étrangères et des révolutions domestiques, goûtaient enfin un peu de calme et de prospérité sous la domination intelligente et ferme du premier roi de la maison de Hauteville. C'était le moment où Roger II venait de mettre la dernière main à la consolidation de l'édifice féodal fondé par une poignée de chevaliers normands sur les ruines des principautés grecques, sarrasines et lombardes. Ce prince, qui touchait alors au terme d'une vie glorieusement remplie, pouvait compter avec un légitime orgueil les grands résultats de son mémorable règne. Non-seulement, comme le disait la fière devise gravée sur la lame de son épée (1), l'Apulie et la Calabre, la Sicile et une partie de la Tunisie reconnaissaient son pouvoir, mais il avait bravé tous les efforts de l'empire germanique, fait trembler jusque dans sa capitale le souverain de Byzance, et arraché sa couronne royale aux répugnances des suc-

(1) Apulus et Calaber, Siculus mihi servit et Afer.

cesseurs de saint Pierre. Redouté au dehors, il avait su se faire respecter au dedans. Sa main de fer s'était appesantie également sur tous et avait courbé sous le joug ou réduit à l'impuissance les plus turbulents barons aussi bien que les plus opiniâtres défenseurs des libertés communales. Une administration, sans pareille alors, avait favorisé le développement de toutes les richesses du pays. Les fertiles plaines de la Pouille et de la terre de Labour rendues à la culture fournissaient non-seulement à la subsistance de leurs habitants, mais encore à celle des nations voisines et des croisés d'Orient. Protégés par de puissantes flottes de guerre, les innombrables navires des marchands de Naples, d'Amalfi, de Salerne, de Bari, de Messine sillonnaient en tout sens la Méditerranée, dont le commerce était passé presque entièrement dans leurs mains. De nouvelles industries enfin avaient été implantées à côté des anciennes, et les soies, les tissus précieux et les étoffes de laine du nouveau royaume le disputaient sur les marchés européens aux produits les plus renommés de l'Orient (1).

Enrichi par les trésors des nations vaincues non moins que par les revenus que lui assurait un système de douanes et d'impôts très-régulier pour l'époque, Roger II s'était plu à s'entourer de tout le faste et de toute la pompe de la royauté. Sa cour surpassait en éclat celle des plus puissants potentats

(1) Le comte de St-Priest, *Histoire de la conquête de Naples par Charles d'Anjou*, Paris, Amyot, Introduction.

d'alors. Ce qu'elle était, les enthousiastes descriptions des chroniqueurs contemporains (1) et les merveilleux monuments qui subsistent encore aujourd'hui (2) nous permettent de le deviner. Comme ces généraux de la vieille Rome rapportant dans leur patrie l'élégante corruption de la Grèce et de l'Asie asservies par eux, le descendant des pirates scandinaves avait, peu à peu et tout en conservant l'indomptable courage de ses aïeux, adopté les mœurs et jusqu'aux vices de ses sujets grecs et sarrasins. Dans ses palais de la Ziza et de la Cupa, le petit-fils de Tancrède de Hauteville vivait au milieu de tous les raffinements de la civilisation byzantine et de tout le luxe voluptueux et féerique rêvé par l'ardente imagination des conteurs arabes.

Les fastueux exemples de la cour de Palerme devaient, tout naturellement, trouver de nombreux imitateurs dans les rangs de la haute noblesse des provinces continentales, toute frémissante encore sous le joug qui venait de lui être imposé et animée d'une sourde jalousie contre l'homme qui l'avait forcée à reconnaître sa suprématie. Pour cette haute noblesse en effet, Roger II n'était qu'un usurpateur qui s'était élevé en foulant aux pieds les droits de ses égaux. Jusqu'à son avénement, il faut se le rappeler, les grands fiefs de la terre ferme avaient été bien plutôt des principautés indépendantes, à peine unies

(1) Alex. Telesinus, ap. Mur., V. liv. II, chap. iv et v. — Inveghes, vol. III.

(2) Gally Knight, *The Normans in Sicily*, *av. Atlas.*

entre elles par un faible lien féodal, que les divisions administratives d'une monarchie homogène et compacte. Les comtes et les ducs de Pouille n'avaient été, à vrai dire, que les présidents d'une confédération dans laquelle leur influence avait été loin d'être toujours prépondérante, et il avait fallu tout le génie politique et tout l'ascendant personnel de Robert Guiscard, pour accomplir de grandes choses avec des éléments aussi difficiles à manier. Le second grand comte de Sicile avait été longtemps lui-même un des membres de cette oligarchie altière et insoumise, et ses prétentions au pouvoir suprême étaient sans nul doute moins bien fondées que celles qu'auraient pu faire valoir les chefs des autres branches de sa famille et les descendants des comtes d'Aversa. Il lui manquait en outre, aux yeux des vieilles familles normandes encore attachées aux traditions mythiques de l'Edda, le prestige d'une origine divine, ce prestige qui avait fait la force et la gloire des vieux rois de mer de la Scandinavie (1). On comprendra donc que, réduits à l'impuissance, mais rongeant leur frein, les grands vassaux cherchassent, en attendant que sonnât pour eux l'heure d'une revanche, à rivaliser de luxe et de prodigalité avec ce souverain dont l'élévation excitait leurs colères et froissait leur orgueil.

Au milieu de cette société tourmentée par un

(1) Saint-Priest, I, 50, cite Snorro Sturleson, ant Suédois et Raskant, Danois.

impérieux besoin de jouissances et d'éclat, ce devait être une tâche singulièrement difficile que de se faire une réputation de magnificence sans pareille, acceptée unanimement par tous, du prince aux sujets. Un homme pourtant y avait réussi, au dire d'un des plus anciens historiens de la terre d'Otrante (1). C'était le comte Robert de Lecce dont la petite cour était, à l'époque qui nous occupe, le rendez-vous habituel de toute la chevalerie apulienne. Ce seigneur appartenait à la maison de Hauteville et descendait du comte Godefroy de Conversano (2), frère utérin des trois premiers comtes de Pouille, qui avait joué un rôle des plus brillants dans la merveilleuse épopée de la conquête, tantôt sous les drapeaux de Robert Guiscard, tantôt dans les rangs de ses plus acharnés adversaires. L'histoire ne nous dit rien de la part prise par Robert de Lecce aux cruelles guerres civiles qui ensanglantèrent l'Italie méridionale de 1127 à 1139. Il est cependant à

(1) GIACOMO-ANTONIO FERRARI, *Apologia paradossica di Lecce*. Réimp. de 1710 ou 1715, 1 vol., p. 374. — GIULIO-CESARE INFANTINI, *Lecce sacra*. Réimp. de 1859, Lecce, 1 vol., p. 372.

(2) Une inscription citée par Infantini, 186, dit en parlant du grand-père de Robert, Accardus (Achard) : « E regia Normandorum stirpe. » Ferrari qui, à côté de beaucoup d'exagérations, n'en a pas moins puisé à des bonnes sources, donne ainsi la généalogie du comte Robert :

Godefroy.
Achard.
Godefroy II.
Robert.

présumer qu'il dut s'y trouver activement mêlé et accroître, aux dépens de ses propres parents, sa puissance et ses richesses, en embrassant le parti de Roger II. Et ce n'est point là une supposition purement gratuite. En effet, tandis que son père et son grand-père n'avaient été que de simples seigneurs féodaux (1), tous les historiens sont d'accord pour lui donner le titre de comte (2). De plus, les domaines qu'ils lui attribuent avaient appartenu en partie au moins à la branche aînée de sa famille, à la maison de Conversano, dont l'un des membres avait été jusqu'à 1133 l'un des plus redoutables chefs de la rébellion. Quoi qu'il en soit de cette question, ce n'est que dans la période de calme et de tranquillité qui suivit ces terribles luttes que l'on rencontre pour la première fois son nom dans les Annales normandes, associé au souvenir d'une existence élégante et fastueuse. Ces Annales nous le montrent dépensant magnifiquement d'immenses revenus en fêtes, en tournois et en divertissements de toute sorte, et attirant autour de lui tout ce que l'Apulie et les provinces orientales de l'Empire grec renfermaient d'esprits éclairés, de joyeux compagnons et d'amis de la gaie science.

(1) « Accardus Lytii dominus, Goffridusque filius ac Tancredus rex hoc templum et ædes..... condiderunt, anno MCXXXIII. » Inscription dans l'église de Saint-Jean Evangéliste. (Infantini, 183.)

(2) André Dandolo, Murat, XII, 311, 4. — Infantini. — Ferrari, etc.

Parmi les hôtes les plus assidus de la cour de Lecce se faisait remarquer l'aîné des fils du roi de Sicile, le duc Roger de Pouille. C'était la volonté de son père qui avait conduit ce jeune prince chez son illustre parent. Le comte Robert passait aux yeux de tous pour un chevalier si accompli et pour un arbitre si compétent en matière de goût et d'élégance, que Roger II, désireux d'arracher son fils à l'énervante influence de son propre entourage bien plus sarrasin que chrétien (1), n'avait pas cru pouvoir lui choisir, en l'éloignant de sa personne, un guide plus sûr ni un plus parfait modèle. Il ne s'agissait, du reste, pour le duc de Pouille que d'acquérir ces brillants dehors qui assurent souvent la popularité mieux que les plus solides vertus. Les qualités ne lui faisaient certes point défaut (2), et plusieurs actions d'éclat, couronnées de succès, lui avaient valu la réputation d'un capitaine d'expérience, d'audace et de ressources. C'était lui qui, en s'emparant en 1139 par un hardi coup de main de la personne d'Innocent II (3), avait mis fin à la longue lutte de cet opiniâtre pontife contre sa maison, et qui, en triomphant quelques années plus tard dans les âpres

(1) On sait quelle influence il exerça sur Guillaume I[er], véritable sultan mahométan qui oublia dans son harem ce qu'il devait à lui-même et à son empire.

(2) ROMUALDUS SALERNITANUS, Murat, VII, 193, c. Vir quidem speciosus, miles strenuus, pius, benignus, misericors et a suo populo multum dilectus. — HUGO FALCANDUS, Murat, VII, 261, c. In quo verissima paternæ virtutis effigies reddebatur.

(3) ROM. SAL., 190, D. — MURATORI, *Ann. d'Italia*, ad ann. 1139.

gorges du comté de Molise de ce qui restait encore de défenseurs de l'autonomie lombarde, avait clos par un dernier exploit le poème de la conquête (1).

Brave, généreux, séduisant, entouré du prestige que donnent la puissance et le succès, Roger devint bien vite le héros de cette petite cour à laquelle il était venu demander ce vernis d'élégance qui manquait seul à sa riche et vigoureuse nature. Malheureusement son inexpérience ne sut pas, au milieu des séductions qui l'entouraient, enchaîner à temps son cœur: Il y avait là une jeune fille dont les charmes et la position devaient naturellement l'attirer et le captiver. C'était la fille même du comte Robert, la belle Sybille de Lecce. Il ne tarda pas à concevoir pour elle une violente passion. Soit ambition, soit entraînement, elle y répondit et finit par se donner à lui (2).

Fille d'une Grecque (3), Sybille en avait reçu le tempérament voluptueux et ardent des femmes de l'Orient. Son amour, comme une flamme dévorante, détruisit sa propre idole (4). Après s'être abandonnée pendant trois années à tous les enivrements d'une

(1) MURATORI, ad ann. 1143. Ce prince se signala dans deux autres circonstances. A la bataille de Ragnano (1137), l'aile qu'il commandait triompha, tandis que celle de son père était vaincue. — ROM. SALERN., 190, B. En 1144, ce fut lui qui, par une vigoureuse invasion dans les États romains, força Luce II à traiter. — MURAT, 1144.

(2) INFANTINI, 372. — FERRARI, 376, etc. — DANDOLO, Mur., XII, 311.

(3) FERRARI, 375. Il y a beaucoup d'invention dans ce passage.

(4) Nimio uso venereo factus est ethicus. (DANDOLO. loco citato.

folle passion, le jour vint où elle vit avec effroi son amant, consumé par une maladie de langueur, marcher à grands pas vers la tombe. Le coup fut terrible pour elle, d'autant plus terrible qu'elle était mère, deux fois mère (1), et que Roger en mourant emportait avec lui son bonheur et l'avenir de ses enfants.

Le comte Robert avait si habilement dissimulé l'inconduite de sa fille, qu'il avait favorisée en secret dans l'espoir de lui voir gravir un jour les degrés du trône, que le roi apprit à la fois et l'état alarmant de son fils et les causes qui l'avaient provoqué. Irrité et inquiet, il le rappela précipitamment auprès de lui. Il n'était plus temps. Aucun remède humain ne pouvait plus arrêter les progrès du mal. A peine le royal malade eut-il touché la terre de Sicile, que les symptômes les moins douteux annoncèrent sa fin prochaine. Roger II dut accourir en toute hâte à Messine pour recueillir au moins son dernier soupir. Sur son lit d'agonie le prince mit tout en œuvre pour fléchir la colère de son père. Il y réussit. Celui-ci, attendri par les prières du mourant, consentit à légitimer son union et fit partir pour Lecce l'un de ses plus intimes conseillers, le sire de Vintimille, avec mission d'épouser, par procuration, la fille du comte Robert. Il était malheureusement trop tard. Vintimille n'avait point encore parcouru la moitié du chemin, que le jeune Roger avait cessé de vivre. Des

(1) DANDOLO, loco citato. — HUGO FALCANDUS 269, D.

ordres pressants et impérieux ramenèrent l'ambassadeur sur ses pas (1).

Le roi, qui n'avait cédé qu'à un attendrissement passager peu en rapport avec sa nature vindicative, donna aussitôt libre cours à ses ressentiments. Sybille, après avoir eu la douleur de se voir arracher ses enfants, dut prendre avec son père le chemin de l'exil (2). Ce fut à Athènes (3) que les nobles bannis allèrent chercher un asile. Tout porte à croire qu'ils y avaient des relations de parenté. En tout cas, la Grèce ne pouvait qu'être hospitalière à quiconque avait des motifs de plainte ou de haine contre le souverain de la Sicile. Ni le père ni la fille ne revirent la terre d'Otrante. Le chagrin et la misère eurent bientôt accompli chez tous deux leur œuvre de destruction. Une mort prématurée les enleva, l'un dans toute la force de l'âge, l'autre dans la fleur de sa jeunesse, longtemps avant le jour où la clémence de Guillaume le Bon rouvrit les portes du royaume à tous ceux qu'avaient proscrits son père et son aïeul (4).

(1) INFANTINI, 373, etc. — DANDOLO, loco citato.

(2) Rex tamen Rogerius, mortuo filio, comitem persequens, et promissa frangens in Romaniam cum suis fugere coegit. (DANDOLO.)

(3) CHERRIER, *Hist. des papes et des empereurs de la maison de Souabe*, I, 213. — V. RAUMER, *Geschichte der Hohenstarfen*, III, 13.

(4) Je suis en ceci l'opinion de CHERRIER, *Hist. de la lutt des papes et des empereurs de la maison de Souabe* (Paris, 1858, 3 v.), I, 213. — RAUMER, *Geschichte der Hohenstanfen* (vol. 6. Reutlingen, 1828 et suiv.), III, 13, dit que Tancrède vécut long-

Le sort des deux enfants ne fut pas moins triste. Conduits à Palerme, ils s'y virent confinés dans l'enceinte du palais royal et traités bien plus en prisonniers d'État qu'en petits-fils de roi (1). L'aversion de Roger II et les méfiances de son successeur les abandonnèrent sans protection à la merci de gardiens de bas étage, qui ne leur épargnèrent, sans aucun doute, ni les duretés ni les humiliations. Toutefois leur éducation fut moins négligée qu'on aurait dû s'y attendre. Guillaume, l'aîné des deux, formé de bonne heure au maniement des armes, y acquit une rare habileté (2). C'était à vingt ans un beau et ardent jeune homme auquel l'avenir semblait réserver la plus belle destinée. Malheureusement la mort en le fauchant dans sa fleur ne lui laissa pas le temps de montrer ce dont il était capable. Son frère Tancrède, qu'un corps chétif et malingre rendait peu propre aux exercices du corps, appliqua sa remarquable intelligence à l'étude des lettres, des sciences et des arts et apprit tout ce qu'on savait alors de mathématiques, d'astronomie et de musique (3). Tant de

temps avec sa mère à Athènes. Les auteurs qu'il cite sont muets. — Ferrari, *Apologia paradossica di Lecce*, raconte un vrai roman.

(1) Hugo Falcandus, Murat VII, 269, D. Intra palatii septa servabantur inclusi.

(2) Hugo Falcandus, 285, B. Adolescens utique pulcherrimus qui, cum fere XX ætatis annum ageret, neminem militum viribus sibi parem repererat.

(3) Hugo Falcandus, 285, A. Ingenio magis et industria quam corporis virtute præstantem. — Raumer, III, 13, cité. — Pagi, *Critica annal. Baron* (Colon., 1705, 48), ad an. 1189,

savoir aux yeux de ses contemporains s'associait mal avec la vie turbulente et batailleuse de ces temps difficiles et leur semblait ne pouvoir convenir qu'aux loisirs et à la solitude du cloître. Il leur prouva que l'amour de l'étude n'excluait ni la volonté ni le courage et qu'on pouvait être à la fois savant et homme d'action.

A peine le jeune prince eut-il atteint l'âge d'homme, que de graves événements qui ébranlèrent le trône de Guillaume Ier, vinrent lui fournir l'occasion de conquérir sa liberté. Le successeur de Roger II n'avait hérité ni de sa vigueur ni de son génie politique. Digne émule de nos rois fainéants, il avait abandonné sans contrôle les rênes de l'État à un obscur et indigne favori, au grand amiral Majone. Celui-ci n'avait fait usage de sa toute-puissance que pour préparer la chute de son maître et son propre avénement. Le poignard de Mathieu Bonello mit fin à ses jours, au moment où il se croyait prêt à recueillir le fruit de ses artificieuses intrigues. Cet assassinat était une protestation de la noblesse sicilienne contre les abus du pouvoir royal. Guillaume ne sut point en tirer l'enseignement qu'il contenait et, après avoir applaudi un instant au châtiment du traître, il retomba vite sous l'influence de son triste et honteux entourage. Sa mère qui pleurait un amant, ses eunuques et ses concubines qui regrettaient un mi-

c. 10. — GIANNETTASII, *Historia Neap.* (3 vol., 1713), I, 320. — DENINA, XI, 168. — SIGNORELLI, *Vicende della coltura nelle due Sicilie* (Naples, 1810, 58), II, 269.

nistre prodigue toujours prêt à acheter leur appui par des largesses, réussirent à disculper à ses yeux l'homme qui avait comploté sa ruine et sa mort. La réaction opérée dans son faible esprit ne tarda pas à se manifester. Non-seulement les créatures du grand amiral rentrèrent en grâce et reprirent les emplois occupés de son vivant, mais aucune des mesures vexatoires qui avaient provoqué le soulèvement ne fut abrogée. C'en était trop pour les grands feudataires. Comprenant qu'ils n'avaient plus aucun ménagement à garder vis-à-vis d'un pareil monarque, ils formèrent le projet de le détrôner et organisèrent un vaste complot, auquel adhérèrent tous les membres de la maison de Hauteville. Tancrède ne fut pas des derniers à y prendre part et joua un rôle important au moment décisif. Ce fut lui qui guida les conjurés à travers le labyrinthe du palais jusqu'aux appartements de Guillaume, et celui-ci put le voir, l'épée nue et l'œil menaçant, au premier rang de ceux qui lui annoncèrent sa déchéance et faillirent attenter à ses jours.

La révolution ayant avorté par suite de l'intervention inattendue de la population de Palerme, Tancrède suivit les conjurés à Caccamo. Après bien des hésitations de part et d'autre, après bien des défections aussi, il fallut en appeler aux armes. Le sort de Bonello arrêté par trahison et jeté dans un cul de basse-fosse, les yeux arrachés et les muscles coupés, avait montré à tous ce qu'il fallait attendre de la clémence royale. Tancrède et ses amis allèrent s'en-

fermer dans l'imprenable Butera, dont la population composée de colons lombards, aux tendances républicaines, se rangea sans hésitation de leur côté. Guillaume ne tarda pas à investir la place. Son armée pleine d'ardeur ne demandait qu'à combattre. Sa superstition empêcha le succès. Informé que Tancrède avait avec lui des astrologues dont les décisions réglaient toutes ses opérations militaires, il voulut en avoir lui aussi. Malheureusement pour sa cause, il lui en vint plus d'un. Leurs conseils contradictoires le jetèrent dans une funeste indécision et laissèrent les troupes dans l'inaction. Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi et déjà les barons, dont le temps de service touchait à sa fin, parlaient de quitter le camp, lorsque des dissensions survenues entre la garnison et les habitants de la ville assiégée, forcèrent les conjurés à traiter. Le roi, trop heureux de triompher à si bon compte, leur accorda la vie sauve et la permission de sortir du royaume.

Tancrède s'en alla en Grèce. Plus heureux que sa pauvre mère, il en revint quelques années plus tard rappelé par Guillaume II, qui lui rendit le comté de Lecce et une partie des autres domaines de sa famille et lui fit épouser Sybille de Medania, fille du puissant comte d'Acerra. Le petit-fils de Roger II sembla prendre à tâche de réparer l'injustice de son aïeul. Richesses, dignités, commandements, il n'y a pas de faveur qu'il ne lui prodigua. Après l'avoir créé grand connétable, il lui confia à deux reprises, en 1174 et 1184, la direction d'expéditions impor-

tantes. Tancrède n'y fut pas heureux. A Alexandrie comme à Thessalonique il n'éprouva que des défaites.

Ce fut à la suite de la dernière que Guillaume II se décida à accorder la main de sa tante à l'héritier de Barberousse. Peut-être les revers du comte de Lecce ne furent-ils pas sans influence sur la résolution de son royal parent. Toujours est-il qu'il se vit contraint par lui de prêter serment de fidélité à Henri et à Constance.

Ce serment, il ne le tint pas. Il ne sut pas refuser la couronne que lui offrait le parti normand. Elle lui fut bien lourde pourtant et fut fatale à sa race. Pendant quatre années il eut à lutter sans repos ni trêve contre son puissant et énergique antagoniste. S'il l'arrêta, ce fut sans pouvoir le vaincre, et s'il mourut sur le trône, ce fut sans avoir réussi ni à rendre la paix à ses Etats, ni à affermir sa dynastie. Son fils aîné l'avait précédé dans la tombe. Le cadet, qui lui succéda, n'était qu'un enfant incapable de se défendre. Il vit son royaume conquis sans que personne eût pour ainsi dire brisé une lance en sa faveur. Sa mère, désespérée, fut réduite à solliciter la clémence du vainqueur. Henri VI, par un acte solennel, concéda au jeune Guillaume les domaines qu'avait possédés son père et y ajouta la principauté de Tarente. Ce ne fut là toutefois qu'une concession illusoire. Le vindicatif empereur n'était point homme à pardonner aussi facilement à ses ennemis. Un complot qu'il inventa les lui livra tous au lendemain d'une fête à laquelle il les avait conviés. La

famille de Tancrède et tous ses partisans se virent accusés d'avoir conspiré contre la royauté nouvelle. L'exil, les mutilations ou la mort, tel fut le sort des inculpés. Guillaume, sa mère et ses sœurs furent emmenés au fond de l'Allemagne et enfermés dans un froid et sombre donjon des Alpes. Malheureusement l'implacable Hohenstaufen ne s'en tint pas là. Une humiliante mutilation lui acquit la certitude que jamais le fils de Tancrède ne pourrait avoir de rejetons et causa probablement la mort de l'infortuné jeune homme.

Ainsi finit à la seconde génération la descendance mâle de Roger de Pouille et de Sybille de Lecce. Certes à l'heure où Guillaume III rendit le dernier soupir, tout semblait présager à ses sœurs un bien sombre avenir. Il s'éclaircit pourtant, grâce à des événements imprévus et grâce aussi aux efforts habiles et persévérants de la veuve de Tancrède. Sybille de Médania n'était point de ces natures résignées qui acceptent sans lutte préalable un sort misérable ou seulement médiocre. Elle avait à la fois l'ambition et le génie du pouvoir. C'étaient ses conseils qui avaient poussé son époux à accepter le trône, et ils eussent fait de lui un roi puissant et redouté s'il eût su les suivre plus tard. Dans les revers, Sybille conserva son inflexible énergie. Elle ne désespéra pas, et elle eut raison. Les cendres de son fils étaient à peine refroidies, que Henri VI mourait à son tour, laissant son parti sans chef et son héritier au berceau au moment même où le plus grand des pontifes du moyen

âge montait sur la chaire de saint Pierre. Ce fut à ce pontife que la royale captive en appela d'abord. Il ne pouvait rester sourd à ses prières. Sa toute-puissante volonté, si elle ne brisa pas les chaînes de la mère et des filles, facilita probablement leur évasion. Pour Sybille, ce n'était point assez de sa liberté. Reine elle avait vécu, reine elle voulait mourir. N'ayant plus de fils, elle chercha un gendre qui pût revendiquer par les armes les droits des Hauteville de Lecce et renverser le trône mal affermi du fils de Constance. Pour une pareille tâche il fallait, à défaut de puissance ou d'argent, un cœur vaillant, un bras de fer. Ce cœur vaillant, ce bras de fer, elle finit par le trouver chez un simple chevalier champenois, le comte Gauthier III de Brienne.

II

La maison de Brienne comptait déjà, à l'époque qui nous occupe, parmi les plus anciennes et les plus nobles familles de la France féodale (1). Elle pouvait retracer son origine jusqu'aux temps carlovingiens. Son fondateur, le comte Engilbert, un rude batailleur, un peu trop pillard peut-être, avait été le contemporain de Louis IV d'Outre-mer (2). Nous retrouvons son petit-fils au nombre des principaux barons du royaume, sous le règne du troisième Capétien (3), et depuis lors de brillantes alliances n'avaient fait qu'accroître, sinon les richesses, du moins l'éclat répandu sur cette vaillante race, qu'Innocent III nous montre dans une de ses épîtres unie par des liens de parenté aux comtes de Flandre et de Champagne (4).

Il n'entre pas dans le cadre que je me suis tracé de raconter ici l'histoire des premiers Brienne. Ce serait du reste de ma part un acte de véritable témérité, alors que je la sais entreprise par un de nos plus

(1) CHRON. USPERGENSE (Strasbourg, 1540), CCCXXII. Comites de Brana nobiles quidem sed pauperes.

(2) DARBOIS DE JUBAINVILLE, *Hist. des ducs et comtes de Champagne*, I, 20.

(3) D°, I, 373.

(4) GESTA INNOCENTII III, ap. *Muratori scriptores*, III, 493, 1, D.

savants historiens, l'un de ces patients chercheurs qui parviennent à réaliser en une vie d'homme ce que les Bénédictins d'autrefois n'accomplissaient souvent qu'en plusieurs générations. Je me hâterai donc de revenir au premier de mes héros, après avoir renvoyé le lecteur aux généalogies qu'ont publiées, d'après les documents de nos archives, Ducange, Moréri, Buchon et tant d'autres (1).

Gauthier III, sur qui les ennemis de la maison de Souabe avaient jeté les yeux pour relever le trône abattu des Hauteville de Lecce, était le fils aîné d'Erard II de Brienne et d'Agnès de Montbelliard. Quoiqu'il eût probablement plus de cinquante ans à l'époque où la veuve de Tancrède lui offrit la main de sa fille Albirie (1199 ou 1200) (2), il n'en avait pas moins conservé dans cet âge si voisin de la vieillesse toute l'infatigable énergie et toute la fougueuse témérité qui caractérisent la jeunesse. Tout récemment encore, en 1198, il avait joué un rôle important dans la dernière lutte de Richard Cœur-de-Lion contre Philippe-Auguste (3). Allié du prince anglais, il avait rivalisé avec lui de courage et d'audace, et si l'auteur de la *Philippide* eût été un sujet des Plantagenets au lieu d'être un conseiller du mo-

(1) BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE, *Cabin. des titres, fonds d'Hozier*. Brienne. MORERI, *Diction.* DUCANGE. BUCHON, *Chroniques étrangères*, etc.

(2) Son frère cadet, Jean, qui avait, au dire d'un historien grec contemporain (ACROPOLITA, c. 27), 80 ans en 1229, en avait plus de 50 en 1201. Gauthier devait avoir un peu plus que cet âge.

(3) D'ARBOIS, IV, 79.

narque français, il est hors de doute qu'il nous eût laissé le souvenir des merveilleuses prouesses de cet émule de Guillaume des Barres. Vrai type de chevalier errant, on l'avait vu au lendemain de cette rude guerre se croiser des premiers à la voix de Foulques de Neuilly (1), comme s'il n'avait point déjà, dans le cours d'une longue et turbulente carrière, supporté plus de fatigues et affronté plus de périls qu'il n'en aurait fallu pour lasser et abattre l'esprit le plus aventureux et le corps le plus vigoureusement trempé. Aux qualités du soldat se joignaient du reste chez lui, ajoutons-le, les talents du capitaine, et c'était évidemment et surtout à sa réputation militaire qu'il avait dû, pauvre comme il l'était, l'honneur d'être recherché par l'héritière des deux derniers rois normands.

Ce mariage ne semble pas lui avoir souri tout d'abord. Peut-être se trouva-t-il bien âgé pour épouser une jeune et belle princesse? Peut-être aussi l'entreprise qui devait être la conséquence obligatoire de son union lui parut-elle, si hardi qu'il fût, hors de proportion avec les ressources dont il pouvait disposer? Toujours est-il qu'il fallut bien des efforts pour triompher de ses hésitations. Sybille dut mettre en œuvre tout son talent de persuasion, sa fille toutes ses grâces. Telle est du moins la seule conclusion que l'on puisse tirer des quelques lignes d'une vieille chronique, dont l'énergique brièveté laisse

(1) VILLEHARDOUIN, p. 10. ap. Michaud et Pouj. I.

entrevoir tout un poème d'intrigues féminines (1).

Ce fut dans les premiers mois de l'année 1200 que Gauthier III de Brienne épousa Albirie de Hauteville. Le mariage fut célébré à Melun, en présence de Philippe-Auguste et de sa cour. Le continuateur de Guillaume de Tyr raconte que le roi avait réuni ses barons dans cette ville et qu'il avait promis son appui à celui qui épouserait la fille de Tancrède (2). Cette promesse est d'autant plus remarquable que nous avons la preuve de rapports intimes et suivis entre le souverain de la France et le chef de la maison de Souabe. On est donc amené à supposer, ce qui après tout n'est point inadmissible pour quiconque s'est familiarisé avec les intrigues souvent peu avouables de cette période de troubles, que Philippe de Hohenstaufen voyait s'organiser, sans déplaisir, une entreprise qui pouvait, après l'avoir délivré de son neveu, lui fournir l'occasion de conquérir et de réunir à l'Empire la Sicile et l'Italie méridionale (3).

(1) Et fit tant qu'elle l'épousa. (BERN. LE TRÉSORIER, apud Guizot, XIX, 249.)

(2) *Continuation de Guillaume de Tyr*, ap. Recueil des historiens des croisades, historiens occidentaux, t. II, livre XXIII, ch. 15.

(3) Honorius accuse Ph. de Souabe dans une lettre de 1226, d'avoir voulu détrôner son neveu. « Et licet ille Philippus nomen tuum primo prætenderit, ad se postmodum convertitn egotium, sic illud succedentibus prosperis, suis utilitatibus applicans, quod jam de jure non dubitabat Imperii, sed spem ad occupationem regni siciliæ prorogabat Lupoldum quondam Wormaciensem episcopum ad hoc mittens. » HUILLIARD-BREHOLLES, *Historia diplomatica Frederici II*, II, 593.

Il est du reste à présumer que l'appui prêté par Philippe-Auguste au comte de Brienne se réduisit à peu de chose. Dans les questions de chiffres, les chroniques ne sont pas lettre d'Évangile et ont une tendance très-marquée à l'exagération. Si le roi lui eût donné les 20,000 livres parisis dont parle le continuateur de Guillaume de Tyr (1), Gauthier eût pu réunir sous sa bannière une troupe de combattants bien autrement nombreuse que celle qu'il conduisit l'année suivante au-delà des monts, et n'eût point été contraint, pour pouvoir recruter ses rangs avant même d'être entré en campagne, de puiser sans ménagements dans les coffres fort mal garnis de son seul protecteur. Ce seul protecteur fut Innocent III, le tuteur même de son rival, qui, après avoir secrètement préparé son mariage, allait chercher par tous les moyens, sans toutefois jeter le masque, à lui faciliter la conquête de cette brillante couronne à laquelle il aspirait.

C'est porter, dira-t-on, une bien grave accusation contre le plus grand, le plus vénéré des pontifes du moyen âge, que d'affirmer sa complicité dans la trame ténébreuse ourdie par Sybille pour détrôner le fils de Constance. On ne saurait cependant mettre en doute qu'il n'y prit une grande part. Les documents contemporains et ses propres lettres le prou-

(1) *Continuation de Guill. de Tyr*, ut suprà, note 9. 20,000 livres parisis représenteraient aujourd'hui, en tenant compte de la valeur intrinsèque et de la valeur commerciale, plus de 2,300,000 francs.

vent jusqu'à l'évidence (1). Il y a là une énigme dont une étude approfondie de son caractère peut seule donner le mot. Malheureusement les conclusions qu'on est amené à en tirer ne sont point de celles qu'on se décide sans hésitations à soumettre au lecteur. Innocent III est une de ces grandes figures historiques auxquelles les plus hardis n'osent toucher qu'avec crainte. Sans parler du danger de se laisser entraîner à des appréciations erronées, qu'oser dire encore après tant d'illustres historiens, tant de profonds penseurs ? Et pourtant les jugements portés sur lui sont loin d'avoir été toujours dictés par un véritable esprit d'impartialité. Il semble qu'entre les attaques passionnées de la philosophie du XVIII[e] siècle et les louanges exagérées des ultramontains de tous les temps, il y ait un milieu de vérité que nul n'ait voulu voir. Ce grand pape fut avant tout l'homme du clergé. Il lui voua sa vie et son génie et en per-

(1) BERNARD LE TRÉSORIER, ap. *Guizot*, XIX. (Albirie) « par « le conseil de l'apostole et de quelques prud'hommes alla en « Champagne vers le comte G. de Brienne..... » « L'apostole, « parce que Gauthier avait épousé cette dame par son conseil et « avec son approbation, lui attira du monde et lui ordonna « d'entrer au pays de Pouille. » RICHARD DE SAN GERMANO, ap. *Murat*, VII, 980, c. « Gualterius Brennensis comes in odium Theutonicorum a domino papa in regnum mittitur. » ANON. CASSIN, ap. Murat, VII, ad an. 1201. « Gualterius comes in regnum a domino papa mittitur. » Il y a loin de ce langage si net aux explications embarrassées des Gesta, surtout quand on connaît sa lettre du 4 septembre 1202 à Brienne et l'opinion de Frédéric II qui ne s'y trompa pas. Il sera question de la lettre du Pape et de la manière de voir de l'Empereur au chapitre suivant.

sonnifia l'idée dominante. Aveuglément secondé par lui en retour, mais à la condition cependant de ne s'écarter jamais de la voie qui lui était tracée, il en fut à la fois le chef obéi et l'instrument docile. C'est là le secret de sa force, l'excuse de ses fautes. En lui se résumèrent les principes, les croyances, les aspirations, les passions même de cette théocratie ambitieuse et militante, qui, tout en poursuivant un but humanitaire, cherchait depuis Grégoire VII à asservir le monde à ses lois. Aucun de ceux qui l'avaient précédé, aucun de ceux qui lui succédèrent ne fut aussi convaincu que lui de la mission tutélaire et régénératrice de la papauté. Aussi nul ne travailla-t-il avec une égale ardeur, une égale persévérance, à faire du chef de l'Église le juge suprême et l'arbitre sans appel de tous les peuples de l'univers. C'est merveilleux de le voir à l'œuvre, exerçant en tous lieux la plus rigide surveillance sur les actions des plus grands comme des plus humbles, et faisant entendre sa parole puissante jusqu'aux extrémités du monde chrétien, pour défendre le faible et l'opprimé, frapper le coupable ou arrêter les armées prêtes à s'entre-choquer. Mais ce même homme que nous voyons en Espagne, en Portugal, en France, en Angleterre, en Pologne, en Norvége et jusqu'en Orient, remplir, avec l'ardente et inébranlable conviction d'un prophète inspiré par le souffle divin, le rôle immense et magnifique de ministre d'un Dieu de paix et de justice; ce même homme, dis-je, n'est plus dans les affaires d'Allemagne et d'Italie où est en jeu

la puissance territoriale de l'Église, qu'un politique toujours habile, mais souvent sans respect pour le droit et sourd à la voix de l'équité. C'est que cette puissance territoriale, achetée au prix de tant de luttes, de sacrifices et de souffrances, était regardée par la papauté du moyen âge comme le palladium de son existence, la pierre fondamentale de cette domination universelle que rêvait son ambition sans bornes. Veiller à son intégrité était pour tous ceux qui se succédaient sur la chaire de saint Pierre un devoir aussi impérieux que l'entretien du feu sacré pour les vestales du paganisme. Telle est la vraie, l'unique raison pour laquelle nous allons voir l'austère pontife dont nous nous occupons, sapant de ses propres mains le piédestal de semi-divinité du haut duquel il dominait le monde, s'abaisser à miner sourdement le trône d'un enfant en bas âge, dont il avait solennellement promis d'être, bien plus que le protecteur, le second père (1).

(1) HUILLIARD-BREHOLLES, *Hist. diplom.*, I, 27. Innocent III à Frédéric. Lettre de condoléances au sujet de la mort de sa mère. « Ut autem (Deus) id evidentibus indiciis evidentius demonstraret, vicarium suum ad tutelam tuam misericorditer deputavit, patris defectum patre tibi digniore secundum miserationum suarum multitudinem recompensans et matrem tibi meliorem restituens pro matre defunctâ, eam scilicet sub capite cujus læva et dextera illius sicut in canticis legitur amplexatur, ut dum ipsa te sicut filium foverit, eum a quo castis confovetur amplexibus ad tutelam tuam et protectionem inducat. Nos igitur qui præter debitum pastoralis officii quo sumus singulis et præsertim pupillis et orphanis debitores, te tam eâ ratione quod inclite recordationis Constantia Imperatrix mater tua nostre te tutele commisit, quam eo quod regnum Siciliæ ad pa-

Ce ne fut certes pas sans combat qu'Innocent III se résigna à commettre un acte de duplicité qui devait répugner à sa droite et altière nature; mais il était avant tout, nous l'avons dit, l'homme du clergé. Dépositaire et continuateur de la grande idée d'Hildebrand, non-seulement il lui sacrifia les droits d'un enfant, mais pour elle il étouffa le cri de sa conscience et imprima de propos délibéré une tache à sa gloire. Le domaine de saint Pierre était menacé, il le défendit avec un sombre fanatisme par tous les moyens en son pouvoir, par les bons tant que faire se put, par les mauvais quand il n'en eut plus d'autres.

Le danger était grand, il est vrai, pour le pouvoir temporel. Le projet de Henri VI de réunir l'Allemagne et l'Italie sous une même domination, avec la Sicile pour annexe, d'enfermer ainsi le pape dans un cercle de plus en plus resserré et d'arriver, en démembrant petit à petit ses États, à le réduire à un rôle purement spirituel, ce projet, dis-je, que sa mort semblait avoir mis à néant, avait été bien vite repris par son frère et ses lieutenants. Tandis que, dès 1198, Innocent n'hésitait pas à abandonner ouvertement au-delà des Alpes la cause de son pupille pour en faire uniquement un roi italien et, partant, un défenseur du Saint-Siége, tandis qu'il négociait à la fois avec les deux concurrents qui se disputaient la cou-

trimonium Ecclesiæ pertinet, diligere volumus et fovere, ad incrementum et honorem regiæ celsitudinis, statum regni et fidelium tuorum profectum, dante Domino, efficaciter intendemus et erga te paternam curabimus sollicitudinem exercere.

ronne de Charlemagne, afin de laisser le plus longtemps possible l'Allemagne paralysée par ses dissensions intestines; Markwald d'Anveiler, Diepold de Bohbourg, Conrad de Marley et d'autres encore travaillaient à se créer dans le sud de la péninsule de grands fiefs dépendant de l'Empire et conspiraient avec Philippe de Souabe, sinon la mort, du moins la déchéance de son neveu, du fils de leur ancien maître, de l'enfant dont le nom leur servait encore de drapeau dans leur lutte contre la papauté.

C'étaient de terribles hommes que ces aventuriers allemands que Henri VI avait déchaînés sur son royaume de Sicile et qui s'y étaient attachés comme la gangrène à un membre malade. Il est impossible de se faire une idée de tous les maux qu'ils avaient infligés à ce malheureux pays. On reconnaissait en eux les vrais descendants de ces barbares qui sous Alaric et Genséric avaient mis à feu et à sang et Rome et l'Italie. Ils en avaient le courage brutal, l'esprit perfide, l'insatiable rapacité, la cruauté raffinée et la licence sans frein. De religion, ils n'en avaient point. Les foudres de l'Église s'émoussaient sur leurs âmes endurcies comme les flèches sur leurs impénétrables armures. La force était leur unique loi, l'anarchie leur élément. Pleins de mépris pour des populations qui ne se levaient point en masse pour les exterminer, ils se maintenaient au milieu d'elles en véritables bandits, n'ayant d'autres moyens d'existence que le pillage et les extorsions, d'autres

divertissements que le viol, les tortures et le meurtre (1).

Depuis son exaltation, Innocent III les avait combattus sans relâche, mais sans obtenir d'autres résultats que des avantages momentanés. Ses soldats avaient été le plus souvent battus, ses négociateurs toujours trompés et ses excommunications n'avaient excité que des rires et des sarcasmes. C'était en vain qu'il avait fait appel au patriotisme des barons et du peuple, et qu'il avait cherché à les émouvoir par le récit des exécrables forfaits de leurs oppresseurs et par le spectacle des victimes mutilées de l'impitoyable Henri VI. Les barons avaient ou embrassé le parti de ses adversaires ou accepté son argent sans tirer l'épée en sa faveur. Le peuple, essentiellement fataliste par nature, avait continué à attendre avec une craintive indifférence les coups des Allemands, comme l'habitant de Torre del Greco attend encore aujourd'hui le torrent de lave qui engloutira sa demeure, ou le paysan calabrais le tremblement de terre qui l'ensevelira, lui et les siens, sous les décombres de sa propre maison. Au bout d'efforts inouis, l'homme de génie, devant qui tremblait l'Europe, se sentit vaincu par une poignée d'aventuriers et il l'était en effet, car l'histoire des deux premières années de son pontificat ne présente qu'une suite à peine interrompue d'humiliations et de revers.

Chassés du royaume par Constance, les mercenaires

(1) Ep. d'Inn. III, ap. *Baluze*. Chron. Fossæνovæ, VII, 878.

allemands y avaient reparu aussitôt après sa mort. Leur chef, le sénéchal Markwald d'Anweiler, l'ami, le confident de Henri VI, s'était proclamé, en vertu d'un faux testament de ce prince, tuteur du jeune roi et n'avait pas tardé à grouper autour de lui tout ce qu'il y avait dans le pays de gens inquiets et turbulents. Il avait une revanche à prendre : un soulèvement fomenté par le Saint-Siége l'avait dépouillé de son duché de Ravenne et de son margraviat d'Ancône. Il avait donc fait appel aux armes en homme altéré de vengeance, et en habile capitaine qu'il était il avait ouvert les hostilités par un vigoureux et hardi coup de main qui devait, en cas de succès, ruiner pour longtemps la cause pontificale au sud du Liri. Le seul personnage de marque qui eût sérieusement pris parti pour Innocent III était un ancien et fidèle ami des Hohenstaufen, le belliqueux abbé Roffroy du Mont-Cassin, qui avait vaillamment bataillé sous leurs drapeaux durant toute la guerre de succession. Après avoir en vain cherché à le séduire par les plus brillantes promesses et les plus spécieux raisonnements, il l'avait attaqué à l'improviste avec son impétuosité habituelle. San Germano avait été emporté par surprise et la vieille abbaye de Saint-Benoît n'avait dû qu'à une sorte de miracle, à un épouvantable ouragan qui avait détruit son camp et dispersé ses soldats, de ne pas tomber en ses redoutables mains (janvier 1199). Repoussé, mais non vaincu, il avait continué à tenir la campagne et, pour endormir la [illegible]'était mis à né-

gocier avec elle, sans interrompre toutefois ni les pillages ni les massacres auxquels il encourageait ses troupes. Il avait eu l'habileté de persuader le pape de son repentir et de le décider à lever son excommunication. Il avait été jusqu'à solliciter l'envoi d'un légat pour recevoir sa soumission. Au dernier moment, il est vrai, il avait honteusement chassé de son camp de Véroli l'infortuné cardinal chargé de cette délicate mission, sans avoir, cela va sans dire, rempli aucune de ses promesses. Innocent, exaspéré, avait suscité contre lui une formibable levée de boucliers. Contraint de céder au nombre et trop avisé surtout pour s'exposer inutilement à se faire battre, il s'était renfermé dans Salerne d'où il s'était secrètement enfui en Sicile. Il avait trouvé dans cette île un accueil assez favorable. L'opinion publique y était profondément hostile à toute intervention d'un souverain étranger, fût-ce le pape, dans l'administration intérieure du pays. De plus, il y comptait de nombreux et puissants partisans dans les rangs de la noblesse et jusque dans le conseil royal, et il avait su gagner également à sa cause les belliqueuses populations sarrasines qui peuplaient les districts montagneux du centre. Il s'était donc trouvé promptement en état de marcher sur Palerme à la tête d'une force imposante, tandis que, dans les provinces de terre ferme, le rapide appaisement de l'effervescence momentanément excitée contre la tyrannie étrangère par les efforts passionnés du Saint-Siége, permettait à ses lieutenants de reprendre l'offensive et

de porter la terreur jusqu'aux portes de Rome (1).

C'étaient les progrès de jour en jour plus menaçants de ses adversaires et l'apathique indifférence de la majeure partie de la nation pour la cause de son pupille, qui avaient décidé Innocent III à relever le parti normand en plaçant à sa tête un chef capable de purger le pays des mercenaires allemands. Il avait donc sinon provoqué, du moins très-favorablement accueilli les ouvertures de Sybille, et il l'avait, comme nous l'avons déjà dit, guidée dans le choix d'un gendre d'une trempe assez vigoureuse pour suffire à la rude tâche qu'il lui destinait.

Gauthier III, son mariage célébré, ne perdit point son temps en sollicitations infructueuses. Bien convaincu qu'il n'avait à compter sur aucun autre appui que sur celui de la cour romaine, il obéit aux pressantes injonctions qu'elle lui adressait et partit dès que faire se put en compagnie de Sybille, d'Albirie et d'un petit nombre d'amis dévoués, pour la capitale du monde chrétien. Il dut y arriver dans les derniers jours de mai 1200, à peu près au moment où en partait sous les ordres du plus expérimenté des capitaines de l'Église, le maréchal Jacques de Segni, propre cousin du pape, une petite armée destinée à sauver Palerme et le jeune roi que d'alarmants rapports faisaient craindre de voir tomber au pouvoir des rebelles (2).

(1) RICH. SAN GERMANO, 1197 à 1201. AN. CASS. d° d°. CHRON. FOSSÆNOVÆ. d° d° GESTA, 491 et 492.

(2) GESTA, 492.

Quelle que fût sa confiance dans l'issue de cette expédition, Innocent III comprenait trop bien le besoin de s'assurer le concours de toutes les classes de la population apulo-silicienne, pour ne pas ressentir une véritable joie en voyant arriver auprès de lui l'homme dans lequel il espérait, pour réveiller leur patriotisme et les soulever contre leurs odieux oppresseurs. Il lui fallut toutefois refouler au plus profond de son cœur les sentiments qu'il éprouvait. En se décidant à favoriser la restauration de la maison de Lecce, sans cesser de se proclamer le protecteur le plus zélé du fils de Constance, il s'était condamné à un rôle de dissimulation aussi en opposition avec ses qualités qu'avec ses défauts, mais il lui était impossible de s'y soustraire. Si le pouvoir dont il était revêtu lui faisait une loi de maintenir l'intégrité des possessions territoriales du Saint-Siége, il lui imposait en même temps le devoir, bien autrement sérieux, de veiller à ce que rien ne vînt porter atteinte à son autorité morale, et c'eût été, sinon la détruire, du moins la singulièrement affaiblir que de dévoiler au monde, dont les yeux étaient fixés sur lui, la trahison qu'il méditait. Ce monde, pour lequel certains historiens modernes affectent un si profond dédain, n'était pas cependant si dépourvu de sens moral qu'il ne s'émût plus vivement peut-être que les générations présentes au bruit d'un grand crime ou d'une grande injustice. Nous le voyons en plus d'une circontance entourant les victimes d'un intérêt passionné et poursuivant les coupables de sa ré-

probation. Qu'était-ce que la chevalerie, sinon une première barrière contre les abus de la force brutale? N'était-ce pas d'un impérieux besoin de justice répandu dans les masses qu'était née la toute-puissance d'Hildebrand et de ses successeurs, de ces hommes qui, sans armées et sans trésors, pouvaient d'une seule de leurs paroles ébranler les trônes les plus solides? L'opinion publique, si longtemps l'auxiliaire des pontifes romains, se serait impitoyablement tournée contre eux le jour où elle les aurait vus fouler aux pieds les principes pour lesquels ils avaient jusque-là combattu et souffert. Innocent III le savait bien. Il mit donc tout en œuvre pour détourner les soupçons qu'allait forcément provoquer son extrême condescendance vis-à-vis de Brienne et pour prouver à ses contemporains que sa conduite, à quelque fâcheuse interprétation qu'elle pût prêter, n'avait cependant d'autre but que de sauver par de prudents ménagements le trône menacé de Frédéric qu'il se voyait hors d'état de défendre par la force des armes. Malgré toute son habileté, il ne réussit pas à cacher à tous ses véritables intentions. Plus d'un esprit clairvoyant démêla la vérité. Nous en trouvons la preuve dans un passage d'un auteur un peu postérieur, mais très-exactement renseigné sur les événements de cette période, Bernard le Trésorier, qui nous déclare sans détours que C'ÉTAIT PAR SON CONSEIL ET AVEC SON APPROBATION QUE GAUTHIER AVAIT ÉPOUSÉ ALBIRIE (1).

(1) BERN. LE TRÉS., loco citato, note 12.

Nous ne possédons aucun détail sur ce qui se passa entre le pape et ses protégés à leur arrivée à Rome. Les Gesta, panégyrique officiel composé sur les épîtres d'Innocent III, sinon durant sa vie, du moins peu de temps après sa mort, se taisent complétement sur l'accueil qu'il fit à Brienne et ne s'étendent que sur la cruelle perplexité dans laquelle le jeta la brusque entrée en scène de ce rival de Frédéric (1). De ce silence évidemment calculé ainsi que du langage très-explicite de Robert d'Auxerre, qui applique à la réception faite à notre héros une épithète par trop flatteuse (2), on peut conclure que, bien accueilli en secret, il le fut très-froidement en public. Innocent dut forcément jouer la surprise et l'hésitation. Pour décider de la conduite qu'il tiendrait vis-à-vis de Gauthier III, il convoqua non-seulement les cardinaux et ses conseillers ordinaires, mais tout ce qu'il connaissait de gens prudents et avisés (3). Le consistoire tenu en cette occasion fut une véritable solennité. On y appela une foule nombreuse et on y déploya cette pompe éclatante et majestueuse qui distingue encore aujourd'hui les cérémonies de la cour romaine, et qui devait si vivement impressionner les esprits incultes et les sens grossiers des hommes du XIII[e] siècle. L'imagination peut aisément évoquer tous les

(1) Gesta, 492 et 493.

(2) Rob. d'Auxerre, ap. Recueil des hist. de la France et des Gaules, XVIII, 247. « A domino papa *veneranter* acceptus est. »

(3) Gesta, 493.

détails de cette grande scène où Innocent III vit comparaître à son tribunal ces représentants d'une race de rois qui venaient, en humbles suppliants, faire appel à sa justice. Pour théâtre on entrevoit, à travers des nuages d'encens et à la lueur vacillante des cierges, l'intérieur de quelque vieille basilique des premiers âges du christianisme avec ses colonnes de marbre arrachées à des temples païens, ses voûtes ornées de mosaïques et ses autels tout resplendissants de pierreries; pour spectateurs, des gens venus de tous les pays de la terre, appartenant à toutes les classes sociales et étalant à côté les uns des autres les costumes les plus différents, les plus étranges et les plus bigarrés ; pour acteurs enfin, ce jeune pontife de trente-neuf ans, dans lequel le monde étonné de son génie croyait voir un nouveau prophète, portant fièrement cette lourde tiare sous le poids de laquelle avaient fléchi les plus énergiques et les plus illustres d'entre ses prédécesseurs ; autour de son trône, un nombreux clergé paré de ses ornements de fête ; devant lui, l'intrépide et loyal Brienne fasciné par son puissant regard, Sybille brisée par l'âge et le chagrin, mais toujours altière, Albirie, toute confiante dans sa jeunesse et dans sa grâce. Pour ne pas fatiguer le lecteur, je me bornerai à analyser succinctement les demandes formulées par les nobles solliciteurs et les ingénieux arguments sur lesquels elles étaient fondées. Ils se hâtèrent de déclarer qu'ils ne venaient point revendiquer la couronne de Tancrède. Une pareille ambition était loin de leur pensée. Ils

ne réclamaient que la restitution de la principauté de Tarente et du comté de Lecce, que Henri VI lui-même avait, par la convention de Caltabelota, concédé à Guillaume III, pour prix de sa renonciation au trône. Ces fiefs, ils le reconnaissaient, avaient été confisqués quelques mois plus tard, à la suite du complot inventé par l'Empereur pour se venger de ses ennemis et se défaire de son jeune rival; mais alors même que la conjuration eût été réelle, l'âge du jeune prince ne le mettait-il pas à l'abri d'une condamnation et pouvait-on faire peser sur d'innocentes jeunes filles les conséquences d'un crime commis par un enfant (1) ?

A ces arguments il y avait plus d'une bonne raison à opposer. Il y avait surtout à répondre que c'était un acte d'insigne et coupable imprudence que de placer auprès d'un roi au berceau un compétiteur aussi redoutable. Innocent III ne pouvait pas le dire. Les demandeurs congédiés, il s'adressa à ses conseillers. Après s'être longuement étendu sur l'amour qu'il portait à son pupille et sur les inquiétudes que lui inspirait cette rivalité d'un guerrier renommé, il s'attacha à exagérer le mal que pouvait faire le comte de Brienne. Il énuméra ses alliés. Il montra dans un prochain avenir des légions de croisés guidées par ses parents, les comtes de Flandres et de Champagne, l'aidant à reconquérir le royaume de sa femme. Il ne dissimula pas que les

(1) GESTA, 493.

demandes si modestes de Gauthier lui parraissaient justes et fondées, et il insista sur le danger de le jeter, par un imprudent refus, dans les bras des mercenaires allemands, qui seraient trop heureux de trouver, en s'alliant à lui, un nouveau prétexte pour faire la guerre à l'Église et à ses partisans. Il conclut en déclarant qu'à ses yeux le seul parti sage était d'attirer à soi ce vaillant homme en lui accordant les domaines auxquels il avait incontestablement droit, mais en exigeant de lui en retour le serment solennel de ne jamais rien entreprendre contre l'héritier de Constance (1). Il est à présumer que les cardinaux et les prud'hommes consultés se hâtèrent d'acquiescer aux vues du pontife. Mus par la même pensée et désireux de rétablir l'autorité du Saint-Siége dans le midi de la péninsule, ils ne pouvaient demander autre chose à leur chef que de justifier aux yeux du monde un acte qui n'était aux leurs qu'une pénible mais inévitable nécessité. Toutefois celui-ci ne se pressa pas. Il tenait à prouver que ce n'était qu'après de longues et douloureuses hésitations qu'il avait adopté la seule ligne de conduite qui lui parût propre à sauver le trône de son pupille.

Il lui fallut cependant finir par se prononcer. Dans un second consistoire public il annonça à Gauthier, à sa femme et à sa belle-mère qu'il faisait droit à leurs demandes et qu'il leur restituait les fiefs de Tarente et de Lecce, à la condition qu'ils jureraient

(1) Gesta, 493.

de respecter et de servir le fils de leur ennemi. Ils prêtèrent hardiment, sur la croix et sur les reliques, le serment qu'on exigeait d'eux (1). Ils n'avaient pourtant pas l'intention de le tenir. De la part de Sybille, un pareil acte n'a rien qui doive nous surprendre, mais on s'étonne de voir un chevalier aussi loyal que Brienne traiter avec tant de légèreté un engagement solennel et religieux. Pour s'expliquer sa conduite, on serait tenté de croire qu'il était par avance délié de son serment, ce qui ne serait point, après tout, sans exemple dans les fastes du moyen âge.

Innocent III venait de prendre une grave résolution. Il lui importait de la justifier aux yeux des conseillers de la couronne qu'il n'avait point consultés. Il s'empressa donc de leur écrire, mais sa lettre, tout habile qu'elle est n'a pas le cachet de hautaine et confiante supériorité qui caractérise ses épîtres en général. Le juge se sent tombé au rôle d'accusé et il éprouve le trouble insurmontable de l'homme qui n'a pas foi dans ses propres arguments (2).

Nous ne savons pas grand'chose de l'effet produit par cette fameuse lettre sur ceux auxquels elle était adressée. Les Gesta, comme tous les panégyriques, ne s'expliquent sur les déceptions ou les insuccès que lorsqu'il ne leur est pas possible de garder le

(1) Gesta, 493.
(2) Gesta, 493.

silence. Ils se taisent donc complétement sur les respectueuses remontrances qui furent adressées à Innocent III et que laissent deviner les documents de l'année suivante (1). Ils nous parlent seulement du mécontentement éprouvé par le chancelier Gauthier de Palear, évêque de Troja. Cet ambitieux et intrigant prélat avait été un si chaud partisan de Hohenstaufen que la seule pensée d'une restauration des Hauteville de Lecce devait l'effrayer au plus haut degré. Irrité contre le pape qui l'avait mis de côté en cherchant à concentrer le pouvoir aux mains de ses légats, il saisit avec empressement l'occasion qui s'offrait et provoqua parmi les habitants de Messine un mouvement, de courte durée d'ailleurs, en défigurant, nous dit le chroniqueur, les intentions du saint-père (2). Il ne s'en tint pas là, et entra en négociation avec le sénéchal. L'arrivée des troupes pontificales l'obligea à ajourner sa trahison. Je n'ai point à raconter ici la victoire remportée le 21 juillet 1200 sous les murs de Palerme par le maréchal Jacques de Ségui sur Markwald d'Anweiler et ses alliés sarrasins et pisans. Il me suffira de dire que ce succès ne donna aucun résultat durable; que les milices de l'Église durent s'éloigner faute de paye, et que quelques mois plus tard le rebelle vaincu régnait en maître dans Palerme. Ce revirement était l'œuvre du chancelier qui, après s'être contenté d'a-

(1) Huill.-Breh., I, 79 et suiv.
(2) Gesta, 493.

bord de faire une sourde guerre aux volontés du pape, avait fini par jeter le masque en s'unissant ouvertement au sénéchal. Il lui avait fait donner la présidence du conseil de tutelle, lui avait livré la personne du jeune roi et s'était partagé avec lui le gouvernement du royaume, prenant pour lui l'administration de la terre ferme et laissant à son complice celle de l'île. Une proclamation royale, en annonçant cette division du pouvoir, avait enjoint à tous, barons, clercs, bourgeois et paysans, l'obéissance la plus absolue aux ordres des deux ministres, fussent-ils en contradiction avec ceux du souverain pontife (1).

Tels furent les premiers résultats que recueillit Innocent III en essayant de relever le parti normand. Ce ne fut pas seulement la défection du chancelier qu'il eut à enregistrer, ce fut celle de la Sicile entière, à Messine près : en même temps que dans les provinces continentales les rares partisans qui lui restaient étaient tenus en échec par les mercenaires allemands qui dominaient le pays autant par leurs intrigues que par la force brutale. Il ne lui restait donc plus d'espoir que dans la vaillante épée du gendre de Sybille. Cet espoir ne fut point déçu, comme nous le verrons tout à l'heure, et Gautier III sut bientôt rétablir par son brillant courage l'autorité méconnue de la papauté aux abois.

(1) Gesta, 493, 494 et 495.

III

Le comte de Brienne avait bien vite compris que son illustre protecteur n'était en mesure de lui prêter qu'un appui purement moral et que ce ne serait que par la force des armes qu'il pourrait se mettre en possession, non pas seulement du royaume de sa femme, mais même des fiefs de Tarente et de Lecce dont il venait cependant d'être légalement investi. Pour une pareille entreprise il lui fallait des hommes et de l'argent. Laissant donc à Rome Sybille et Albirie, toutes deux occupées à nouer des intrigues avec leurs anciens partisans, il revint en Champagne vers le milieu de l'été 1200 (1). Il s'y mit sans retard à l'œuvre et réussit par ses instances et ses promesses à entraîner dans son aventureuse expédition bon nombre de croisés, parmi lesquels nous pouvons citer Gauthier de Montbelliard, Eustache de Conflans, Robert de Joinville (2), et son propre frère Jean (3), celui-là même qui devait être plus tard, à

(1) Gesta, déjà cité, 493, 2me col. E.

(2) Villehardouin, *Chron. de la conquête de Const.*, ap. Michaud et Poujoulat. Coll. des mém. pour servir à l'hist. de France, I, c. 18, p. 15.

(1) Lafiteau (le Père), *Hist. de Jean de Brienne*, 44.

quelques années d'intervalle, roi de Jérusalem et empereur de Byzance. Il lui fallut en même temps se procurer les ressources pécuniaires qui lui étaient indispensables pour entrer en campagne, et ce ne fut évidemment pas la partie la moins difficile de sa tâche. Le moment était défavorable. Ni ses parents ni ses amis ne devaient être en état de lui ouvrir leur bourse, à la veille d'une croisade à laquelle la plupart d'entre eux allaient prendre part et pour laquelle ils avaient à faire de coûteux préparatifs. Quant à sa fortune personnelle, elle était loin d'être considérable, au dire de ses contemporains (1). Leur témoignage a été récemment combattu (2) par l'éminent historien dont j'ai déjà eu l'occasion de rappeler les savants travaux. Après avoir démontré que les Brienne possédèrent en 1270 l'énorme revenu de 3,000 livres tournois qui, en tenant compte de la valeur intrinsèque et de la valeur commerciale, équivaudrait aujourd'hui à 300,000 francs de rente, M. d'Arbois de Jubainville se montre disposé à admettre qu'ils étaient déjà aussi puissamment riches de 1200 à 1210 (3). J'ai, je l'avoue, de la peine à me ranger à cette opinion. Sans ajouter une foi absolue à ce que l'abbé d'Usperg et la chronique de

(1) CHRONICON USPERGENSE. Argentoralii MDXIV, CCCXXII. « Duo comites de Brana nobiles quidem, sed pauperes. » Et CRHONIQUE de RAINS, ch. XI.

(2) D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. *Recherches sur les premières années de Jean de Brienne*, p. 7.

(3) D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Recherches*, p. 7, et *Hist. des comtes*, etc., IV, 809.

Rheims nous disent de la pauvreté de Gauthier III au moment où il envahit l'Italie méridionale et de celle de son frère Jean avant son avénement au trône de Jérusalem, il me paraît en même temps difficile de n'en tenir aucun compte ; nous savons d'ailleurs par Joinville (1) que les domaines de l'illustre maison qui nous occupe s'étaient accrus par l'héritage, à la mort de la reine de Chypre, en 1246 (2), des bois de Vassy et de Mant (3) dont le produit annuel était de 2,000 livres, ce qui réduit en tout cas à 1,000 livres leur revenu antérieur. Quelle que soit du reste la valeur qu'il faille attribuer à la terre de Brienne au commencement du XIII[e] siècle, il est à peu près certain que ce fut en l'engageant à Thibaut III, comte de Champagne, que notre héros trouva l'argent dont il avait besoin. Ce prince lui avança sur ce gage 700 livres tournois (4) et se porta en outre garant pour lui auprès de prêteurs étrangers qui ne paraissent pas avoir été très-exactement rem-

(1) JOINVILLE, Coll. Michaud et Poujoulat, I, 190. Ledit comte de Champagne donna à la reine de Chypre 2,000 livres de rente en fonds de terre et 40,000 livres que le roi paya au comte de Ch.... c. 48. Les terres que le comte Thibaut donna à la reine de Chypre sont maintenant au comte de Brienne d'aujourd'hui (Gauthier V) et au comte de Joigny (son beau-frère) parce que l'aïeule du comte de Brienne (Marie de Lusignan) était fille de la reine de Chypre et femme du grand comte de Brienne (Gauthier IV, fils de Gauthier III et d'Albirie).

(2) L. DE MALASTRIE, *Hist. de Chypre sous la maison de Lusignan*, I, 337.

(3) D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Hist.*, IV, 845.

(4) D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, V, 25, cat. 542.

boursés, à en juger par les réclamations du banquier romain Jean-Paul Mocerio qu'Honorius III appuya en 1222 auprès de la veuve de Thibaut (1).

Ce n'était pas tout pour un capitaine du moyen âge d'avoir enrôlé des soldats et pourvu soit à leur paye, soit à leur entretien. Il aurait douté du succès de son entreprise s'il n'avait point cherché à attirer sur ses armes les faveurs du ciel par des actes de libéralité envers l'Eglise. Gauthier III n'y manqua pas et, peu de jours avant de quitter son pays natal, il répara par la donation de sa propriété de Molins les torts dont lui et ses ascendants s'étaient rendus coupables envers l'abbaye de Saint-Loup de Troyes (2). Ce dernier soin rempli et, bien des mois s'étant déjà écoulés en démarches et en négociations, il prit, en avril 1201, à la tête de sa petite armée, la route de la péninsule (3).

En traversant le mont Cenis, il rencontra un compatriote, Geoffroy de Villehardouin, qui revenait de Venise où il avait été envoyé avec Miles de Bréban, Jean de Friaise, Alard Maquereau, Conon de Béthune et Gauthier de Gandonville (4) pour arrêter, avec la république, les conditions du transport des croisés en terre sainte. Fort satisfait du traité qu'il

(1) Ep. d'Honorius III, ap. Scriptores Rerum Gallic. et Franc., XVIII, 728, 19.

(2) D'Arbois de Jubainville, *Hist. des comtes de Ch.*, V, 25, cat. 543, et *Recherches*, 9, pièce confirmative de Jean.

(3) D'Arbois de Jubainville, *Hist.*, IV, 84. Texte et note B.

(4) Villehardouin, p. 12.

venait de conclure, l'ambassadeur de Thibaut III en fit connaître les principales clauses à Gauthier et à ses compagnons qui lui en témoignèrent toute leur joie et le félicitèrent de l'heureuse issue de sa mission. « Vous voyez, ajoutèrent-ils, que nous nous « sommes déjà mis en chemin pour gagner les de- « vants. Quand vous arriverez à Venise, vous nous « trouverez prêts à vous accompagner. » Cette promesse, les événements ne devaient point leur permettre de la tenir, au grand regret du maréchal de Champagne, qui savait, pour les avoir vus maintes fois à l'œuvre, ce que valaient au fort de la mêlée ces « moult preux et vaillants hommes (1). »

Deux ou trois semaines après cette rencontre, Brienne faisait son entrée à Rome. Elle ne fut pas triomphale, avouons-le. La faute en fut au pape. Il avait mené si grand bruit des auxiliaires qu'allait lui amener le gendre de Sybille (2) qu'on s'attendait à voir arriver une armée nombreuse et brillante. Il vint un pauvre escadron (3) : encore ne payait-il pas de mine. Hommes et bêtes étaient harassés par un voyage de plusieurs centaines de lieues accompli à

(1) VILLEHARDOUIN, ut suprà, p. 15.

(2) GESTA, 493, 1 D. « Nos igitur ejusdem comitis nobilitatem et *potentiam* attendentes, cùm etiam eum *multi* sequantur et *plures* sunt in *proximo sequuturi.* »

(3) GESTA, 495, 1 E et 2 A. « Sæpefatus autem comes Brennensis, congregatis militibus, *non multis quidem*, sed strenuis, Romam cum illis concitô cursû pervenit. » CONTINUATION *de Guillaume de Tyr*, ap. recueil des historiens des croisades, hist. occidentaux, t. II, 1859, livre 27, ch. XV.

marches forcées, et tout dans leur aspect témoignait des fatigues, des privations et des souffrances qu'ils avaient endurées. Quiconque a pu juger de la triste condition à laquelle sont réduites, même de nos jours, au retour d'une campagne, les troupes les plus endurcies aux misères de la guerre et le plus abondamment pourvues de toutes choses, peut se faire une idée du misérable état dans lequel devait être cette bande de volontaires indisciplinés, après avoir traversé la plus grande partie de la France et de l'Italie, à une époque où les voies de communication, lorsqu'elles ne manquaient pas complétement, n'étaient souvent que des sentiers de chèvres et où l'on était exposé dans bien des districts à faire plusieurs étapes sans pouvoir se procurer ni vivres ni fourrages. Les chevaux étaient maigres et efflanqués ; plus d'un était à demi fourbu. Quant aux cavaliers, ils étaient en piteux équipage. Il n'en fallait pas tant pour se faire tourner en ridicule par des gens aussi enclins que les Romains à la raillerie. Les Gesta nous font comprendre qu'ils échangèrent plus d'un mordant propos (1) sur la présomption de ces aventuriers transalpins qui semblaient croire que leur seule vue suffirait pour mettre en fuite ces rudes batailleurs allemands dont n'avait pas pu triompher jusque-là la fleur de la chevalerie italienne et normande. On savait que Diepold se préparait à une vigoureuse résistance, et personne ne supposait

(1) Gesta, 495, A 2.

qu'une poignée d'hommes pût venir à bout des forces nombreuses et aguerries dont il disposait.

En voyant défiler devant lui cette faible bande à laquelle allait être confiée la tâche difficile de relever la fortune de l'Eglise, Innocent III ne put s'empêcher d'exprimer ses craintes à son lieutenant. « Est-ce là toute votre armée? lui demanda-t-il. « De combien de combattants se compose-t-elle? « —Soixante chevaliers et quarante sergents d'armes, « répondit son interlocuteur avec un imperturbable « sang-froid. — C'est peu, reprit le pontife; deux mille « hommes n'auraient pas été de trop pour battre les « quatre mille qui vous attendent là-bas. — Bah! « repartit le comte, je me fie plus en Dieu et en « mon droit qu'en nulle gent que peut avoir mon « ennemi (1). » Cette fière bravade ne rassura point Innocent. La perspective d'un insuccès qui détruirait à jamais son pouvoir dans le royaume de Sicile, le décida à ouvrir ses coffres. Par un don de cinq cents onces d'or (2) il mit Gauthier à même de recruter de nouveaux combattants. Il lui avait de plus préparé le terrain par quelques-unes de ces épîtres circulaires (3) qui, transmises par d'infatigables moines à tous les membres du clergé et lues du haut de la chaire dans toutes les églises du royaume, obtenaient peut-être une publicité plus

(1) Continuation *de Guillaume de Tyr*, ut suprà, livre XXVII, c. xv.
(2) Gesta, 495, 2 col. B.
(3) Ibid.

grande que n'en a actuellement en Angleterre ou en France un article du *Times* ou du *Moniteur*. Les habitants des provinces méridionales, fatigués des exactions des Allemands, attendaient donc un libérateur, et quelques-uns, quoique en petit nombre, se préparaient secrètement à prendre les armes contre leurs oppresseurs.

Ce fut vers la fin de mai 1201 que le comte de Brienne se mit en marche à la tête de sa petite armée à laquelle, malgré ses nouvelles recrues, sa faiblesse numérique semblait présager d'inévitables revers. Il suivit en sortant de Rome la vieille VOIE LATINE, entra dans le royaume par le pont de Ceprano et longea, jusqu'à San Germano, les montagnes nues et rocheuses, toutes hérissées de châteaux forts qui bordent à l'est la vallée du Liri. Cette vallée était loin d'être aussi peuplée et aussi cultivée alors qu'aujourd'hui. Les efforts intelligents et intéressés des bénédictins, qui y avaient ramené peu à peu quelques habitants, n'avaient encore réussi qu'à en déboiser et à en défricher une bien petite partie. L'aspect du pays n'en était toutefois pas moins beau. C'est dans les sites les plus sauvages et les plus déserts que la nature du Midi se déploie vraiment dans toute sa magnificence. Gauthier dut être frappé de cette puissance de végétation qui est l'un des caractères distinctifs de la terre de labour. Comme Annibal ranimant au haut des Alpes ses soldats fatigués en leur montrant au loin les riches plaines de l'Italie, du Nord, il put demander à ses compagnons si la

possession de cette terre de promission ne valait point les exploits surhumains qu'il allait réclamer de leur courage.

L'abbé Roffroy l'attendait à San Germano au milieu de ses vassaux en armes (1). Ce prélat batailleur n'était point homme à laisser ses alliés tirer l'épée sans faire voir le jour à la sienne. Du reste, ce n'était pas seulement pour rétablir l'autorité du Saint-Siége, qu'il allait combattre, c'était tout autant pour défendre les domaines de son ordre sans cesse dévastés et sérieusement menacés par l'infatigable Diepold.

Si pressé qu'il fût d'affronter ses ennemis, le comte ne pouvait pas passer si près du mont Cassin sans consacrer quelques heures à visiter cette célèbre abbaye et sans implorer la toute-puissante protection de son fondateur. Le tombeau de saint Benoît était alors en grande vénération. On y venait en pèlerinage des contrées les plus lointaines, et les premiers croisés eux-mêmes s'y étaient dévotement arrêtés en faisant route vers la Palestine. Gauthier suivit leur exemple. Son Guide, l'abbé Roffroy, put lui faire admirer sa somptueuse basilique; c'était l'une des plus remarquables de ce temps où cependant les belles églises n'étaient pas rares (2). L'abbé Desiderius, qui avait mis la dernière main à son achèvement,

(1) Anonymus Cassinensis, ap. Muratori, SS. RR. J. V. ad an. 1201.

(2) Tosti (L'abbé), *Storia della Badia di monte Cassino*, Naples, 1842, II, 17.

sous le pontificat de Grégoire VII, avait dépensé des trésors à l'embellir. De ces fines boiseries si patiemment fouillées par le ciseau d'hommes qu'animait une foi sincère, jusqu'à ces incomparables émaux dont les ouvriers byzantins avaient seuls le secret, son ardent enthousiasme y avait accumulé toutes les merveilles de l'art du moyen âge (1).

Après avoir occupé Téano dont les habitants s'empressèrent de se donner à lui, le comte marcha sur Capoue. Cette forte cité, quoique hostile à ses adversaires, refusa de lui ouvrir ses portes et attendit pour prendre un parti le résultat du combat qui allait se livrer en vue de ses murailles (2). C'était en effet dans la plaine, alors fort méracageuse du Vulturne, entre ce fleuve et les ruines de la Capoue étrusco-romaine, que les Allemands s'étaient réunis (3) pour écraser d'un seul coup (4) cette poignée de présomptueux Français qui venaient les troubler dans la tranquille possession du pays. Ils avaient à leur tête le plus habile lieutenant de Markwald, le héros du poème de Pierre d'Ebulo (5), Diepold de Bohbourg (6), comte d'Acera. Nul n'était plus digne de commander à de pareils bandits

(1) Tosti, I, 340.
(2) Gesta, 495. 2 c.
(3) Gesta, 495. C. et Chron. Fossænowæ, 879, c.
(4) Gesta, 495, c. « Putantes eum et suos uno impetu deglutire. »
(5) Petri d'Ebulo Carmen, ap. cronisti et scrittori sincroni Nap. Naples, 1845.
(6) J'ai adopté le nom de *Schirrmacher* et de *Winkelmann*.

que cet infatigable capitaine qui était depuis dix ans la terreur de la terre de Labour et des deux principautés. Nul surtout parmi eux n'avait à un aussi haut degré le génie de la guerre de partisans. Diepold n'avait rien de chevaleresque. Son insatiable rapacité et sa cruauté sans borne ternissaient l'éclat d'un courage à toute épreuve. Ne cherchant dans la victoire que l'occasion d'assouvir sa passion de pillage et de meurtre, il se montrait tour à tour d'une incroyable audace ou d'une prudence presque pusillanime. S'il affrontait un jour, pour sauver son butin, un ennemi dix fois supérieur en nombre, il s'enfermait ensuite durant plusieurs semaines dans l'un de ses châteaux pour éviter une lutte sans profit, puis fondait brusquement sur quelque bourgade sans défense qu'il livrait aux fureurs de ses soldats. Il n'y avait pour ainsi dire pas du Liri au Sélé une ville, un village, une ferme qu'il n'eut surpris, saccagé et brûlé. Il n'y avait pas non plus d'atrocité qu'il n'eut commise ou encouragée, pas de torture que son ingénieuse férocité n'eut infligée à ses victimes.

A de véritables talents militaires et à ce cœur sans pitié se joignaient chez lui une profonde connaissance des hommes et l'art difficile de persuader et de séduire. Son esprit, plein de ressources et d'astuce, avait admirablement su tirer parti de la versatilité proverbiale de la noblesse apulienne. A plus d'une reprise, il avait déjoué, en attirant à son parti quelqu'un de ses adversaires, les plans les mieux conçus d'Innocent III. Récemment encore, en 1199, il avait eu la rare ha-

bileté, après s'être laissé prendre par le comte de Caserte, dans un combat malheureux, de gagner à sa cause ce puissant feudataire et de transformer ainsi son vainqueur de la veille en allié du lendemain.

Ce redoutable capitaine attendait le comte de Brienne avec la confiance que donne la supériorité du nombre. Elle lui fut funeste. Le 10 juin 1201 (1), les Français s'avancèrent à sa rencontre. La cavalerie, qui était leur principale force, était ordonnée sur un seul rang très-serré. Elle était tout entière pesamment armée. Les casques, les hauberts, les boucliers étincelaient sous les feux du soleil du midi. Après quelques mots de Gauthier, de ces mots empreints d'une enthousiaste conviction du succès qui électrisent les combattants, la petite bande abaissa ses lances et partit au galop. Son choc fut irrésistible et jeta la confusion parmi les Allemands. Il y avait longtemps que ceux-ci ne s'étaient trouvés à pareille fête. Les sanglants sarcasmes dont Pierre d'Ebulo poursuit les troupes de Tancrède (2) nous prouvent que les défenseurs de l'Italie méridionale étaient alors de fort pauvres soldats, probablement fort mal armés et plus mal commandés. Les nouveaux auxiliaires du pape étaient d'une autre trempe. C'était merveille de les voir à l'œuvre! Quel entrain! Quelle vigueur! comme leurs coups pleuvaient rudes

(1) Chronicon Fossænovæ, ap. Murat, VIII, 879. C.
(1) Pierre d'Ebulo. « Femineos paturit tellus ista viros. » 430.

et drus! La victoire ne demeura pas longtemps indécise. Malgré tous les efforts de Diepold et, de ses frères pour rétablir le combat, leurs gens se mirent à fuir en tous sens, et eux-mêmes durent en faire autant. Ce fut une vraie panique : un vieux chroniqueur raconte même qu'en tête des fuyards se faisait remarquer Richard d'Aquila, comte de Fondi, qui s'était jeté dans le Vulturne en criant à tue-tête qu'à de pareils hommes il n'y avait point à résister (1).

Pendant que les vainqueurs se livraient aux ardeurs de la poursuite, les Capouans, si froids quelques heures auparavant pour la cause de l'Église, arboraient sur leurs remparts la bannière de saint Pierre, et pour prouver leur dévouement de fraîche date se précipitaient dans le camp allemand, et faisaient main basse sur les richesses qu'il contenait. Gauthier fut généreux. Loin de leur réclamer ce qu'ils avaient pris, il leur donna les tentes et les chevaux, puis après avoir enseveli les morts, il expédia sur Téano un nombreux convoi de prisonniers (2).

L'effet de cette victoire fut d'autant plus grand qu'elle était inattendue. Un grand nombre de barons indigènes, qui, tout en détestant les Allemands, s'étaient tenus dans une prudente réserve, se prononcèrent immédiatement pour le comte de Brienne.

(1) Gesta, 495, 2 c. — Rich. San Gernano, ap. Mur VIII, ad an-1201. — Chron. fossæ nonæ, ap. Murat VIII, 879, c.

(2) Gesta, 495, 2, col, c. — Chron. Fossænovæ, ad an. 1199.

Parmi eux il ne faut point omettre de citer Pierre de Célano (1). S'il était un homme dans le royaume qu'on dût être étonné de voir passer sous les drapeaux des Hauteville de Lecce, c'était certes celui-là. Aucun des grands vassaux n'avait pris une part plus active au renversement de cette maison; aucun ne s'était acquis une plus triste réputation au service des Hohenstaufen. C'était lui qui avait poussé Henri VI à faire tomber le fils et les principaux partisans de Tancrède dans l'odieux guet-apens du 25 décembre 1194 et à s'en défaire ensuite par de cruelles mutilations ou d'horribles supplices (2). Il fallait un rare cynisme pour offrir son épée à Sybille, après avoir applaudi aux tortures infligées à son frère par un impitoyable vainqueur et l'avoir peut-être poursuivi de ses outrages pendant qu'on le traînait à la queue d'un cheval dans les rues de Capoue, ou qu'il expirait lentement pendu par les pieds au milieu des rires et des huées d'une féroce soldatesque (3). Mais Pierre de Célano personnifiait en lui l'esprit égoïste et versatile de cette noblesse apulo-normande du XIII[e] siècle, dont l'intérêt était le seul guide, l'anar-

(1) Rich. San Germano, ad an. 1201. — Gesta, 495, 2e col., C.

(2) Rich. San Germano, ad an. 1194. Imperator ipse in die Natalis Domini regens Panormi curiam generalem præfatam reginam (Sybille) et filium ejus nec non et alios quam plures præsules et comites regni, quibus ipse proditionis notam imponebat, *judicio Petri Celani*, capi fecit et ex ipsis quosdam orbavit, quosdam incendio, quosdam suspendio... destinavit.

(2) Rich. de San Germ., ad an. 1197. — Saint-Priest, *Hist. de la conquête de Naples par Charles d'Anjou*, I, 117.

chie l'élément. Brouillé depuis quelque temps avec les Allemands et battu par eux sous les murs de Vénafro, il tenait à leur reprendre les villes et les châteaux qu'ils lui avaient enlevés. Une occasion s'offrait de s'assurer le concours de redoutables auxiliaires. Il se hâta de la saisir.

L'alliance des barons fut plus nuisible qu'utile au comte de Brienne. Elle l'empêcha de profiter de sa victoire en poursuivant vigoureusement ses ennemis. L'abbé Roffroy et Pierre de Célano, appuyés par le légat du pape qui avait à cœur de mettre à l'abri les frontières des États de l'Église, l'obligèrent à leur venir tout d'abord en aide pour rétablir leur autorité dans la terre de Labour et dans le comté de Molise. Il perdit ainsi plusieurs semaines à batailler dans les montagnes et à conquérir une à une des places sans importance et de misérables bourgades (1).

Libre enfin de songer à ses intérêts, Brienne se dirigea vers le sud de la péninsule. Il en fit rapidement la conquête. Melfi, Barletta, Montepeloso, Brindes, Otrante s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. Lecce se rendit à la première sommation, mais il fallut emporter d'assaut sa citadelle. Seules Monopoli et Tarente lui opposèrent de la résistance (2). Il put néanmoins asseoir son autorité dans la terre d'Otrante, guidé par les sages avis d'un gentilhomme du pays, Guillaume Prato, que Sybille,

(1) GESTA, 495, 2e col., C.
(2) GESTA, 495, 2e col., D.

juge expert en hommes de valeur, avait placé auprès de lui en qualité de conseiller (1). Il est probable qu'il y fut bientôt rejoint par les siens et qu'Albirie se hâta de s'entourer de tout le faste de la cour de Palerme et de faire revivre dans sa capitale par des fêtes de tout genre les temps regrettés du comte Robert et de la séduisante maîtresse du duc de Pouille.

Pendant que Gautier III poursuivait sa carrière victorieuse, ses amis et ses ennemis s'agitaient avec une égale ardeur pour le soutenir ou le renverser. A peine la nouvelle de son premier triomphe était-elle parvenue à Palerme, que ceux des membres du conseil de Frédéric qui lui étaient restés fidèles, avaient adressé en son nom à tous les princes de l'Europe une lettre circulaire dont les lamentables accents étaient faits pour attendrir les cœurs les plus durs. Le fils de Constance y dépeignait son triste sort. Roi sans royaume, il était espionné et gardé à vue dans son propre palais par des ministres perfides. D'amis, il n'en avait plus. Tous conspiraient contre lui. Allemands, Pisans, Sarrasins et Français, il n'était personne qui ne voulût lui arracher un lambeau de son manteau de pourpre (2).

Ce document diplomatique dut vivement impressionner Innocent III, quoiqu'il ne renfermât aucune accusation directe contre lui. Sa réponse est tout

(1) INFANTINI, *Lecce sacra*, 271.
(2) HUILLIARD-BREHOLLES, *Hist. diplom. Fréd.* II, I, 79.

empreinte d'une colère qui déborde. Adressée au jeune roi, elle lui montre ses conseillers conjurés pour sa ruine et vendus à ce même Markwald que les soldats de l'Église ont seuls arrêté dans sa marche triomphante. Quand le pontife en arrive à se justifier d'avoir favorisé le compétiteur de son pupille, il commence par rappeler que c'est par un acte de clémence, en rouvrant les portes du royaume à ceux qu'en avaient exilés son père et son aïeul, que Guillaume le Bon avait le plus solidement assis son autorité. Il parle ensuite de la convention de Caltabelota et des fiefs concédés à Guillaume III par l'empereur lui-même. Il déclare qu'on ne saurait admettre que le jeune prince et ses sœurs aient trempé dans un complot et qu'en tout cas leur tendre jeunesse les mettait à l'abri d'une condamnation. Il insiste sur l'injustice qu'il y aurait eue à repousser la demande de Gauthier et sur le danger de s'en faire un ennemi. Il s'étend sur les précautions qu'il a prises pour s'assurer de sa fidélité et sur les serments qu'il lui a fait prêter. Il énumère enfin les résultats obtenus par ce vaillant homme : les Allemands vaincus, le pays délivré de leur odieuse tyrannie, l'ordre prêt à être rétabli. Sa péroraison passionnée donne la mesure de son indignation contre ses accusateurs. « Juge maintenant, écrit-il au royal enfant, en qui tu dois avoir « plus de confiance, en nous qui travaillons à te délivrer de tes ennemis et à dompter leur esprit de « révolte, ou en ces perfides conseillers qui favorisent ceux qui veulent te renverser et te livrent en

« leur pouvoir. Un seul instant de réflexion te fera « voir que Brienne a fait plus pour toi en un seul « jour que n'ont fait dans tout le cours de leur vie « ces gens qui s'enrichissent de tes bienfaits. Ferme « l'oreille à leurs trompeuses paroles. Ce n'est point « ton honneur qu'il ont en vue, c'est leur intérêt. « S'ils font opposition aux ordres que nous leur don- « nons, c'est pour eux seuls et non pour ton bien. « Ne doute donc plus du comte Gauthier. Tu peux « te fier en lui, autant qu'on le peut dans un homme. « Nous trouverons dans ce vaillant guerrier, toi un « vassal fidèle et dévoué, nous le plus puissant sou- « tien, après Dieu, de ton trône chancelant (1). »

Cette lettre ne fit que porter au comble l'exaspération des adversaires de la maison de Lecce. Gauthier de Paléar comprit que le moment d'agir était venu. Quoique fort mécontent de Markwald, qu'il accusait hautement de vouloir se défaire du jeune roi (2), il passa sur le continent pour prêter son appui aux ennemis du comte de Brienne. Ses émissaires rendirent courage à Diepold et à ses partisans. Seulement l'argent manquait. Le chancelier en trouva par un moyen qui souleva contre lui le clergé. Il dépouilla les églises de tout ce qu'elles possédaient de pierreries et de métaux précieux. Châsses, croix, calices, encensoirs, tout fut pris. Il alla jusqu'à faire arracher les minces ornements d'or et d'argent

(1) Huill.-Breh., I, 79 à 85.
(2) Gesta, 496, 1, E.

plaqués sur les tableaux. Après avoir touché aux choses saintes, on peut juger de ce qu'il fit pour extorquer de l'argent aux populations. Il se montra le digne émule de Markwald. Flatteries, fraudes, terreurs et supplices, il mit tout en œuvre. Toutefois après tant d'efforts, il paraît que ces richesses mal acquises furent follement dissipées par lui, sans utilité pour sa cause (1).

Le comte d'Acerra avait néanmoins réussi à réunir une nouvelle armée. Son adversaire ne l'eût pas plus tôt appris qu'il ramena vers le nord ses redoutables vétérans. Ils étaient toujours si peu nombreux que les habitants de Barletta, qui, peu de jours auparavant, avaient renouvelé leur serment de fidélité au Saint-Siége, leur fermèrent leurs portes, effrayés qu'ils étaient par la multitude des mercenaires allemands et de leurs auxiliaires. Gauthier ne fut point sans inquiétudes. Peut-être avait-il compté sur des secours qui lui firent défaut. Quant au légat, qui l'accompagnait, il eut franchement peur et ne s'en cacha pas (2).

Ce fut le 1er octobre 1201 (3) que le comte de Brienne se rencontra de nouveau avec Diepold sur le champ de bataille de Cannes qu'a rendu à jamais

(1) Gesta, 496, A B., 2e col.

(2) Gesta, 498, 2e col., A.

(3) Chron. Fossænovæ, 880. — Schirrmacher a le premier fait ressortir l'exactitude de cette date, qui est en contradiction avec celle de Rich. de San Germano, qui parle de la 2e bat. comme ayant eu lieu le 11 octobre 1202. Innocent III parle de cette seconde bat. dans une lettre du 15 mai 1202.

célèbre la victoire d'Annibal. Cette plaine semble destinée à être arrosée de sang humain. Quatre fois des armées ennemies s'y sont entre-choquées. Son aspect est lugubre comme celui de tout le plateau de Capitanate. Elle est si nue et si déserte qu'on n'y aperçoit ni un arbre ni une maison. L'air qu'on y respire est empesté par les émanations fiévreuses et fétides de l'Ofanto et des lacs marécageux qui bordent le littoral. Du côté de l'Apennin, rien même ne repose ni le regard ni la pensée. Au-dessus des premiers contre-forts de la grande arête italique, se dresse, couvert jusqu'à sa cime de forêts d'un vert sombre, le vieux volcan du Voltore plus menaçant dans son inaction que le Vésuve et l'Etna au milieu de leurs plus formidables éruptions.

Après avoir appelé sur leurs armes par une fervente prière la toute-puissante protection du Dieu des armées, les Français chargèrent avec cette irrésistible « furia » qui a valu à notre nation tant de merveilleux succès. Leurs ennemis ne soutinrent pas mieux le choc qu'ils ne l'avaient fait sous les murs de Capoue. Malgré leur supériorité numérique, ils ne furent pas longtemps avant de lâcher pied. Les chefs donnèrent l'exemple. Chacun s'enfuit de son côté. Diepold alla se jeter dans le château fort de Sant'Agata. Gauthier de Paléar et son frère, le comte de Monopello, se réfugièrent à Salpi. Mais tous ne furent pas aussi heureux. Les deux frères du comte d'Acerra, Sifroy d'Alife et Othon de Laviano, le beau, frère du chancelier, Pierre de Venere, un membre

de la famille de Célano et enfin un grand nombre de barons et de simples chevaliers tombèrent aux mains du comte de Brienne. Un plus grand nombre encore périrent dans la lutte ou se noyèrent en fuyant dans les étangs et dans les marais (1).

La victoire fut aussi décisive et aussi complète qu'elle pouvait l'être. D'un bout du royaume à l'autre les plus timides applaudirent au vainqueur. Ce ne fut partout qu'un long cri d'allégresse (2). Nous en retrouvons l'écho dans une vieille complainte due à la plume barbare d'un moine du Mont-Cassin. « Apuliens et Latins, s'écrie-t-il, re-« merciez le roi des rois, qui nous a arrachés à la « gueule des loups et francs nous fait encore vivre « par l'aide des Francs (3). »

Cet enthousiasme, nous le verrons, devait être de bien courte durée. A quel souverain les habitants de l'Italie méridionale ont-ils, dans tout le cours de leur histoire, montré une fidélité durable ? Quel gouvernement cette singulière nation, dont le caractère n'est que contrastes, a-t-elle jamais, dans sa sceptique indifférence, défendu sur son propre sol contre un envahisseur étranger, elle qui a cependant

(1) Gesta, 498, A. D. 2[e] col. — Robert d'Auxerre, p. 264. — Chron. Fossænovæ, 879, E. — Rich. San-Germ. ad an. 1202.

(2) Robert d'Aux, page 264. « Comes in sublime evehitur. » Bren. Trés. Deux du pays en furent tout joyeux.

(3) Chron. Fassænovæ. 879.

« Laudem sublimem fers, Apule, tuque Latine.
« Regi cunctorum qui traxit ab ore luperum.
« Et nos per Francos facit amodo vivere francos. »

glorieusement versé tant de sang précieux en Lombardie, en Flandre, en Allemagne, en Russie, pour servir l'ambition des Habsbourg, d'Espagne et du premier des Napoléon (1)? Brienne, qui représentait certes le parti national et qui combattait si énergiquement pour l'affranchissement du pays, ne fut pas plus heureux que ses devanciers ou que ses successeurs. Acclamé comme un libérateur au lendemain de son triomphe, il se vit abandonné quelques mois plus tard, dès qu'on put croire que l'inconstante fortune ne lui conservait plus ses faveurs.

La seconde défaite des Allemands, en assurant au pape la tranquille possession des importantes cités maritimes de la Pouille, le mit à même de se procurer une partie des ressources dont il avait besoin pour continuer la guerre. De toutes les branches du revenu public sous l'administration normande, la plus productive était, sans contredit, l'impôt indirect. Le commerce maritime en supportait la plus lourde part. C'était sur lui que pesaient les droits d'ancrage, d'entrepôt, d'exportation et la taxe de trois pour cent que l'État prélevait sur le prix de toutes les marchandises vendues. Les villes, de leur côté, payaient des droits de consommation sur l'huile, le vin, le fromage, la viande, le poisson (2). Innocent III s'empressa de s'assurer du produit de ces impôts, qui, malgré l'appauvrissement du pays

(1) Colletta.
(2) Bianchini, *Della Storia delle finanze del regno di Napoli*, liv. I, chap. III. — Huill.-Breh., IV, 199. — Cherrier, II, 451.

et la stagnation du commerce, aidèrent son trésor épuisé à faire face aux lourdes charges que lui imposait l'entretien de sa petite armée. Nous savons en effet, par des documents contemporains, que chaque lance composée d'un chevalier, de deux écuyers et de trois chevaux ne pouvait guère coûter moins de 4 onces par mois valant 255 francs au pouvoir de 1,275 francs (1). En admettant donc que Gauthier n'eut à sa solde que deux cents lances seulement, on arrive, sans faire entrer en ligne de compte la paye de l'infanterie qui devait être du reste peu nombreuse, à une dépense mensuelle de 51,000 francs, qui en représenteraient aujourd'hui plus de 250,000.

La victoire de Cannes fut le dernier succès marquant du gendre de Sybille. Quoique les Allemands n'osassent plus l'affronter en rase campagne et se tinssent enfermés dans leurs châteaux, leur présence n'en demeurait pas moins une menace permanente dont il était indispensable de se délivrer. Il fallut donc entreprendre contre eux une guerre de siéges dont les progrès furent aussi lents qu'avaient été rapides ceux de la première campagne. De plus, Gauthier eut la douleur de voir ses rangs s'éclaircir petit à petit. Les Montbelliard, les Conflans, les Joinville, désireux de s'acquitter du vœu qu'ils

(1) CHERRIER, II, 255, dit que Frédéric dut payer, en 1240, 5 onces par mois à chaque homme d'armes d'élite. J'ai pris une moyenne entre ce chiffre et les 3 onces 1/2 que l'administration normande faisait payer aux barons par chaque homme d'armes manquant à leur contingent. II, 195.

avaient fait de combattre les infidèles, s'embarquèrent les uns après les autres pour la Terre-Sainte (1). L'arrivée du maréchal de Segni, que le pape lui envoya l'année suivante avec quelques troupes pour l'aider à mener à bonne fin l'entreprise qu'il avait si brillamment commencée (2), compensa plus tard jusqu'à un certain point la perte d'aussi vaillants compagnons d'armes, mais il n'en fut pas moins hors d'état de risquer, en 1202, le grand pas auquel le poussait de toutes ses forces son illustre protecteur.

Il s'agissait de la conquête de la Sicile. Cette île avait été complétement subjuguée par Markwald, qui rêvait de mettre sur sa tête la couronne de Roger II. La présence de Brienne l'empêchait seule de se défaire par un crime du fils de son ancien maître. Il n'eût fait que substituer à un enfant en bas âge un guerrier redoutable, qui devenait, après l'héritier de Constance, le souverain légitime de la monarchie normande. Il avait cherché tour à tour à séduire le pape par de fallacieuses promesses et à acheter l'éloignement du comte par des sommes considérables (3). Tous deux avaient repoussé ses offres avec indignation, et Innocent III avait, en mai 1202, fait passer dans l'île l'abbé Roffroy, du Mont-Cassin, pour préparer les habitants à accueillir l'époux d'Al-

(1) Lafiteau, 61. J'ai admis qu'une partie des Français avaient dû le quitter avant le milieu de 1202. Il eût sans cela tenté l'expédition de Sicile.

(2) Gesta, 499, E.

(3) Gesta, 498, E.

birie et à se soulever à son approche contre leurs odieux tyrans (1). L'occasion semblait favorable. Le pontife, qui avait écrit à plusieurs reprises à son lieutenant pour le décider à franchir le phare, lui adressa enfin, le 14 septembre 1202, une lettre des plus pressantes. Cette lettre combat par avance tous les arguments que peut opposer le comte. Elle lui indique les moyens de se procurer de l'argent, elle l'autorise soit à engager les revenus de la Pouille et de la terre de Labour, soit à emprunter à un taux usuraire 3,000 onces d'or (2), sous la garantie du Saint-Siége, et elle finit par dévoiler d'un mot imprudent le but auquel tous deux tendaient. Après avoir cherché à démontrer que la conquête de l'île serait des plus faciles, Innocent ajoute : « Les résul-« tats que tu en retireras sont de ceux que je ne veux « ni ne puis t'expliquer par écrit (3). »

Nous ne connaissons pas positivement les motifs qui empêchèrent Gauthier de passer en Sicile. Il est indubitable qu'il souhaitait vivement de s'emparer de la personne du jeune roi et qu'il ne devait même pas en faire mystère. Ce n'est point sans preuves que Frédéric l'accusa, quarante ans plus tard, d'avoir eu soif de son sang (4). S'il refusa donc d'aller attaquer Markwald dans son île, c'est qu'il ne se sentait sans

(1) H.-B., I, 88.
(2) 191,250 francs au pouvoir de 956,250 francs.
(3) H.-B., I, 92 et suiv.
(4) H.-Breh., VI, 389. « Qui.... mortem nostram et sanguinem sitiebat. »

doute point assez fort pour tenter une pareille aventure, d'autant plus que le peu de confiance que lui et Sybille avaient dans leurs alliés indigènes, l'eût contraint à laisser derrière lui une partie des chevaliers français qu'il avait pu conserver auprès de lui.

Pendant qu'il résistait ainsi aux instances de son protecteur, la nouvelle de la mort du sénéchal vint les surprendre tous deux vers la fin de septembre 1202. Atteint d'une maladie de la pierre tellement aiguë qu'elle lui arrachait à tout instant des cris de douleur, Markwald avait pour se guérir tenté une opération dangereuse qui, exécutée par un chirurgien malhabile, avait mis fin à ses jours (1).

La joie du pape fut sans bornes. Sa lettre aux conseillers du jeune roi (2) pour les féliciter de cet heureux événement est un véritable chant de triomphe, le cri de l'homme qui se sent échappé à un immense danger. Comme bien des documents émanés de la chancellerie romaine durant le XIIIe siècle, elle est rédigée avec une extrême violence de langage et ne contient pas un mot de pardon pour cet ennemi qui n'est plus.

Cette mort ne fut pourtant d'aucune utilité au Saint-Siége. La Sicile ne voulait point être gouvernée par le chef de l'Église et par ses légats. Un autre capitaine allemand put prendre sans opposition la place du sénéchal et continuer sa politique. Pour

(1) GESTA, 498, E.
(2) GESTA, 438, E.

contre-balancer son pouvoir, Innocent se vit forcé de rendre ses bonnes grâces au chancelier, mais sans jamais obtenir une influence sérieuse au-delà du phare (1).

En deçà, l'autorité du comte de Lecce semblait si bien établie que son frère l'avait quitté vers le printemps de 1203 (2). Les Allemands ne sortaient plus de leurs montagnes et Diepold avait même failli lui être livré par un de ses propres officiers, le châtelain de Sant' Agata, qui s'était emparé de lui par trahison. Le comte d'Acerra avait toutefois réussi pour la seconde, sinon pour la dernière fois, à se tirer de ce mauvais pas en payant plus cher sa liberté que Brienne ne pouvait ou ne voulait l'acheter (3).

La pacification était cependant plus apparente que réelle et les étrangers étaient toujours au cœur du pays, prêts à profiter des occasions qui s'offriraient et semant par leurs intrigues le mécontentement parmi les populations. Une fausse nouvelle habilement exploitée remit tout en question. Pendant que Gauthier et son collègue Jacques de Segni se trouvaient à Anagni près de leur protecteur, dont une maladie grave avait mis la vie en péril, le bruit de sa mort se répandit dans le royaume et provoqua une insurrection générale en faveur de ces mercenaires qu'on considérait, si peu de temps auparavant, comme d'intolérables oppresseurs. Matera, Brindes, Otrante

(1) GESTA, 499, 1re col., A. D.
(2) LAFITEAU, 62.
(3) RICH. SAN GERM., 981, C. — CHRON. FOSSÆNOVÆ. 879, E.

et bien d'autres villes chassèrent ou massacrèrent les garnisons pontificales. Barletta força le gouverneur de sa citadelle à se rendre à discrétion (1).

Innocent III ne fut pas plus tôt hors de danger que ses deux lieutenants recommencèrent la conquête du pays. Ils ne furent pas longtemps à la mener à fin ou tout au moins à reprendre tout ce qu'ils avaient possédé avant la rébellion. Nous savons qu'à leur tour ils exercèrent de terribles représailles, surtout après une tentative d'assassinat à laquelle le cousin du pape n'échappa que par miracle (2).

Sur la fin de 1204, les succès constants de l'infatigable Brienne avaient réduit les Allemands aux dernières extrémités. Diepold voulut tenter un dernier effort. Il se jeta à l'improviste sur son adversaire qui guerroyait avec peu de monde dans la province de Salerne, et le força à se renfermer dans la bourgade fortifiée de Terracine. L'attaque fut terrible, la résistance calme et énergique. Dans un assaut heureusement repoussé, le comte perdit un œil d'un coup de flèche. Il eût fini par tomber au pouvoir de son ennemi sans l'arrivée des comtes de Chieti et de Tricarico, qu'il avait congédiés peu de jours auparavant, mais que la nouvelle du danger qu'il courait avait précipitamment ramenés sur leurs pas. Le comte d'Acerra dut lever le siége et fut de nouveau

(1) Gesta, 499, E. 1re col. et A, 2me.
(2) Gesta, 499.

battu sous les murs de Salerne (1). Obligé d'abandonner cette ville aux vainqueurs et vigoureusement poursuivi par eux, il alla chercher refuge dans l'un de ses inexpugnables repaires, au château de Sarno, dont le voyageur aperçoit encore aujourd'hui les imposantes ruines sur la crête escarpée d'un contre-fort du Monte Terranova, à l'extrémité orientale de ce merveilleux amphithéâtre que forment autour du Vésuve l'Apennin, la chaîne Sorrentine, Caprée, Ischia, Misène et les volcans éteints des champs phlégréens.

Le comte de Lecce ne tarda pas à venir l'attaquer, mais il dut bien vite se convaincre que ni un coup de main, ni un siége en règle n'avait chance de succès, et que ce n'était que par la famine qu'il pouvait espérer de réduire une forteresse comme celle de Sarno. Sa position était à vrai dire exceptionnellement forte. La colline sur laquelle elle était construite et qui s'avance dans la plaine, comme un véritable promontoire, parallèlement à la chaîne principale, présente du côté de la mer et du Vésuve une muraille de rochers à pic. Le versant qui regarde l'Apennin est le seul par lequel on puisse arriver au sommet, encore le chemin qui menait à la poterne principale était-il complétement impraticable aux lourds engins de guerre du moyen âge. Par la montagne, on ne pouvait arriver au château qu'en sui-

(1) GESTA, 499. — CHR. FOSSÆNOVÆ. 880. — RICH. SAN GERM. et ANON CASS., ad an. 1204.

vant des sentiers de chèvres singulièrement dangereux pour des chevaliers couverts de pesantes armures. Si l'on ajoute aux difficultés de l'approche l'épaisseur des murs, la force et la hauteur des tours et l'existence d'une double enceinte, on s'expliquera le parti, fort sage du reste, auquel s'arrêta le bouillant Gauthier. Ce parti toutefois exigeait une extrême vigilance. Avec d'autres ennemis le comte eût probablement réussi. C'était indubitablement un habile capitaine. Il avait fait ses preuves avant de passer en Italie et, depuis son entrée dans le royaume, aucun échec n'était venu ternir sa réputation militaire. Malheureusement, à en croire les Gesta, ses surprenants et constants succès lui avaient inspiré pour Diepold et ses mercenaires un mépris outré qui lui devint fatal, en l'amenant à négliger les précautions les plus élémentaires de l'art de la guerre. Le panégyriste d'Innocent III va jusqu'à dire qu'il répondit un jour à un de ses partisans qui lui conseillait d'user d'un peu plus de prudence, que la vue d'un Français désarmé suffisait pour mettre en fuite un Allemand armé de toutes pièces (1).

Dans un pays où en plein XIXe siècle, les gens de la campagne, les montagnards surtout, nourrissent encore une sorte de respectueuse admiration pour les voleurs de grand chemin et ne manquent jamais, autant par sympathie que par intérêt, de les tenir au courant des moindres mouvements de la troupe et

(1) GESTA, 499, 2e col. C.

de la gendarmerie, le comte d'Acerra ne dut pas longtemps ignorer jusqu'à quel point les assiégeants veillaient mal à leur sûreté. Il résolut d'en profiter en tentant une attaque de nuit. Le 11 juin 1205, avant que les ténèbres fussent entièrement dissipées (1), il sortit du château à la tête des siens et descendit dans le plus profond silence la rampe pierreuse et étroite dont nous avons parlé, à l'extrémité de laquelle se trouvait le camp français. Du chef au dernier valet, tous y dormaient d'un profond sommeil (2). Les assaillants purent y pénétrer avant que personne eût donné l'alarme. Ce furent leurs hourras de triomphe et les cris de leurs premières victimes qui révélèrent leur présence. Ceux qui ne purent pas s'enfuir furent pris ou massacrés (3). Réveillé par le tumulte, le comte de Brienne chercha à endosser sa cuirasse pour être du moins en état de combattre, mais avant qu'il y eût réussi, sa tente, dont les cordes venaient d'être coupées, es renversa sur lui en « l'acovetant, » dit le chroniqueur (4). Ce fut en vain qu'il se débattit, comme un lion pris dans un filet, sous la toile qui le retenait captif. Ses efforts ne servirent qu'à exciter les rires de ses ennemis qui l'accablèrent de coups de lance et d'estoc,

(1) GESTA, loc. cit. — RICH. SAN GERM., ad an. 1205. – CHRON. FOSSÆNOVÆ, 880, A. B.

(2) GESTA, loc. cit.

(3) ID.

(4) BERNARD LE TRÉS., ap. Guizot, XIX, 249. — CONTIN. DE GUILL. DE TYR, ut suprà, liv. XXVII, pag. 15.

jusqu'à ce qu'épuisé par la perte de son sang, il ne lui restât plus qu'à se rendre.

En attribuant à la présomptueuse imprévoyance de Gauthier l'irréparable défaite qui le fit tomber aux mains de son adversaire, j'ai littéralement suivi la version des Gesta. Je ne sais pas trop toutefois s'il ne faut pas s'en défier et si l'on ne doit point y voir l'expression de la mauvaise humeur d'un parti irrité de la ruine de ses espérances et en rejetant sur son général la responsabilité tout entière. La chronique de Fossanova tient un langage différent et croit à une trahison (1). Tout s'expliquerait alors autrement. Diepold enfermé de toutes parts aurait gagné à prix d'or ceux qui gardaient les sentiers de la montagne, aurait contourné la petite vallée qui s'étend entre l'Apennin et son contre-fort, et aurait pénétré dans le camp français du côté opposé au château, par où nul ne prévoyait qu'il pût être attaqué. Notre héros aurait été ainsi, « comme Roland à Roncevaux, » la victime d'un guet-apens préparé par quelqu'un de ses lieutenants vendu à l'ennemi.

Diepold montra à son prisonnier des égards qu'on n'aurait pas cru devoir attendre de sa nature cruelle et vindicative. Il appela à Sarno les meilleurs mires

(1) CHRON. FOSSÆNOVÆ, 880, B.

Stultitia casu nec marte dolo superatus

. . . .

Est Roncevalli similis devictio Sarno
Quando nepos Magni Caroli fortissimus armis
In campo victus, Ganulus cùm prodidit ipsum
Qui revocare tubâ dominum sociosque refutat.

de Salerne, dont l'école de médecine jouissait alors dans toute l'Europe d'une célébrité justement méritée. Rien ne fut épargné par lui pour guérir les blessures faites par ses soldats : sa générosité, il est vrai, avait un but intéressé. Las de se voir traqué comme une bête fauve et craignant que le pape ne lui suscitât bientôt un nouvel antagoniste plus puissant et plus redoutable, il espérait décider Gauthier à lui accorder la paix et à lui assurer la tranquille possession des fiefs d'Acerra et de Salerne. Il se présenta donc à lui et chercha, avec cet art de persuasion dont il possédait si bien le secret, à l'amener à ses vues. Il alla même jusqu'à lui offrir l'appui de ses armes pour mettre sur sa tête la couronne de Frédéric. En écoutant ces propositions d'un ennemi qu'il méprisait profondément, le comte ne sut ni dissimuler ni contenir son indignation. Sa loyauté révoltée lui suggéra un insultant refus. « Il n'est au monde, s'écria-t-il, « ni honneur ni hautice que je voulusse avoir par si « vil homme comme vous estes.» Emporté à son tour par la colère, son vainqueur lui lança au visage un petit couteau avec lequel il avait joué durant leur entretien. Épuisé par la perte de son sang, Gauthier n'eut pas la force de se précipiter sur lui pour essayer de se venger. Il ne voulut pas du moins survivre à un pareil affront. Il arracha de ses propres mains les bandages qu'on avait appliqués sur ses blessures et refusa avec une inflexible constance les soins qu'on voulut lui donner (1). Son état s'empira rapidement.

(1) CONTIN. DE GUILL DE TYR, ut suprà, liv. XVII, c. XVI.

Il ne réclama que les secours de la religion. Seule l'humilité du chrétien fit place un instant à l'orgueil du guerrier. Après avoir reçu les derniers sacrements (1), il attendit et accueillit la mort avec le hautain courage de l'homme qui l'avait bravée sur bien des champs de bataille (2).

A un mille à peine du château de Diepold, au pied d'une montagne à pic d'où jaillissent dix-sept sources dont les eaux réunies forment le plus important des bras du Sarno, s'élève à côté d'un couvent désert et délabré, une vieille église dont le clocher d'architecture romane, ruiné par l'œuvre du temps, ne semble plus tenir debout que par un miracle d'équilibre. Tout contribue à rendre le site enchanteur : la richesse de la végétation, la beauté d'arbres séculaires, la limpidité des eaux et jusqu'aux stratifications des rochers qui se dessinent en longs rubans sur les flancs de l'Apennin. Cette église doit au lieu où elle est située le nom de Santa Maria della Foce. Ce fut dans le chœur que le comte d'Acerra fit ensevelir Gauthier III de Brienne. Aucun monument toutefois ne s'éleva sur la sépulture de l'héritier des deux derniers rois normands. Une simple pierre en indiqua l'emplacement à ceux qui, dans ces temps de troubles où les souvenirs devaient s'effacer si vite, conservèrent quelque temps encore la mémoire de ce vaillant soldat qui, pendant sa courte domina-

(1) GESTA, 2e col., 499.
(2) ID. — RICH. SAN GERM., ad an. 1205. — ROB. D'AUX, loco cit.

tion, avait délivré l'Italie méridionale du joug intolérable de ses oppresseurs allemands.

Après une vie si agitée, le premier des Brienne de Lecce ne reposa même pas en paix dans sa tombe. Cinq siècles plus tard elle fut violée par un moine ignorant qui la découvrit en réparant l'Église, ou pour mieux dire en travaillant à faire disparaître sous une ornementation de mauvais goût ce qui restait encore des lignes pures et hardies de l'architecture primitive. Sur la face inférieure de la pierre tumulaire on trouva une simple inscription : *Hic jacet Gualterius a Brenno, comes, baro*. Un squelette, voilà tout ce qu'il restait du conquérant de l'Apulie. A côté se trouvaient son casque, ses éperons d'argent et sa vaillante épée. On vendit les éperons. Du casque on fit une casserole, de l'épée un tournebroche. « Sic transit gloria mundi (1)! »

La mort de Gauthier III fut au premier moment un coup terrible pour Sybille et Albirie. Ce ne fut probablement pas l'homme qu'elles regrettèrent. Il avait trop de loyauté pour la première, trop d'années pour la seconde. Ce fut l'espoir d'un trône qui s'envolait avec lui et les richesses du royaume qui allaient passer en d'autres mains. Albirie se consola vite pourtant. Les Gesta nous disent qu'elle voulut se remarier immédiatement avec le comte Jacques de Tricarico, mais que celui-ci tint à attendre d'abord

(1) Normandia (Giacinto), *Notizie della città di Sarno*. Naples, Iride 1851, p. 119 et 120.

qu'elle eût mis au monde l'enfant qui devait être Gauthier IV de Brienne (1). A la voir si pressée, on serait tenté d'en conclure qu'en digne petite-fille de Sybille de Lecce, elle s'était donnée, du vivant de son premier époux, à celui qui le remplaça. Son second mari mourut à temps pour lui permettre de convoler en troisièmes noces avec un Toscan, le comte Tigrino (2) qui, lui aussi, la précéda dans la tombe. Libre de ses actions, elle revint dans son comté de Lecce qu'elle ne quitta plus. Sa mère et elle avaient fait leur paix avec le fils de Constance. Nous ne possédons aucune donnée certaine sur l'époque de leur mort. Sybille dut cesser de vivre avant 1211, sa fille après 1212 (3). Toutes deux, d'après le scrupuleux Infantini, furent ensevelies à Lecce, dans l'église de la Trinité (4).

A en juger par sa correspondance, Innocent III aurait été plus oublieux encore que ne le fut Albirie. Pas une ligne de ses nombreuses épîtres ne contient un mot de regret pour l'homme intrépide qui avait péri en combattant pour relever son autorité. C'est qu'il ne faut point se le dissimuler, le souvenir de Brienne devait être un remords pour ce fier génie auquel répugnaient les voies tortueuses dans lesquelles l'avait un moment engagé un intérêt de

(1) GESTA, 499, 2e c.

(2) SUMMONTE, *D'ell' historia della città regno di Napoli.* 1675, Naples. — BULIFON. II, 78.

(3) HUILL.-BRÉH, I, 115, note 2.

(4) INFANTINI, 350.

caste. Délivré d'un instrument qu'il n'employait probablement plus qu'à regret depuis la mort de Markwald et heureux d'avoir involontairement sauvé le trône et la vie de son pupille, il redevint franchement et ne cessa plus d'être son plus ardent protecteur. C'est là ce qui explique la paix qu'il fit quelques mois plus tard avec Diepold (1206). Rome vit le féroce condottiere tant de fois anathématisé se promener librement dans ses murs et visiter en simple curieux ses gigantesques ruines et ses merveilleuses basiliques (1). La paix toutefois ne produisit pas les résultats qu'en espérait le pontife et fut de courte durée. Ni les Allemands, ni les turbulents barons des Abruzzes ne voulaient être gouvernés par lui. Le fameux parlement de San Germano (1208) ne donna aucun résultat sérieux. Trois ans après, Othon de Brunswick, appelé par Diepold dans l'Italie méridionale, voyait villes et châteaux se soumettre à lui sans combat du Liri à la mer Ionienne. Sans le soulèvement de l'Allemagne, il eût conquis la Sicile. Sa retraite força le comte d'Acerra à quitter le pays. Ce ne fut pas pour longtemps. Tout proscrit qu'il était, il voulut essayer d'y rentrer en 1216. Il faillit n'y point réussir. On le découvrit cheminant sur un humble baudet et déguisé en pèlerin au moment où il allait passer la frontière dans les environs de Tivoli (1216). Livré au sénateur de Rome, il lui racheta sa liberté (2) et parvint à rejoindre son frère,

(1) Rich. San Germ., ad an. 1206. — Gesta, 499.
(2) Id, ad an. 1216.

qui avait conservé Alife et Caiazzo. Il voulut naturellement recommencer ses grands coups d'autrefois. Les circonstances étaient changées. Frédéric commençait à se faire craindre et les grands vassaux hésitaient à attirer contre eux les armes de ses lieutenants. Le vieux compagnon de Markwald vit son propre gendre, Jacques de San Severino, s'emparer de sa personne et le jeter dans un cachot (1). Il y attendit trois ans l'arrivée de l'empereur, qui lui rendit sa liberté et le renvoya au-delà des Alpes (2). Dans cette occasion comme dans d'autres encore, le fils de Henri VI se montra d'une indulgence extrême pour ceux qui avaient combattu le comte de Brienne, qu'il regarda toute sa vie comme le plus dangereux ennemi qui lui eût jamais été suscité.

Ni l'éloignement de Diepold, ni les mesures énergiques qui mirent à la raison ses imitateurs, ne produisirent les résultats qu'on en espérait. L'esprit de révolte se conserva parmi les grands, et un observateur attentif, qui eût visité le royaume vers 1225, n'eût pas tardé à s'apercevoir que la pacification, dont on faisait tant de bruit, était plus apparente que réelle. Les barons des districts montagneux surtout regrettaient les temps fortunés de l'anarchie, et attendaient, les yeux tournés vers Rome, que le successeur de saint Pierre, qui entretenait avec eux de sourdes intelligences, leur donnât le signe d'un soulèvement

(1) Rich. San Germ., ad an. 1218.
(2) Rich,. San Germ., ad an. 1221.

général contre l'inflexible jeune homme qui, devançant les idées de son siècle, visait à courber sous le même joug de fer, le peuple, la noblesse, le clergé et jusqu'à la papauté, dans laquelle il ne voulait voir qu'une vassale révoltée de l'empire dont il était le chef.

IV

Une grande obscurité enveloppe les premières années du second des Brienne de Lecce ; un vieux chroniqueur nous dit bien qu'il était en Pouille vers 1208 (1), mais c'est la seule indication que nous fournissent les écrits contemporains. On en est donc réduit aux conjectures : la plus vraisemblable paraît être que son enfance s'écoula dans l'Italie méridionale, auprès de Sybille et d'Albirie, et qu'il ne quitta le pays qu'après la mort de cette dernière, pour aller rejoindre son oncle en Orient. Celui-ci était parvenu, depuis le moment où nous l'avons perdu de vue en 1203, à la plus surprenante fortune. Désigné par Philippe-Auguste aux barons d'Orient comme le seul homme capable de sauver les colonies chrétiennes de Syrie et appelé par eux à partager le trône de leur jeune reine, il avait à soixante ans épousé Marie de Montferrat, et saisi d'une main ferme le sceptre de Godefroy de Bouillon. Dix années durant il avait défendu pied à pied, avec un infatigable énergie, les quelques lieues carrées qui formaient ses Etats et il eût reconquis sur les bords du

(1) Continuation de Guill. de Tyr, p. 308.

Nil, à la tête des légions de la cinquième croisade, Jérusalem et la Terre-Sainte, si l'orgueilleuse présomption du cardinal Pélage d'Albano n'eût pas, en repoussant les conseils de son expérience, mis à néant tous les résultats qu'il avait obtenus et attiré sur les armes chrétiennes d'irréparables revers.

Ce fut sans doute aux côtés de ce glorieux champion de la foi que Gauthier IV fit ses premières armes. Toutefois le seul fait qu'il soit possible d'affirmer, c'est qu'il revint en Europe, en 1221, pour recueillir son héritage paternel. Son royal tuteur, qui en avait eu la jouissance durant sa minorité, lui remit avant son départ une lettre qui nous a été conservée et par laquelle il invitait Blanche de Navarre et Thibault IV de Champagne à le mettre en possession de sa terre de Brienne (1). Quant au comté de Lecce, nous ignorons s'il réussit jamais à s'en faire donner l'investiture. On a peine à le croire en se rappelant avec quel acharnement Frédéric attaqua, dès 1220, la validité des donations faites en son nom par son illustre protecteur, et persécuta plus tard, sous un futile prétexte, l'autre fils d'Albirie, le comte Simon de Tricarico.

Jean de Brienne quitta à son tour la Palestine en 1222. Il avait été appelé en Italie par le successeur d'Innocent III. Le bon, mais faible Honorius, dont la pensée dominante était d'arracher le saint

(1) Teulet. Layette du trésor des Chartes. 1er vol., 1863, page 516.

Sépulcre aux mains des infidèles, cherchait alors par tous les moyens à décider le jeune empereur à se mettre à la tête d'une nouvelle croisade. Malheureusement ce dernier, qui répugnait à s'éloigner de ses États avant de les avoir complétement pacifiés, trouvait sans cesse, tout en protestant de sa ferme intention de s'acquitter de son vœu, de nouveaux prétextes pour en retarder l'accomplissement. Convaincu de l'impuissance de ses prières en même temps qu'opposé par tempérament aux mesures violentes, le vieux pontife était plongé dans la plus douloureuse perplexité lorsque le grand-maître des Teutoniques, Hermann de Salza, lui avait suggéré l'idée de tenter Frédéric, par l'appât d'une nouvelle couronne, en lui offrant, avec la main d'Yolande de Brienne, le royaume de Jérusalem, qui appartenait à cette princesse du chef de sa mère et dont son père n'était qu'administrateur par intérim jusqu'à ce qu'elle se trouvât en puissance de mari. Ce projet avait séduit Honorius, qui avait aussitôt engagé Hermann de Salza à en parler à son jeune maître. Celui-ci avait favorablement accueilli cette ouverture et s'était déclaré prêt à épouser Yolande, « pour l'amour qu'il avait au père (1). » Il ne s'agissait plus dès lors que d'obtenir le consentement du roi, et c'était pour se le faire donner que le pape l'avait invité à prendre part au congrès qu'il se proposait de réunir à Vérone, en novembre 1222.

(1) Bernard le Trés. apud Guizot, XIX, 407.

Débarqué à Brindes dans le courant de l'automne de cette même année, en compagnie du légat Pélage d'Albano, du grand-maître de l'hôpital et d'un des principaux dignitaires de l'ordre du Temple, Brienne y reçut des populations l'accueil le plus chaleureux. Les agents impériaux, de leur côté, lui rendirent tous les honneurs royaux, lui offrirent, au nom de leur maître, un grand nombre de chevaux de prix et pourvurent somptueusement à tous ses besoins durant son voyage à travers le royaume (1). Honorius fit plus encore. Tout malade qu'il était d'une affection qui le privait de l'usage de ses jambes, il se fit porter à sa rencontre et l'accueillit en fils bien-aimé. Jean profita de ses bonnes dispositions pour se faire écouter. Il avait plus d'un sujet de plainte contre l'impérieux cardinal qui avait si malheureusement contrecarré tous ses plans dans la campagne d'Egypte. Il énuméra ses griefs avec la violence qui le caractérisait. Elle était telle qu'un contemporain l'accuse dans son vieux et naïf langage d'avoir tué, d'une « bature d'éperon (2), » sa seconde femme, la princesse d'Arménie, qu'ilsoupçonnait d'avoir voulu empoisonner sa fille Yolande. Honorius le laissa dire, puis finit par lui rappeler qu'il s'agissait bien plutôt de pourvoir aux besoins de l'avenir que de récriminer sur un triste passé. Tout le monde sentait qu'un sérieux effort des nations européennes

(1) CONT. DE GUILL. DE TYR, ap. Huil.-Bréh., II, 312.

(2) CONT. DE GUILL. DE TYR. *L'Estoire de Eracle empereur*, livre XXXII, ch. XII.

pouvait seul sauver la Palestine et que nul n'était plus à même de le provoquer et de le diriger avec succès que le puissant chef de l'Empire germanique. Le vieux roi le comprenait comme tous. Hermann de Salza le décida donc sans peine à marier sa fille à Frédéric, au nom duquel il lui promit formellement qu'il conserverait, sa vie durant, l'administration de son ancien royaume (1). Le négociateur était-il autorisé à faire une pareille promesse ? Il n'y a point à en douter, quand on songe avec quel art perfide le fils de Henri VI trompa, par les égards et les prévenances dont il l'entoura jusqu'au dernier jour, le loyal soldat qu'il comptait mettre si brutalement de côté, du moment où il serait par son mariage en possession des droits d'Yolande. Une pareille conduite n'a rien qui doive nous surprendre d'après ce que nous savons du caractère de Frédéric. Ce prince était avant tout un politique dans le sens de Machiavel et n'avait aucun des élans généreux de la chevalerie de son siècle ; doué de la plupart des qualités qui font les grands rois, il lui manquait la plus vulgaire de toutes : la reconnaissance. Ses ministres les plus dévoués trouvèrent presque tous, au bout de leurs services, l'exil, la confiscation et la mort. Du reste, un mot de lui suffit pour le dépeindre. « Je n'ai jamais engraissé un porc, se complaisait-il à dire, que pour en avoir la graisse (2). » Que pouvait

(1) CONTIN. DE GUILL. DE TYR. — HUILL.-BREH., II, 923.
(2) SALMIBENE DE ADAMO. ap. H.-B., préface, CXCV.

attendre d'un pareil homme, tout aussi vindicatif que son père, le frère de ce Gauthier qui avait failli lui arracher sa couronne?

Ce fut en février 1223 que Jean de Brienne se rencontra pour la première fois dans la terre de Labour avec son futur gendre. Celui-ci mit tout en œuvre pour le captiver et ne tarda pas à y réussir. Tous deux se retrouvèrent un mois plus tard à Ferentino où se réglèrent, de concert avec Honorius, les mesures à prendre pour la prochaine croisade. Frédéric s'y engagea solennellement à partir pour la Palestine avant la fin de juin 1225 et promit également d'épouser Yolande dès qu'elle serait nubile. Toutefois, quoique décidé par avance à ce mariage, il fallut, pour satisfaire sa vanité, que les prélats et les seigneurs orientaux le priassent publiquement de s'unir à leur jeune reine (1). Tous ces arrangements réglés, chacun tira de son côté. L'empereur prit la route de Sicile, le roi celle du nord de l'Europe. Ce dernier était chargé d'aller solliciter, sinon le concours, tout au moins des secours pécuniaires des souverains et des princes de France, d'Allemagne, d'Angleterre et d'Espagne. Son voyage ne fut qu'une suite d'ovations. Ce ne furent pas seulement les rois et les grands qui l'accueillirent avec honneur, ce fut surtout le peuple; dans toutes les villes qu'il traversa, les populations vinrent en pro-

(1) Huillard-Breholles, II, 376. Lettre d'Honorius à Philippe-Auguste.

cession à sa rencontre et l'acclamèrent comme les Grecs des premiers âges devaient acclamer ces demi-dieux qui les avaient délivrés de quelque monstre altéré de sang ou arrachés au joug de quelque odieux tyran. C'est que nul parmi les princes d'alors ne jouissait d'une aussi grande popularité. Depuis douze années son nom avait été mêlé à tous les événements de cette guerre sainte à laquelle les basses classes prenaient encore un intérêt passionné, et le bruit de ses exploits avait été propagé d'un bout de l'Europe à l'autre par les pèlerins et les croisés qui revenaient des régions d'outre-mer. Pour le clergé, Jean de Brienne était devenu le type du guerrier chrétien, pour les masses, un héros légendaire comme Hector, Charlemagne ou Roland (1).

Malgré son âge avancé, le roi de Jérusalem montra durant près de deux années une activité digne d'un jeune homme. Après avoir quitté le pape à la fin de mars, visité les villes de Lombardie et traversé la France, il passa en Angleterre au commencement de juillet 1223 (2). Rappelé sur le continent par la mort de son protecteur, le roi Philippe-Auguste, qui

(1) PHILIPPE MOUSKES cité par Ducange, *Hist. de Villehardouin*, p. 224. — SALIMBENE, MS. du Vatican, folio 16, ut alter, Karolus Pipini filius crederetur.

N'aie Ector Roll, ne Oziers
Ne Judas Macchabeus li fiers
Tant ne fit d'armes en estors
Comme fit li roi Johans al sors.

(2) MATH. PARIS, 319.

lui avait légué des sommes considérables pour la délivrance des lieux saints, il assista à ses funérailles dans les derniers jours de juillet et fut présent, le 6 août suivant, au sacre de son successeur (1).

Peu de jours après il prit la route d'Espagne et alla jusqu'au fond de la Galice faire un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. En revenant, il s'arrêta à la cour de Burgos et y épousa, à 72 ou 73 ans, Bérangère de Castille. A en juger par l'impression qu'il produisit huit ans plus tard sur les Grecs de Constantinople, on serait tenté de croire que ce mariage fut un mariage d'amour. Taillé comme Hercule dont il avait la force et doué d'une belle et noble figure, il fut comparé par ses contemporains à Jésus-Christ lui-même, c'est-à-dire au type le plus parfait de la beauté humaine pour les âmes croyantes du moyen âge (2).

Un peu après la Pentecôte de 1224, Brienne et sa femme étaient de retour en France et faisaient leurs dévotions à Saint-Martin de Tours (3). Le 2 août suivant, la reine Bérangère assista, en compagnie de la veuve de Philippe-Auguste et de Blanche de Castille, à une grande procession qui eut lieu à Paris pour attirer la faveur divine sur les armes de Louis VIII qui assiégeait alors la Rochelle (4).

Le 14 du même mois, Jean faisait son entrée à Co-

(1) Chron. turon. apud Martène, V, 1064.
(2) Vignier (Nicolas), c. 30.
(3) Chron. turon. apud Martène, V, 1224.
(4) Lafiteau, 347.

logne aux côtés du fils de Frédéric (1). Il est probable qu'il parcourut ensuite la plus grande partie de l'Allemagne, cependant rien ne le prouve et nous savons seulement qu'il rentra en Italie au commencement de 1225, ramenant avec lui sa femme et son neveu.

Le vieux roi s'arrêta d'abord à Capoue, sa femme y accoucha en avril d'une fille (2) qui mourut, dit-on, l'année suivante (3). Quelques semaines plus tard, il alla rejoindre à Melfi l'empereur qui revenait de Sicile ; Frédéric le trouva fort découragé par l'insuccès de son voyage (4). Malgré toutes les ovations dont il avait été personnellement l'objet, il lui avait fallu reconnaître que l'enthousiasme des princes et des grands pour la délivrance de la Terre-Sainte était presque entièrement tombé; on lui avait prodigué les protestations, mais à l'exception du legs de Philippe-Auguste qui ne devait être payé qu'à l'expiration de la trêve conclue avec les infidèles, il avait recueilli peu ou point d'argent, et le nombre des chevaliers qui avaient pris la croix était presque insignifiant. Comme tous les hommes de guerre de son temps, il ne comptait pour rien des bourgeois et des paysans mal ou point armés, et ceux-là seuls s'enrôlaient encore en masse. Ce découragement de son futur beau-père fut habilement exploité par

(1) Godefr. colon., ap. Boehmer fontes, II, 356.
(2) Rich. San Germ., ad an.
(3) Cronicadi bologna, ap. Murat, script. XVIII, 254.
(4) Raumer, III, 329.

Frédéric, qui le chargea d'aller représenter au pape l'impossibilité de tenter une nouvelle croisade dans des conditions aussi défavorables. Secondé par le patriarche de Jérusalem, Jean s'acquitta de cette mission en homme convaincu, et plaida si bien la cause de l'empereur qu'Honorius consentit à un nouveau délai de deux années. Deux cardinaux, Pélage d'Albano et Gualon de Saint-Martin, vinrent trouver Frédéric à San Germano. Au milieu des fêtes et des réjouissances on arrêta toutes les clauses du traité qui ajournait la croisade au mois d'août 1227. Frédéric dut prêter un serment solennel et, suivant l'usage du temps, un de ses ministres, le duc Reinald de Spolète, en jura l'accomplissement sur l'âme de son maître (1). Brienne ne quitta probablement plus l'empereur jusqu'à l'arrivée de sa fille que l'archevêque de Capoue était allé chercher en Syrie, sur une flotte de quatorze galères commandée par le comte Henri de Malte. Il suivit son futur gendre dans ses courses à travers son royaume, de San Germano à Alife, d'Alife à Neocastro, de Neocastro à Tarente, de Tarente à Oria (2), où la cour reçut la nouvelle du débarquement d'Yolande. La jeune reine avait été épousée par procuration à Acre par l'archevêque de Capoue, ce qui avait *moult émerveillé* les gens du pays qui comprenaient pas *qu'home espousat feme de si loin.* Elle avait été ensuite conduite à

(1) Rich. San Germano, — ad an. H.-B. II, 499, 500, 501, 503.
(2) Huill.-Breh., II, 514, 515, 517, 524.

Tyr, y avait été couronnée par Raoul de Merencourt, patriarche de Jérusalem, puis remise aux mains d'un chevalier de l'Hôpital du nom de frère Henri, qui devait la servir et la garder; elle s'était enfin embarquée avec Simon de Mangastel, archevêque de Tyr, Balian de Saiëte, Daniel de Terremonde, et une suite nombreuse de barons syriens, et avait pris terre à Brindes dans les derniers jours du mois d'octobre. Jean et Frédéric se hâtèrent d'aller à sa rencontre et de tout préparer pour le mariage qui fut célébré dans la même ville, le neuvième jour de novembre (1). A en juger par ce que Mathieu Paris nous apprend du luxe de l'époque, la cérémonie dut être à la fois splendide et imposante : quant aux nouveaux époux, ils étaient tous deux jeunes et beaux; Yolande qui n'avait guère plus de 15 ans était dans l'épanouissement de ses charmes, Frédéric, qui n'avait pas encore accompli sa vingtneuvième année, était, sans être grand, d'une taille parfaitement proportionnée, il avait de beaux traits, la physionomie agréable, et la blonde chevelure de tous les Hohenstaufen (2).

En voyant sur la tête de sa fille la couronne impériale alors si enviée, Jean dut éprouver un mouvement de véritable joie. Elle ne fut pas de longue durée : au sortir de la cathédrale, son gendre lui demanda publiquement de renoncer en sa faveur

(1) Contin. de Guill. de Tyr. ap. H.-B., II, 921, 922. — Chronicon de rebus siculis, ap. H.-B. I, 897.
(2) Huilliard-Breh., Intr., CCIV.

au royaume de Jérusalem. Brienne pris à l'improviste se soumit en frémissant, mais voua à Frédéric une haine éternelle. Les instances et les prières de ses anciens sujets l'empêchèrent de faire un éclat. Sa modération ne servit pourtant à rien. Le jeune empereur, jusque-là si affectueux, partit le lendemain avec Yolande sans avoir pris congé de lui et sans même l'avoir prévenu. Jean profondément mortifié le suivit de près à Foggia et s'établit auprès de cette ville, au village de Saint-Laurent. Frédéric le reçut mal et se hâta de se faire prêter serment par les barons orientaux. Cependant la brouille n'éclata pas encore, quoique l'humeur grondeuse du vieux soldat impatientât plus d'une fois son gendre. Frédéric partit avec l'impératrice pour la terre d'Otrante et n'en revint qu'en décembre. Ce fut pendant ce voyage qu'il séduisit ou viola une cousine de sa femme qui, dès son retour, s'en plaignit à son père. Jean indigné alla trouver Frédéric et le traita fort brutalement. La coupe était pleine : ce fut Gauthier IV qui la fit déborder. Ce jeune homme, qui avait joué jusque-là un rôle fort secondaire, avait profité des dissentiments qui avaient éclaté entre son oncle et son cousin pour nouer quelques intrigues dans le pays. Il nourrissait l'espoir de détrôner celui qu'il considérait comme un usurpateur. Frédéric informé du complot chercha d'abord à le faire empoisonner; n'y ayant pas réussi, il résolut de le faire assassiner pendant qu'il jouerait avec lui aux échecs. La partie était engagée, lorsque Jean, qui venait d'être averti du péril

que courait son neveu, se précipita dans la pièce, saisit Gauthier par le bras et l'éloigna de la table. Se tournant ensuite vers l'empereur, il lui prodigua les injures les plus grossières et finit par celle qui devait lui être le plus sensible, en l'appelant « fils de boucher. » C'était nier la légitimité de sa naissance contestée de tout temps par le parti guelfe. Frédéric intimidé supporta sans mot dire jusqu'à ce dernier outrage. Il était loin d'être robuste. Un historien arabe, qui le vit quatre ans plus tard en Syrie, prétend qu'il n'aurait pas valu 200 drachmes sur un marché d'esclaves. Il eut tout simplement peur devant la colère furieuse de cet Hercule qui eût probablement pu l'écraser d'un seul coup de poing. Néanmoins Jean le connaissait trop bien pour ne pas savoir ce qu'il avait à craindre : il s'éloigna précipitamment en compagnie de Gauthier et s'enfuit à Barletta, où il avait sans doute quelques amis. Pour donner le change à son adversaire, il feignit de souhaiter une entrevue; Frédéric, qui venait de passer à Troia les fêtes de Noël, lui donna rendez-vous à Melfi. Aussitôt qu'ils eurent sa réponse, l'oncle et le neveu quittèrent Barletta en se dirigeant vers les montagnes, puis, après avoir passé l'Ofanto, ils changèrent de route et se mirent à longer le littoral d'où ils gagnèrent Rome par les Abruzzes (1).

Gauthier partit aussitôt pour la France. Jean, qui avait été rejoint par sa femme, demeura en Italie.

(1) CONT. GUILL. DE TYR. H. B. 923, a. 924. — SALMIBENE DE ADAMO p. 922, note II. Apud HUILL.-BREH., préface, CCIV.

Malgré les instances des Romains qui lui offrirent 40,000 écus pour faire la guerre à son gendre, il s'en alla paisiblement à Bologne où il séjourna pendant six mois. Le parti guelfe lui fit une cour assidue, mais sans le décider à tirer l'épée dans la guerre de 1226. Certains passages des chroniqueurs porteraient même à croire qu'il employa son in-influence à ramener la paix entre l'empereur et la ligue lombarde. Dans les derniers mois de 1226, il se rapprocha d'Honorius. Il paraît avoir été dans ce moment dans de grands embarras d'argent. Le pape, qui se sentait moralement responsable des fâcheuses conséquences qu'avait eues pour lui le mariage d'Yolande, lui vint en aide en lui donnant, au commencement de 1227, le gouvernement d'une grande partie des Etats de l'Eglise (1); c'était s'assurer de ses services, pour l'inévitable lutte qu'Innocent III avait léguée à ses successeurs, en réunissant sur la tête de son pupille les deux couronnes de Charlemagne et de Roger II. Honorius ne s'en tint pas là du reste et chercha à amener une réconciliation entre lui et Frédéric : il écrivit à ce dernier une lettre dans laquelle il s'efforça de lui démontrer que sa conduite vis-à-vis de son beau-père était un grand sujet de scandale pour la chrétienté, un obstacle à la croisade, et un déshonneur pour lui-même (2). Ni cette lettre ni les raisonnements de l'ambassadeur chargé de l'appuyer, ne firent d'impression sur

(1) Muratori *annali d'Italia*, ad an. 1227.
(2) Huill.-Breh., II, 708.

l'époux d'Yolande, et Jean en fut réduit, de roi qu'il était, à n'être plus que simple *condottiere* au service de la papauté. Honorius mourut bientôt après cette dernière tentative de conciliation. Grégoire IX, qui lui succéda, conserva l'ex-roi dans son gouvernement, sans toutefois lui montrer les mêmes égards que son prédécesseur. Ce fougueux pontife, qui ne cherchait qu'une occasion de faire la guerre à Frédéric pour lui arracher le royaume de Sicile, ne vit jamais dans Brienne qu'un instrument utile à ses desseins, et sembla toujours, nous le verrons plus tard, redouter son ambition.

Malgré l'impatience du chef de l'Église, la guerre n'éclata cependant qu'en 1228. L'empereur, atteint par l'épidémie qui avait décimé les croisés réunis à Brindes et à Otrante dans l'été de 1227, n'était pas parti pour la Palestine et avait repris terre, après trois jours de navigation. Tout semble prouver que sa maladie était réelle; Grégoire IX refusa d'y croire et l'excommunia sans perdre de temps. Pendant tout l'hiver de 1227 à 1228 les deux antagonistes avaient rempli le monde de leurs accusations réciproques; voyant que toute entente était impossible, Frédéric avait fait un coup de maître et s'était rendu en Orient. C'était mettre le bon droit de son côté : beaucoup de gens en avaient jugé ainsi. Le vieux pontife aveuglé par sa haine n'en était devenu que plus violent et s'était décidé à recourir aux armes temporelles. Pendant que des légions de moines mendiants cherchaient à soulever le royaume et y

excitaient tous les fauteurs d'anarchie, Jean avait reçu l'ordre de former une armée.

La mort d'Yolande (avril 1228) avait levé le dernier obstacle qui pût s'opposer à ses projets de vengeance. La pauvre femme n'avait pas été heureuse : sans croire aux mauvais traitements dont, au dire des auteurs guelfes, elle aurait été la victime, il est à peu près certain que son mari l'avait tenue sous une contrainte sévère et dans une jalouse surveillance. Frédéric qui, s'il faut ajouter foi à un pamphlet du temps, craignait qu'on ne lui fît ce qu'il avait si souvent fait aux autres, l'avait confiée à la garde d'eunuques africains qui ressemblaient à de vieux masques. Peut-être mourut-elle par suite de cette féroce jalousie qui empêcha les médecins de lui venir en aide pendant ses couches. Ce qu'on peut affirmer sans crainte de beaucoup se tromper, c'est que son époux s'était montré peu fidèle. Sans avoir encore un harem régulièrement organisé comme celui qu'il entretint plus tard à Lucera, Frédéric avait dès cette époque, dans son propre palais, plus d'une maîtresse chrétienne ou sarrasine (1).

Pendant que Grégoire IX multipliait ses efforts pour ramasser de l'argent et réunir une armée, et que Jean de Brienne se préparait de son mieux à entrer en campagne, quelques barons des Abruzzes avaient levé l'étendard de la révolte. L'empereur

(1) HUILL.-BREH., Introd., CLXXXIX.

avait laissé la régence du royaume au duc Reynald de Spolète. C'était à la fois un habile capitaine et un homme de décision. Voyant que le danger grandissait, il agit avec une rare vigueur. A la tête d'une petite armée composée en grande partie de Sarrasins de Lucera, il attaqua les seigneurs de Puplito qui s'étaient mis à la tête des rebelles et les força en peu de jours à mettre bas les armes et à prendre le chemin de l'exil. Ce premier pas fait, il lança un manifeste dans lequel il accusait la cour romaine d'avoir provoqué le soulèvement qu'il venait de réprimer et envahit audacieusement, par le sud, son ancien duché de Spolète, tandis que son frère Berthold, qui gouvernait la Toscane, y entrait par le nord.

Grégoire IX fut stupéfait. Il excommunia les envahisseurs, qui y répondirent en mettant le pays à feu et à sang; les moines et les prêtres surtout furent en butte aux plus horribles traitements, et plus d'un fut condamné par ces mécréants à périr sur la croix.

L'arrivée des renforts qu'il attendait de Lombardie et de France permit enfin à Jean d'entrer en campagne. Il avait été rejoint par Gauthier au premier bruit de guerre (1). Quoique, à l'exception de quelques chevaliers français, que son neveu lui avait amenés, son armée ne fût composée que d'assez mauvais éléments, il aurait peut-être été à même d'en tirer bon parti si le pape ne lui avait adjoint

(1) ALBERICUS, II, 533.

dans le commandement le cardinal Jean Colonna, qui l'entrava plus d'une fois dans l'exécution de ses projets. Quoi qu'il en soit, il s'avança contre Reynald qui était passé dans la marche d'Ancône et y guerroya près de quatre mois contre lui, sans obtenir aucun avantage décisif. En mars 1229, il n'avait point encore réussi à lui faire repasser le Tronto (1), et n'y serait probablement point arrivé sans la diversion qu'il avait conseillée.

Le 18 janvier 1229, une armée pontificale commandée par le légat Pandolpho d'Agnani et par deux exilés apuliens, les comtes de Célano et de Fondi, avait envahi la terre de Labour. Malheureusement les porte-clefs, comme on appelait les soldats du pape, bien plus préoccupés de piller que de se battre, mirent deux mois à faire la conquête de la vallée du Liri. Ce ne fut que le 19 mars que le Mont-Cassin tomba entre leurs mains : Reynald, à cette nouvelle, se décida à abandonner les Marches et se replia à travers les gorges des Abruzzes sur la forte place de Sulmona, où il s'enferma. Jean, qui l'avait suivi de près, mais qui manquait des machines de guerre nécessaires à un siége, dut se contenter de le bloquer dans l'espoir de le réduire par la famine. En même temps il lança le long du littoral toutes les troupes dont il pouvait disposer pour faire soulever et occuper les ports de mer et s'emparer de Frédéric à son débarquement. Le vieux soldat ne cachait ni

(1) Huill.-Breh., III, 115.

sa haine pour son gendre, ni l'espérance qu'il nourrissait de se mettre à sa place sur le trône des Césars et de rendre à Gauthier son royaume de Sicile. Ce dernier cherchait ouvertement à relever à son profit l'ancien parti normand. Il eût peut-être réussi sans l'opposition de la cour de Rome.

La belliqueuse coterie qui avait pris le dessus depuis la mort d'Honorius n'aimait pas les Brienne et voulait annexer purement et simplement les États héréditaires du fils de Constance au domaine de saint Pierre. Grégoire IX, instruit des menées de l'oncle et du neveu, s'empressa de mettre à la tête de l'armée qui opérait en Campanie, un homme qui leur était profondément hostile, le fougueux et irascible cardinal Pélage d'Albano, auquel il confia en outre la direction générale de la guerre. Ce fut une double faute de la part du pontife. Il se priva de l'appui de tous ceux qu'avaient mécontentés les exactions impériales, mais qui ne voulaient pas, cependant, devenir sujets de l'Eglise, et il paralysa le seul général sur lequel il pouvait compter. L'exemple d'Innocent III qui n'était jamais parvenu à établir son autorité que momentanément, avec l'aide de Gauthier de Brienne et des anciens partisans de la maison de Lecce, aurait dû mieux l'éclairer sur la ligne de conduite à tenir pour triompher de Frédéric. Quant à Jean, il put dès ce moment prévoir la triste fin de la lutte dans laquelle il s'était engagé. La fortune, qui le favorisa jusqu'à sa dernière heure, lui avait, du reste, ménagé une brillante compensation. Les ba-

rons latins étaient venus lui offrir la couronne de Constantinople, qu'il avait acceptée. Il ne s'agissait donc plus pour lui que de s'acquitter vis-à-vis de la papauté, en combattant quelques mois encore sous ses drapeaux, de la dette de reconnaissance qu'il avait contractée envers elle pendant les temps d'épreuve qui avaient suivi pour lui le mariage de sa fille Yolande.

Le cardinal Pélage d'Albano ne fut ni plus habile ni plus heureux que son prédécesseur, le légat Pandolphe d'Anagni. Trois mois après la prise du Mont-Cassin et malgré la soumission volontaire et spontanée d'un grand nombre de villes et de bourgades, il n'était encore arrivé qu'à quelques lieues au sud de Bénévent. Encore avait-il laissé sur ses derrières, re tranché dans Capoue, un gros corps d'impériaux que commandait le justicier Henri de Morra, l'un des plus énergiques lieutenants de Frédéric. Il faut dire à sa décharge que son armée était peut-être encore plus détestable que celle qui assiégeait Sulmona. Les mercenaires fournis par la ligue lombarde qui formaient la principale force de cette dernière, tout mauvais soldats qu'ils étaient, avaient au moins quelque discipline et quelque habitude d'armes. Et puis on trouvait à côté d'eux, quoiqu'en petit nombre, nous l'avons dit, quelques vaillants et expérimentés chevaliers que leur enthousiasme religieux avait fourvoyés dans cette triste compagnie. Pélage n'avait sous ses ordres, à quelques rares exceptions près, que des nouvelles recrues levées dans la

campagne romaine et dans la province de Marittima, gens de sac et de corde qui faisaient la guerre pour la première fois et qui n'y voyaient que l'occasion de piller et de voler (1). Ils s'étaient fort mal battus, mais avaient en revanche commis tout autant d'excès, de sacriléges et de crimes qu'on en pouvait reprocher aux Sarrasins de Lucera. L'indifférence et la lâcheté des populations auxquelles les émissaires du pape avaient persuadé que Frédéric était mort, avaient fait toute leur force. Toute résistance sérieuse les avait arrêtés. On peut donc se faire une idée de l'effet que produisit sur eux la nouvelle du retour de l'empereur, qui leur parvint vers la moitié de juin, au moment où ils venaient d'incendier le bourg de Montefuscolo.

Une terreur panique s'empara d'eux : sourds à la voix de leur chef, ils se mirent à rétrograder en désordre vers la terre de Labour, fuyant sans être poursuivis et désertant en masse comme ces nuées d'hirondelles qu'on voit s'envoler aux approches de l'hiver.

Pélage au désespoir dut appeler Brienne à son aide. Jean vint à regret. Peut-être était-il sur le point d'obliger le duc de Spolète à mettre bas les armes. Quoi qu'il en soit, il s'éloigna de Sulmona et, après avoir gagné le comté de Molise par la vallée du Sangro où il prit plusieurs places, il vint opérer à Télèsé sa jonction avec les débris de l'armée de

(1) Huill.-Breh., III, 115.

Campanie. Enhardi par son arrivée, Pélage reprit l'offensive. N'osant point attaquer Capoue trop fortement garnisonnée pour qu'il y eût chance de s'en emparer, il se porta sur Cajazzo et en entreprit le siége.

C'était dans les derniers jours de l'hiver 1229 que Frédéric avait appris par une lettre du comte d'Acerra l'invasion de ses États par les troupes pontificales (1). Sans perdre de temps il avait négocié avec le sultan d'Égypte une trève de dix années, qui assurait aux chrétiens des avantages très-réels, que ses adversaires ne voulurent pas reconnaître, puis, aussitôt après s'être mis en possession de Jérusalem, il s'était embarqué sur une petite escadre sicilienne venue à sa rencontre et avait fait voile pour l'Italie méridionale. Prévenu des piéges que lui tendait son beau-père, il avait envoyé deux galères en reconnaissance au château d'Ostuni, sur les confins de la terre d'Otrante et de la terre de Bari, et assuré de n'y point rencontrer l'ennemi il y avait pris terre le 10 juin 1229.

Il ne tarda pas à être informé qu'un corps nombreux de croisés allemands qui se dirigeaient sur Venise avait été forcé par des vents contraires de relâcher à Brindes. Avant leur départ de Syrie, il avait vainement essayé de les prendre à sa solde, pour combattre Grégoire IX. Le désir de revoir leur patrie leur avait fait repousser ses offres. Espérant

(1) Huill.-Breh., III, 110.

être plus heureux cette fois, il accourut à Brindes et les décida, à force de promesses, à lui prêter le secours de leurs armes (1). Ce fut un véritable coup de fortune; c'étaient de rudes soldats, commandés par d'excellents capitaines, Henri et Albert de Niffen, les comtes de Heiligenberg et de Helfesstein, Eberhard de Illereichen, le landgrave de Leuchtenberg, le burgrave de Derrwin et bien d'autres encore (2). A ce formidable noyau se joignirent le corps du duc de Spolète, les feudataires restés fidèles à la cause impériale, et les vaillantes bandes des Sarrasins de Lucera.

Frédéric à peine débarqué avait envoyé des ambassadeurs au pape pour lui offrir la paix. Malgré les mauvaises nouvelles reçues de ses armées, Grégoire avait fièrement repoussé ces ouvertures conciliantes. Toutefois il s'était adressé au monde entier pour obtenir des secours d'hommes et d'argent. Ses efforts eurent peu de succès. Ce fut dans l'épiscopat français qu'il trouva, comme toujours, les plus zélés auxiliaires. Vrais zouaves des temps passés, deux belliqueux prélats, les évêques de Beauvais et de Clermont, lui amenèrent à peu près seul quelques lances qui n'arrivèrent probablement pas à temps pour prendre part à la lutte (3).

De lutte il n'y en eut pas à vrai dire. Au mois de septembre, le siége de Cajazzo durait encore. L'arrivée de Frédéric à Capoue y mit brusquement fin.

(1) Huill.-Breh, I, 902.
(2) Huill.-Breh., III, 151, 154.
(3) Vita Greg. IX, ap. Mur. SS. RR. J. III, 577, E.

Déjà la seule nouvelle de son approche avait jeté une grande perturbation dans les esprits. Le cardinal Colonna avait été des premiers à quitter l'armée, sous le prétexte d'aller chercher l'argent dont on avait besoin pour payer les troupes. Jean et Pélage tinrent bon quelque temps. La crainte de se voir coupés de leur base d'opération les décida néanmoins à lever le siége et à incendier eux-mêmes les machines de guerre, qu'ils avaient construites à grands frais. Frédéric en se portant à Capoue leur avait fermé la route directe de San Germano. Pour ne point s'exposer à une attaque de flanc pendant leur retraite, ils remontèrent à marche forcée la vallée du Vulturne, protégée par les montagnes qui en forment le versant oriental, gagnèrent Alife, puis, à quelques kilomètres au-dessus de cette ville, ils se rabattirent sur leur gauche et vinrent occuper Téano, où ils espéraient pouvoir arrêter l'armée impériale. Malgré la forte assiette de cette place située sur un des derniers contre-forts du groupe montagneux qui sépare le bassin du Vulturne de celui du Liri et à l'extrémité d'une série de gorges et de vallées de facile défense, les généraux pontificaux n'étaient plus en état d'opposer aucune résistance sérieuse. Le pays qui, quelques mois auparavant, les avait favorablement accueillis, leur était devenu hostile. Le cardinal, qui avait commencé par annoncer l'abolition des impôts, avait fini par en frapper de fort lourds. Il avait lassé par ses exactions jusqu'au clergé lui-même en lui prenant la plus grande partie de ses

revenus et en lui enlevant les riches trésors qui faisaient l'orgueil et l'ornement de ses églises. Malgré tout cela, l'argent, dilapidé sans doute par des agents infidèles, manquait pour la paye de l'armée. Celle-ci, qui ne s'était pas plainte trop vivement tant qu'elle avait pu piller et saccager à l'aise, murmurait hautement contre ses chefs depuis qu'elle était en retraite. Les Lombards enfin, dont le temps de service était expiré, ne voulaient à aucun prix rester sous les drapeaux et s'éloignaient par bandes, donnant aux autres l'exemple de la désertion (1).

La démoralisation fut portée au comble par la nouvelle que Frédéric venait de s'emparer de Calvi et en avait fait pendre la garnison. Pendant que les villes voisines faisaient en toute hâte leur soumission au vainqueur, les porte-clefs avaient pris la route de Mignano. Ce fut en vain que Jean et Pélage voulurent essayer de défendre les défilés de Conca, nul ne leur obéissait plus. Les fuyards ne s'arrêtèrent qu'à San Germano, encore ce ne fut-il pas pour longtemps. Le cardinal en profita pour jeter des garnisons dans les deux forteresses du Mont-Cassin et de Rocca-Janula et pour les bien approvisionner de vivres. Mais Frédéric approchait. Quand on le sut aux portes de la ville, la déroute recommença de plus belle et Jean se vit entraîné par les siens, qui ne cessèrent plus de fuir qu'après avoir mis le Liri entre eux et les Impériaux. Frédéric entra

(1) Huill.-Breholles, III, 146.

sans coup férir dans San Germano et n'eut qu'à occuper le château de Rocca-Janula, abandonné par ses défenseurs. En peu de jours il eut reconquis toute la terre de Labour, à l'exception de Gaëte et du Mont-Cassin où le cardinal Pélage s'était enfermé. Ainsi finit cette malheureuse campagne. Las du rôle peu brillant qu'on leur avait fait jouer, les deux Brienne quittèrent bientôt après le service du pape. Gauthier retourna en Champagne, Jean s'en alla en France lever une armée pour secourir Constantinople. Quelques mois plus tard, l'irascible Grégoire IX, vaincu et humilié, se voyait obligé d'accepter la paix que lui offrait avec une modération hautaine et méprisante son puissant et habile ennemi (1).

Plus heureux qu'un illustre général qui eut la mauvaise fortune de clore, sous les drapeaux de la papauté, par une douloureuse défaite une des plus belles carrières militaires de notre époque, Jean de Brienne put encore montrer au monde ce qu'on devait attendre d'un homme de sa trempe. A la tête de quelques centaines de chevaliers francs, l'intrépide vieillard vainquit sous les murs de Byzance une innombrable armée de Grecs et Bulgares et fit respecter jusqu'à sa dernière heure, sans soldats et sans trésors, par la seule crainte qu'il inspirait, les ruines de cet empire latin qu'il s'était chargé de défen-

(1) Pour toute la guerre de 1228 à 1229, RICH. SAN GERMANO, ad an. — CONT. GUILL. DE TYR. ap. HUILL.-BREH., III, 162.

dre et qui devait s'écrouler si vite après lui. Émerveillés de ses exploits, ses contemporains le mirent au rang de ces héros fabuleux créés par la féconde et brillante imagination des poètes de l'antiquité et des bardes du moyen âge (1).

(1) Gibbon. Decline and fall. Londres, Cadell. 1844. p. 1082.

V

L'Orient ! ce que ce nom magique exerçait même encore à la fin des croisades de fascinante attraction sur les âmes exaltées par la religion et sur les esprits avides de périls et de jouissances, nous ne pouvons plus le comprendre aujourd'hui. L'Orient, c'était à la fois, pour les contemporains des derniers Souabes, la terre sacrée qu'avait arrosée le sang du Christ et le pays des plus fantastiques merveilles et des plus enivrantes voluptés. Ce fut vers ce poétique Orient tout rempli du souvenir de son oncle que les instincts aventureux de sa race poussèrent le fils d'Albirie, deux ou trois années environ après les tristes événements que nous venons de raconter (1). L'île de Chypre et la Palestine étaient alors violemment agitées par des dissensions intestines. Un parti puissant, celui des Ibelins, s'était déclaré contre Frédéric et faisait la guerre à ses lieutenants (2). Gauthier IV se rangea du côté des ennemis de l'empereur, sans que nous sachions quelle part il prit à ces luttes fratricides, qui contribuèrent à affaiblir de

(1) Nous avons plusieurs actes prouvant sa présence en France en 1230. NICOLAS VIGNIER, p. 187.— D'ARBOIS, v. 293, n° cat. 2066.
(2) HUILL.-BREH., Introduction, CCCXLIII et suiv.

plus en plus les colonies chrétiennes de Syrie déjà si faibles en face des forces prépondérantes de l'Islamisme. En 1233, il épousa Marie de Lusignan, sœur du roi Henri I de Chypre, qui lui donna des terres dans son île (1). Dans le courant de la même année, il prit part à une expédition des hospitaliers contre le prince de Hamah, qui refusait de leur payer un tribut auquel il s'était engagé (2). Six ans plus tard, Gauthier était devenu comte de Joppé. A quelles circonstances dut-il la possession de ce fief, nous n'avons sur ce point aucune donnée certaine. Il est probable que sa réputation militaire chaque jour grandissante contribua puissamment à lui faire confier la défense de cette importante place. Joppé était devenu depuis la ruine d'Ascalon le boulevard de la Palestine du côté de l'Égypte et commandait la route parcourue par les caravanes qui apportaient à Alexandrie et au Caire les riches produits de l'Inde et de la Perse. Placé là sur son véritable terrain, en face de ces infidèles qu'il haïssait avec toute la violence d'une âme ardente et mystique, il leur fit durant plusieurs années une guerre ruineuse pour leur commerce. Les trêves ne durent point être un obstacle pour lui. On sait qu'elles étaient fort mal respectées d'un côté comme de l'autre. Les écrivains arabes nous ont laissé de longs chapitres de plaintes sur les brigandages des Francs, et les documents chré-

(1) Mas-Latrie, I, 304. — Cont. Guill. de Tyr, II, 360, c. 21 du 32e livre.

(2) Cont. de Guill. de Tyr, ut suprà.

tiens démontrent que les pèlerins étaient sans cesse attaqués, volés et tués par les maraudeurs sarrasins (1). Le comte de Brienne n'avait, d'après le témoignage de Joinville, aucun autre moyen de pourvoir à la solde et à l'entretien de ses chevaliers que le butin qu'il faisait sur les musulmans. Vivre, s'enrichir même aux dépens de l'ennemi, était chose si naturelle dans les idées du temps, que l'historien de saint Louis ne songe nullement à s'étonner de voir un chevalier de haut lignage ériger le pillage en système financier et en tirer des revenus réguliers. Ce qui l'émerveille, c'est le fier dédain de ce hardi pirate des déserts syriens pour les trésors conquis par lui à la pointe de son épée. De ces splendides étoffes d'or et de soie qui faisaient alors l'envie et l'admiration de l'Europe, il ne se réservait rien. Tout était distribué par lui entre ses compagnons. Ce qui excite encore bien davantage l'admiration du bon sénéchal, fort pieux cependant, c'est l'exaltation religieuse de ce rude batailleur. Pendant que ceux qui avaient partagé ses fatigues et ses périls se livraient au repos ou au plaisir, lui s'enfermait des heures entières dans son oratoire et y oubliait même, paraît-il, dans les extases qui l'enivraient, la charmante femme qui l'attendait dans la chambre conjugale (2).

Depuis 1239, le nom de Gauthier est sans cesse

(1) Martène, anecd. I, — 1012 — 113, et Michaud, Bibl. des Croisades, IV.

2) Joinville, 281, 282.

répété par les chroniqueurs et se trouve mêlé à tous les événements importants. D'incontestables talents militaires lui avaient acquis la première place parmi les défenseurs de la Palestine. Mathieu Paris nous dit que nul d'entre eux ne s'était signalé par autant d'exploits (1); Joinville l'appelle le grand comte de Brienne (2); les guerriers syriens enfin sollicitent en toute occasion le secours de son épée et lui confient des commandements importants (3). C'est qu'à une merveilleuse bravoure s'alliait chez lui une rare intelligence des choses de la guerre. C'était un capitaine dans toute la force du terme, sachant tour à tour et suivant les circonstances se jeter tête baissée au plus fort d'une mêlée ou reculer pour ménager ses forces devant un ennemi par trop supérieur en sacrifiant au besoin d'imprudents amis au salut général. Certes, de pareils caractères étaient rares à son époque, mais leur ascendant n'en était que plus grand. Quelle admiration le Dante n'éprouve-t-il pas pour ce vieil Alard de Valéry qui, sur le champ de bataille de Tagliacozzo, assiste avec une froide impassibilité au massacre de la moitié de son armée pour triompher à son heure d'un ennemi désarmé par l'enivrement de sa propre victoire (4)!

(1) Math. Paris, 813. Nec erat armis potentior.

(2) Joinv., 190.

(3) Il fut consulté tour à tour par Thibaut, comte de Champagne, et par le comte de Cornouailles. D'Arbois, IV, 314, et H.-B., Int., CCCLIX.

(4) Et là da tagliacozzo
Ove senz' arme vinse il vecchio, Alardo.
Inferno. c. 28, V. 17 et 18.

Sur un autre théâtre, le comte de Brienne se serait fait sans nul doute une plus large place dans les fastes de l'histoire. Dans ce malheureux royaume de Jérusalem en proie aux plus funestes dissensions, il vit trop souvent, malgré l'estime dont il était entouré, ses conseils repoussés par l'égoïsme des uns ou par l'indiscipline des autres. La première expédition de Gaza, durant la croisade du roi de Navarre, Thibaut IV de Champagne, nous en fournit la triste preuve. Dans ce drame douloureux sur lequel le continuateur de Guillaume de Tyr nous a laissé de si curieux détails, apparaissent à nu les véritables causes de l'insuccès des guerres saintes : d'ignobles instincts de pillage, un invincible esprit d'insubordination et par-dessus tout un orgueil et une présomption touchant à la folie.

L'armée chrétienne qui se portait sur Ascalon pour en relever les fortifications s'était arrêtée à Joppé pour se reposer des fatigues d'une longue et pénible marche. Un heureux coup de main du duc de Bretagne tourna toutes les têtes. Le duc de Bourgogne, les comtes de Bar et de Montfort et d'autres barons dépités et jaloux du petit succès de leurs compagnons, voulurent à leur tour faire quelque bonne prise. C'était à la fois question d'amour-propre et affaire de se procurer des vivres sans bourse délier. Dès que leur projet fut connu, le roi de Navarre et les grands maîtres du Temple et de l'hôpital accoururent auprès d'eux pour les en détourner. Thibaut leur représenta les dangers d'une expédition

isolée au milieu des populations sarrasines en éveil et en présence d'une armée égyptienne rassemblée sous les murs de Gaza ; il invoqua le serment d'obéissance qu'ils lui avaient prêté en lui confiant la direction de la croisade; il leur reprocha enfin de ne se jeter dans leur folle entreprise que par « malice, orgueil et convoitise. » — Remontrances, reproches et prières demeurèrent sans effet. Ils persévérèrent dans leur funeste dessein et se séparèrent du gros de l'armée qui, malgré l'impatience de ses chefs, ne put se mettre en marche que le lendemain à la pointe du jour.

Le comte de Brienne suivit la petite bande de chercheurs d'aventures. Peut-être tout en la blâmant espérait-il la préserver des embûches d'ennemis dont il connaissait à fond les ruses et la tactique. Il eut été difficile de trouver un plus utile auxiliaire. Nul en effet n'avait une plus parfaite connaissance du pays ni une plus grande habitude de la guerre de partisans. Malheureusement on ne l'écouta pas.

En arrivant vers le soir sur les bords de l'Égyptien qui formait au sud la frontière du royaume de Jérusalem, Gauthier proposa de faire halte. Une marche de huit ou neuf lieues avait fatigué les chevaux qu'il était d'autant plus important de ménager qu'on pouvait se trouver d'un moment à l'autre obligé de combattre. L'avis était sage, on le repoussa cependant. Les guides avaient fait reluire aux yeux des croisés l'espérance de surprendre au point du

jour les troupeaux que les habitants de Gaza faisaient paître dans une vaste prairie peu distante de leur ville. La nuit était si douce, le clair de lune si splendide qu'on se résolut à pousser en avant. Le lendemain de grand matin on s'arrêta dans un défilé formé par des collines de sable. On décida qu'on y attendrait que les bêtes fussent envoyées aux champs et les hommes au labourage. Tout le monde était en belle humeur. Pendant que les simples soldats se reposaient ou pansaient les chevaux, les « riches hommes » firent étendre des nappes et se mirent à manger les provisions qu'ils avaient apportées : gallines, chapons, viande cuite, fruits, fromages, le tout arrosé de larges libations. Cette joyeuse halte excite au plus haut point l'indignation du vieux chroniqueur qui s'écrie que « notre Seigneur Jésus-« Christ ne veult mie qu'on le serve en pareille ma-« nière. » Il est certain que c'était un acte de coupable négligence que de s'arrrêter ainsi en pays ennemi sans s'être préalablement assuré contre le danger d'une surprise.

Un seul homme ne partageait pas la confiance générale, c'était Gauthier. Il avait marché toute la nuit à l'avant-garde inquiet et préocupé des feux qu'il apercevait de toutes parts sur les hauteurs, son instinct de la guerre lui révélait un danger imminent; ses pressentiments n'étaient que trop fondés. Les Sarrasins, prévenus par leurs éclaireurs de l'entrée des chrétiens sur leur territoire, s'étaient réunis pendant la nuit et s'avançaient en toute hâte. Le

comte fut le premier à s'apercevoir de leur approche. Ils étaient une armée, la petite bande ne comptait guère en dehors des gens de pied que 600 chevaliers. De plus, les chevaux, surmenés par 24 heures de marche, avaient du sable jusqu'aux jarrets. Gauthier mesura d'un coup d'œil les chances désastreuses de la lutte si elle s'engageait et proposa de battre en retraite sans perdre un instant. Le duc de Bourgogne se rangea à son avis. Les comtes de Bar et de Montfort refusèrent de se retirer. Une violente discussion s'engagea entre ces chefs. Ceux qui voulaient combattre soutenaient qu'on serait forcé en fuyant d'abandonner les gens de pied. Les opposants répétaient que c'était folie de se battre un contre treize, qu'ils ne voulaient sacrifier ni eux ni leurs gens, et qu'il fallait s'en aller au plus vite en se défendant du mieux qu'il serait possible. On ne parvint pas à s'entendre. Le temps pressait cependant. Les Sarrasins couronnaient déjà le sommet des collines et l'on entendait résonner de toutes parts le bruit de leurs tambours et le son de leurs trompettes. Quelques minutes encore et l'on allait être enveloppé. Irrités contre leurs compagnons qu'un fol aveuglement poussait à leur perte et qui s'obstinaient à se faire tuer sans nécessité et sans profit pour la cause qu'ils servaient, Brienne et le duc s'éloignèrent pour ne pas faire massacrer du moins les deux ou trois cents chevaliers qu'ils avaient sous leurs ordres. En les voyant partir, les malheureux, que leurs capitaines retenaient dans ce guêpier, leur crièrent de tous les

côtés de prévenir le roi de Navarre et le grand ost « qu'ils les secourussent au plus hâtivement que « oncques pourraient, car ils étaient en péril d'être « perdus. — Nous le ferons volontiers, leur répon- « dit Gauthier, mais il vaudrait mieux nous en « retourner tous ensemble sains et saufs que de vous « mettre en si méchante aventure ; peut-être revien- « drons-nous trop tard. » Cette prédiction ne se réalisa que trop. Lorsque vers le soir l'armée croisée apparut sur le champ de bataille, les comtes de Bar et de Montfort avaient payé l'un de sa vie, l'autre de sa liberté leur coupable obstination et leur présomptueux emportement. La petite bande, après avoir tenu quelque temps les ennemis en échec dans le défilé, s'était laissé entraîner dans la plaine par le simulacre d'une retraite, et y avait été enveloppée et passée au fil de l'épée. (1)

Commencée sous ces tristes auspices, la croisade du roi de Navarre ne donna aucun bon résultat. Celle du comte Richard de Cornouailles, paralysée par les dissensions des Orientaux, ne fut pas plus heureuse et n'amena qu'une nouvelle trêve avec le sultan d'Egypte qui ne fut pas longtemps respectée. En 1244, les Templiers, dont l'influence était prépondérante en Palestine, la rompirent en s'alliant contre le souverain du Caire avec les princes de Damas, d'Emèse et de Crac. Cette alliance rendit momentanément Jérusalem aux chrétiens, mais elle fut chè-

(1) CONTIN. DE GUILL. DE TYR, p. 532 à 544.

rement payée. Menaçante pour le soudan d'Egypte, elle lui inspira l'idée d'appeler à son aide les hordes karismiennes qui, poussées en avant par les Tartares, erraient depuis 1237 en Mésopotamie ; 20,000 de ces redoutables et féroces cavaliers accoururent en Palestine avec une incroyable rapidité. On ne connut leur approche que lorsqu'ils furent aux portes de Jérusalem. Cette ville, dont les murailles n'avaient point encore été relevées, était hors d'état d'être défendue. Le patriarche et les chefs des ordres militaires décidèrent qu'il fallait l'abandonner en emmenant les habitants. On partit. Le triste convoi avait déjà franchi la moitié de la distance qui le séparait de Joppé lorsque le bruit des cloches et la vue des étendards chrétiens flottant sur les tours de la ville sainte firent croire au plus grand nombre que quelque secours inespéré les avait délivrés de leurs ennemis. Malgré les instances des hommes de guerre, une foule de malheureux retournèrent sur leurs pas et regagnèrent leurs foyers. A peine y étaient-ils rentrés que les Karismiens, qui avaient imaginé cette ruse pour se procurer plus de butin et plus de victimes, cernèrent la ville et la mirent à feu et à sang (1).

Le sac de Jérusalem jeta l'épouvante dans toute la Palestine. Chrétiens et Sarrasins déposèrent leurs vieilles rancunes pour ne plus songer qu'à opposer en commun une résistance désespérée à l'invasion ka-

(1) Huill.-Bréh., Introd., CCCLXIII. — Mathieu Paris, 621.

rismienne. Le prince d'Emèse, Malek-Almanzor, vint joindre ses forces à celles des Orientaux et fut accueilli à Saint-Jean-d'Acre comme peu de souverains chrétiens l'avaient été. On tendit de draps d'or et de soie les rues par où il devait passer. Les Templiers lui donnèrent l'hospitalité dans leur propre couvent et lui permirent d'y célébrer les cérémonies de sa religion. Cette conduite des chrétiens étonne naturellement quiconque est familiarisé avec les préjugés et les superstitions qu'ils nourrissaient. Elle s'explique par l'espoir qu'on avait mis dans l'alliance des Malek - Almanzor. Ce prince passait, nous dit Joinville, pour « l'un des meilleurs cheva- « liers de la païennenie » et avait fait avec succès sur les bords de l'Euphrate la guerre aux Karismiens (1).

Ces barbares s'étaient retirés du côté de Gaza pour y faire leur jonction avec les troupes égyptiennes. Les confédérés se portèrent sur Ascalon. Chemin faisant, ils s'arrêtèrent à Joppé; Gauthier s'y trouvait. Un démêlé qu'il avait eu à propos d'une tour qu'il croyait sienne et que le patriarche prétendait lui appartenir parce qu'elle portait son nom, l'avait fait excommunier par ce dernier. Ses amis le supplièrent de se joindre à eux. Il répondit qu'il le ferait volontiers si le patriarche consentait à le relever de son excommunication jusqu'à son retour. Le rancunier prélat s'y refusa sans miséricorde. Le comte

(1) Joinville, 282.

partit cependant espérant encore le fléchir au dernier moment.

Le plan d'opérations auquel on s'arrêta fut loin d'être le meilleur. Le prince d'Emèse et les plus prudents d'entre les barons pensaient qu'il ne fallait pas s'exposer aux hasards d'une bataille et qu'il fallait occuper une forte position et y attendre que l'inconstance naturelle aux Karismiens, la disette et la discorde dissipassent cette foule vagabonde ou l'entraînassent dans d'autres contrées. Le patriarche de Jérusalem et la plupart des autres chefs insistaient pour qu'on attaquât de suite afin de ne point enfler l'orgueil et redoubler l'audace d'ennemis dans lesquels ils ne voulaient voir qu'une horde indisciplinée. Cet avis prévalut (1).

Le 18 octobre 1244 les deux armées se trouvèrent en présence. Les coalisés étaient rangés en trois corps. L'aile droite était formée par les musulmans de Damas, d'Emèse et de Crac, sous la conduite de Malek-Almanzor ; le centre, par les templiers et les barons de Palestine, sous les ordres du patriarche. Gauthier commandait l'aile gauche où se trouvaient les hospitaliers.

La ligne des Karismiens se formait lentement. Une brusque attaque avait chance d'y mettre le désordre. Gauthier voulut en profiter. La crainte de mourir hors du giron de l'Église enchaîna sa valeur. Mettant son cheval au galop, il se dirigea

(1) MICHAUD, *Hist. des Croisades*, III, 68.

vers le patriarche et le supplia de lever son excommunication. L'autre refusa avec une rigueur aussi contraire aux intérêts chrétiens qu'à l'esprit de l'Évangile. Le temps s'écoulait et avec lui se perdaient les chances favorables. A côté de Brienne se trouvait l'évêque de Ramla, un vaillant clerc qui avait fait avec lui maintes belles chevaleries. L'obstination du patriarche vis-à-vis d'un homme renommé par l'austérité de ses mœurs finit par l'exaspérer (1). Au milieu de cette société franco-orientale que ses historiens nous dépeignent comme adonnée à tous les excès et souillée de tous les vices, bien d'autres eussent mérité à plus juste titre l'excommunication dont le patriarche se servait comme d'une arme juridique. L'évêque de Ramla interpella brusquement son ami. « Ne troublez pas votre cons-« cience de ce que le patriarche ne vous absout « pas, s'écria-t-il, il a tort et vous avez raison. Je « vous absous au nom du Père, du Fils et du Saint-« Esprit, et maintenant allons à l'ennemi (2). »

La bataille s'engagea en effet. Elle dura deux longs jours avec un acharnement sans exemple. La retraite du prince d'Emèse, qui s'éloigna après avoir perdu deux mille de ses cavaliers, décida la victoire en faveur des Karismiens. Les chrétiens luttèrent jusqu'au bout. Epuisés de fatigue et accablés sous le nombre, ils furent presque tous pris ou

(1) Mathieu Paris. Moribus acceptior, 813.
(2) Joinville, 283. — Michaud, III, 69.

tués. Le prince de Tyr, le patriarche, quelques prélats, trente-trois templiers, vingt-six hospitaliers et trois chevaliers teutoniques parvinrent seuls à s'échapper et à regagner les villes chrétiennes (1).

Après avoir fait des prodiges de valeur, Gauthier grièvement blessé était tombé aux mains des ennemis. On le conduisit au Caire avec ses compagnons d'infortune. Lorsqu'ils y arrivèrent, la capitale égyptienne venait de célébrer par des réjouissances et des illuminations le triomphe de son souverain. Les prisonniers y firent leur entrée montés sur des chameaux et poursuivis par les huées de la multitude. On leur avait montré, exposées sur les portes de la ville, les têtes de ceux des leurs qui étaient tombés dans les champs de Gaza. Ces sanglants trophées leur avaient appris ce qu'ils devaient attendre d'impitoyables vainqueurs (2).

Pour tous la captivité fut horrible, pour Brienne elle fut un long martyre. D'autant plus haï des Sarrasins qu'il leur avait fait plus de mal, il fut soumis aux plus cruels traitements. On le plongea dans d'infects cachots ; on lui fit endurer tous les tourments de la faim et de la soif ; on le déchira à coups de lanières. Ses bourreaux espéraient le contraindre à apostasier. Leurs cruautés furent impuissantes à triompher de sa constance.

(1) Joinville, 283. — Michaud, III, 69. — Mathieu Paris, 622-631. — Michaud et Poujoulat, collection I. Historiens arabes sur la croisade de saint Louis, 401.

(2) Michaud et Poujoulat, I, 401.

En 1246, ils le tirèrent de sa prison pour le traîner à leur suite en Palestine. Sous les murs de Joppé, le soudan d'Égypte se fit amener l'illustre captif. Ses plus fidèles compagnons auraient eu peine à le reconnaître, lorsqu'il comparut devant son vainqueur. Usé par deux années de tortures et de souffrances, on l'eût, à quarante ans, pris pour un vieillard. A peine avait-il encore la force de soutenir son pauvre corps voûté, amaigri, couvert de plaies hideuses.

Après lui avoir tour à tour prodigué les plus flatteuses louanges et reproché le mal qu'il lui avait fait, le soudan lui offrit non-seulement sa liberté, mais tous les trésors qu'il pourrait souhaiter s'il décidait les habitants de Joppé à lui ouvrir leurs portes. Brienne le laissa dire, peut-être même feignit-il de se rendre à ses désirs.

On le conduisit devant les murailles. Bien décidé à encourager la garnison à une résistance à outrance, mais craignant d'être interrompu dès les premiers mots, il pria ceux qui le gardaient de ne point tenir compte de ce qu'il dirait d'abord. Il lui fallait, dit-il, prendre quelques détours pour persuader ses vassaux. Ses dernières paroles seules montreraient quel était son but.

Assemblés sur leurs remparts, les assiégés regardaient avec surprise ce misérable en haillons qui s'approchait pour leur parler. Nul parmi eux ne reconnaissait leur ancien chef. Il fallut le son de sa voix pour réveiller leurs souvenirs. « Regardez-moi

« bien, leur dit-il, je ne suis plus un homme, je « ne suis plus qu'un cadavre. A quoi pourrai-je « vous servir encore? Par le sang du Christ répandu « sur cette terre pour le salut du monde, n'allez pas « pour racheter ma liberté livrer à ces chiens d'in- « fidèles votre ville et sa citadelle. Quelque promesse « qu'ils vous fassent, ils ne vous épargneraient pas. « En capitulant, vous auriez la honte d'avoir trahi « la cause de ceux qui s'arment pour vous venir en « aide. Votre devoir est de défendre Joppé, le mien « de mourir pour ma foi. »

A peine eut-il cessé de parler, que les Sarrasins comprenant qu'ils avaient été trompés, se ruèrent sur lui en fureur. Du pommeau de leurs cimeterres ils le frappèrent à coups redoublés sur la bouche et sur la figure, ils le foulèrent aux pieds et finirent par l'attacher à une fourche en vue des murailles de la ville. Son indomptable énergie ne l'abandonna pas dans cette terrible épreuve, et Joinville nous raconte qu'il continua pendant son supplice à encourager les habitants à la résistance (1).

Un raffinement de cruauté empêcha ses ennemis de le tuer de suite. Ils le ramenèrent au Caire pour lui infliger de nouvelles tortures. A peine y eut-on appris son retour et sa conduite à Joppé, que les marchands qu'il avait tant de fois pillés demandèrent sa mort au soudan. Elle leur fut accordée. Livré à une populace sanguinaire, Brienne recueillit

(1) MATHIEU PARIS, 813.

enfin cette couronne du martyre à laquelle il aspirait (1).

Quelques années plus tard, les Egyptiens rendirent ses ossements au vaincu de Mansourah. Ils furent rapportés à Saint-Jean-d'Acre et pieusement ensevelis par une de ses cousines, la dame de Saïète, dans l'église des hospitaliers. Un service solennel fut célébré en cette occasion, et le roi de France, à la grande admiration de Joinville, y enfreignit l'étiquette du temps en offrant un cierge et un besant des deniers de M[me] de Saïète (2).

Gauthier IV fut le dernier des Brienne qui chercha à faire valoir les droits de sa famille sur le royaume de Naples. Les circonstances n'étaient plus les mêmes, ce qui avait pu être tenté en 1201 et en 1228 était devenu depuis lors impossible. Pour renverser le trône des Hohenstaufen, consolidé par le génie de Frédéric et de Manfred, il fallait un plus puissant levier que l'épée d'un simple gentilhomme,

(1) JOINVILLE, 283, c. 280. J'ai adopté de préférence comme venant d'un contemporain la version de Joinville. Celle de Florian Bustron (*Commentario de Cipro*, manuscrit de la bibliothèque impériale, fonds italien, 832, ancien n° 10493) mérite cependant d'être citée d'autant plus qu'elle a été adoptée par M. de Mas Latrie dans son *Histoire de Chypre*. Le comte Gauthier, nous dit Bustron (fol. 181 du man.), étant dans la prison des Sarrasins et jouant aux échecs avec un émir, une discussion s'éleva entre eux dans laquelle l'émir donna un soufflet au comte, qui le tua net d'un coup de l'échiquier sur la tête. Les Sarrasins se précipitèrent aussitôt sur Brienne et l'étranglèrent.

(2) JOINVILLE, 269, c. 236.

il fallait les trésors et les armées d'une maison souveraine. Ces trésors et ces armées, un descendant d'Hugues-Capet les mit au service de la papauté. Celle-ci avait oublié jusqu'au nom des Brienne et donné, à la mort de Frédéric, le comté de Lecce à un descendant de la seconde fille de Tancrède. Nous retrouverons cependant le petit-fils d'Albirie, champion d'une cause qui n'était plus la sienne, combattant à Tagliacozzo pour mettre sur la tête du frère de saint Louis cette brillante couronne qu'avaient revendiquée, comme leur héritage, son père et son aïeul.

VI

L'une des plus brillantes périodes de notre histoire fut sans contredit celle qui suivit la conquête de Naples par Charles d'Anjou. Durant quinze années, la France exerça en Europe une prépondérance plus grande peut-être que celle que lui acquirent au XVIIe siècle le génie politique de Richelieu et de Mazarin, les victoires de Turenne et de Condé. Cette prépondérance, elle la dut au frère de saint Louis. La postérité, aveuglée par le sang de Conradin, a été injuste envers ce sombre capitaine qui porta si haut et si loin la gloire de nos armes. Ce fut un grand homme pourtant, grand général et grand politique de l'aveu même de ses ennemis, grand administrateur, comme le prouvent les lois et les ordonnances sans nombre par lesquelles il chercha à consolider sa puissance et à développer ses ressources. Sous des titres divers il régna en maître en Provence, à Naples, dans Rome, en Toscane, en Lombardie, en Grèce même. Son ambition, il est vrai, le perdit à la fin. C'est là le sort de bien des conquérants. Pour asservir Constantinople à ses lois, il s'aliéna la Sicile à force d'exactions. Elle massacra ses soldats et secoua son joug. Faute d'un

amiral et de marins expérimentés, il ne put la reconquérir et mourut à la tâche.

La France du XIIIe siècle, à la fois religieuse et guerrière, vit en lui son héros plus peut-être qu'en saint Louis, et confondit sa cause avec celle de la religion elle-même. C'est que Charles fut l'homme de son temps. Il fut surtout le véritable chef de cette rude noblesse qui faisait alors la force de nos armées. Attirée vers lui par une complète communauté d'idées autant que par ses libéralités, elle ne cessa jamais d'affluer sous ses drapeaux aux heures de ses revers comme aux heures de ses triomphes. L'entraînement fut tel que ce ne furent pas seulement les simples gentilshommes qui vinrent grossir ses rangs, mais bien aussi les représentants des plus puissantes et des plus illustres familles féodales. Dans la longue liste de ses lieutenants et de ses capitaines figurent un duc de Bourgogne, un comte d'Artois et un comte de Flandres, des Montfort et des Sabran, un Vaudémont et un Brienne.

Dernier survivant des trois fils de Gauthier IV, Hugues de Brienne eût menti aux instincts aventureux de sa race, s'il n'eût point obéi à l'irrésistible impulsion qui, de 1265 à 1268, poussa la fleur de la chevalerie française vers les rivages de Naples et de Sicile. Il ne fut pas des premiers toutefois à offrir son épée au compétiteur de Manfred et de Conradin. Diverses circonstances le retinrent en Orient jusqu'à la fin de 1267 ou peut-être jusqu'au commencement de 1268, quoique ses intérêts réclamassent depuis

longtemps sa présence en Champagne. Héritier de ses deux frères, morts l'un et l'autre avant 1261 (1), il avait à se mettre en possession de leurs biens et à payer le droit de relief qu'il devait par ce fait à son suzerain, le comte Thibaut V. Ce fut d'abord une longue maladie qui mit obstacle à son départ pour l'Europe; un peu plus tard, en 1264, il fut de nouveau arrêté par l'espoir d'obtenir la régence de Palestine en faisant valoir les droits qu'il tenait de sa mère sur les royaumes de Chypre et de Jérusalem. Assemblés en parlement, les barons syriens, après avoir mûrement discuté les arguments sur lesquels lui et son cousin Hugues d'Antioche fondaient leurs prétentions, se prononcèrent en faveur de ce dernier (2). Quelque désir qu'il dût éprouver de s'éloigner après cet échec, il fut retenu pendant trois années encore par l'obligation de défendre les colonies chrétiennes, alors fort menacées. Mis en faute vis-à-vis de son suzerain par ces retards successifs, il se vit forcé, en avril 1267, de réclamer l'intervention du patriarche de Jérusalem et des grands maîtres des ordres militaires pour se faire excuser auprès du comte de Champagne (3) envers lequel, ajoutons-le, il ne parvint à s'acquitter qu'en 1270 (4).

(1) D'Arbois de Jubainville, *Histoire des comtes et ducs de Champagne*. Catalogue des actes. Vol. 5, n° 3233 et 3234.

(2) Beugnot, *Assises de Jérusalem*, II, 401 et suiv.

(3) Martène et Durand, *Thesaur. nov. anecd.*, I, 1013-1014. La lettre est du 2 mai 1267, datée d'Acre.

(4) D'Arbois, ut suprà, VI, 66. Catalogue 3661. Hugues,

Le comte de Brienne arriva dans l'Italie méridionale à un moment où la puissance de Charles d'Anjou était singulièrement ébranlée et où tout bon chevalier devait être accueilli par lui avec une véritable joie. Au dehors, Conradin, maître du nord de la Péninsule, s'avançait avec une armée nombreuse; au dedans, la Sicile entière s'était soulevée, et les Sarrasins de Lucera ainsi qu'un grand nombre de villes et de barons avaient suivi son exemple. Hugues servit vaillamment le maître qu'il s'était choisi et se signala dans cette sanglante bataille de Tagliacozzo qui sonna la dernière heure de la maison de Souabe. Aussi Charles se montra-t-il aussi généreux envers lui qu'envers aucun de ceux qui l'avaient aidé à conquérir son royaume. Il lui rendit la plupart des domaines qu'avaient possédés son grand-père et son bisaïeul : Lecce, San Donato, Tripuzzo et Terenzano dans la terre d'Otrante ; il y ajouta la terre de Burelli, en Calabre, en compensation de fiefs détachés du comté de Lecce (1).

Ces donations constituèrent à Hugues un re-

comte de Brienne, reconnaît par un acte en date de Marseille, le 23 juin 1270, devoir à Thibault, comte de Champagne, 2,000 livres tournois, pour le relief du comté de Brienne qui lui est échu : 1° pour le décès de Jean, comte de Brienne, son frère; 2° de la succession de son frère Hémeric.

(1) Summonte, *Dell'historia della città e regno di Napoli*, Naples, 1675, II, 246, cite un acte du 17 février, XIV° Indiction, que je n'ai pas pu retrouver aux archives de Naples. Gran archivio di Napoli, Reg. 1271, B, F° 47. Diplôme par lequel on accorde à Hugues la terre de Burelli en échange d'autres terres non nommées, 13 février 1271.

venu égal à ceux des plus puissants feudataires de la maison d'Anjou, de 450 à 500 onces d'or (135,000 à 150,000 francs de rente) (1). Elles l'obligeaient, il est vrai, à amener sous les drapeaux du prince et à entretenir en temps de guerre un certain nombre de chevaliers et leur suite. Le comte était du reste déjà fort riche. Sans parler des biens qu'il possédait dans l'île de Chypre, ses terres de Champagne lui rapportaient, d'après l'estimation de M. d'Arbois de Jubainville, juge expert en matière d'archéologie, quelque chose comme 3,000 livres tournois, c'est-à-dire, en tenant compte de la valeur intrinsèque et de la valeur commerciale de l'argent, plus de 300,000 francs de notre monnaie (2). D'autres se seraient tenus pour satisfaits, mais Hugues n'était point un de ces paladins uniquement préoccupés du soin de cueillir de nouveaux lauriers. Tout en se berçant du chimérique espoir de s'asseoir un jour sur le trône de Chypre, il ne négligea rien pour accroître sa fortune et il exploita avec un rare succès l'influence qu'il s'était acquise auprès des deux premiers Angevins. Les nombreux documents qui nous ont été conservés aux archives de Naples témoignent de l'habileté et

(1) Voici, d'après Summonte, les revenus des principaux feudataires français et étrangers : Guill. de Beaumont, grand amiral, 1,000 onces; Guill. l'Estendard, 466 onces; Philippe de Courtenay, emp. de Constantinople, 600 onces; Guillaume Clinetti, 160 onces ; Guillaume Visconti, 500 onces; Bertrand des Baulx, 230; Rodolphe de Circiac, 440; Guy de Montfort, 600 ; le comte d'Artois, 400; Henry de Vaudémont, 403.

(2) D'Arbois, ut suprà, IV, 809.

de la persévérance qu'il déploya pour s'enrichir. Sa terre de Burelli étant trop éloignée de ses autres domaines, il la rendit au roi qui lui donna en retour celle de Castelluccio de Sauro en Capitanate (1). Sous je ne sais quel prétexte, il échangea bientôt après ce fief contre celui de Turi (2) et finit par garder l'un et l'autre. Plus tard, il troqua encore divers petits domaines : Tripuzzo, Terenzano, San Donato et Monteroso, contre celui, beaucoup plus important, de Castelluccio de Silaris (3). En 1276, il se fit accorder par Charles d'Anjou la somme de six cents onces d'or pour d'autres terres qui lui avaient été données, mais dont il n'avait pas été possible de le mettre en possession (4). Enfin, sous l'administration du prince de Salerne et sous la régence du comte

(1) Gran Archivio di Napoli, Reg. 1272, B, F° 189. Diplôme par lequel on concède à Hugues de Brienne la terre et le fief de Castelluccio de Sauro en échange de la terre de Burelli, 19 octobre 1273.

(2) Gran Arch. di Napoli, Reg. 1273, A, F° 92. 23 déc. 1273. Corato, prov. de Bari. Echange du fief de Castelluccio de Sauro contre celui de Turi et plusieurs autres possessions dans Aversa. — Dans l'acte du 7 août 1313, nous retrouverons Hugues en possession de Castelluccio de Sauro en 1291. — Reg. 1273, A, F° 109. 18 août 1274. Ordre au portulano de mettre H. de Brienne en possession de Turi.

(3) Gr. Archiv. di Nap., Reg. 1310, C, F° 161. Naples, XI Indict. 7 août 1313. Robert constate les donations faites à H. de Brienne des fiefs de Lecce, Castelluccio de Sauro, Castelluccio de Silaris, Turi et Casamassima en 1291.

(4) Gran Archivio di Nap., Reg. 1275, F° 111. Rome, le 21 juin, Indict. IV, 1276. Ordre de Charles Ier à son fils de payer à H. de Brienne (consanguineus pour la première fois) 600 oz. d'or pour défaut d'assignation de terres qu'on lui avait promises.

d'Artois, il obtint encore de nouveaux avantages et notamment la concession du fief de Casamassima (1). Il arriva ainsi de faveur en faveur à porter ses revenus dans le royaume de Naples à la somme de 596 onces d'or (2), qui représenteraient aujourd'hui 180,000 francs de rente. Ce chiffre ressort d'une estimation faite par l'ordre de Charles II en 1291 et doit, selon toutes les probabilités, être inférieur au chiffre réel que le comte avait intérêt à dissimuler.

C'est une curieuse étude que de suivre le troisième des Brienne de Lecce dans ce que l'on peut appeler sa vie de courtisan. A tout instant on le voit solliciter et obtenir quelque nouveau témoignage de la bienveillance de ses maîtres. Un jour c'est un don d'argent (3) ; le lendemain c'est un ordre à l'amiral de Brindes de mettre à sa disposition deux galères et

(1) GRAN ARCHIVIO DI NAP., Reg. 1283, A, F° 40. On accorde à H. de Brienne la possession de la ferme et de la forêt de Limata. Barletta, 5 févr.. Ind. XII, 1284. Même reg., A, F° 182, confirmation de cette donation. Barletta, 5 fév. 1284.

(2) Voici l'estimation, d'après l'acte cité note 3, p. 141 :

Lecce	313	onces
Castelluccio de Sauro	65	—
Castelluccio de Silaris	53	—
Turi	84	—
Casamassima	81	—
	596	onces

(3) SILLABUS MEMBRANARUM AD SICILIÆ ARCHIVIUM PERTINENTIUM. Naples, 1824, I, 264. 20 avril 1284. Charles, prince de Salerne, ordonne au justicier de la terre de Bari de payer au comte H. de Brienne et de Lecce 200 oz. d'or pour quelques services.

une téride pour le transporter en Grèce et l'en ramener ; dans une autre occasion, c'est l'autorisation d'exporter en Morée 180 chevaux destinés à son beau-frère (1). Si quelqu'un de ses voisins a empiété sur ses terres, il le fait bien vite rentrer dans ses limites (2), mais si lui-même a usurpé quelque do-

(1) Gr. Arch. di Nap., Reg. 1275, F°.... Rome, 21 juin, IV Ind.. 1276. On accorde à Hugues de Brienne à titre de prêt deux navires équipés et gréés dans le port de Brindes pour le transporter en Morée avec sa famille et 180 chevaux. On recommande au portulano de ne pas donner de voiles neuves. — Ammirato (Scipione), *Delle famiglie nobili napoletane*, I, 98, dit qu'il existe aux archives une demande d'Hugues de Brienne pour pouvoir envoyer des chevaux au duc d'Athènes. — Davanzati, *Dissertazione sulla seconda moglie di Maufredi*, cite un autre acte du 28 août, Indict. II, par lequel le roi ordonne au justicier de la terre d'Otrante que Roger, amiral de Trani, capitaine de 2 galères et d'une vaccette, transporte à Avallone le chevalier Pierre d'Antolia et revienne à Brindes pour transporter Hugues de Brienne et sa famille en Morée et l'en ramener. — Il existe aussi un autre acte au Gran. Arch. di Nap., Reg. 1268 (13 août 1278), F° 156, par lequel on accorde à Hugues de Brienne le droit de transporter de Manfrédonia et de Barletta à Brindes une certaine quantité de vivres pour lui et de foin et d'orge pour ses chevaux.

(2) Gr. Arch. di Nap., Reg. 1274, B, F° 144. On fait droit à la réclamation d'Hugues de Brienne de ne pas taxer Castelluccio de Sauro plus de 11 onces 18, tari, impôt ordinaire. — Même Reg., F° 157. Ordre au justicier de la terre de Bari de remettre H. de Brienne en possession de la terre de Turi injustement occupée par d'autres seigneurs. Brindes, 6 mars., Indict. II. — Même reg., F° 159. Trani, 30 avril, Ind. II. Ordre au justicier de la terre de Bari de frapper une amende de 200 onces d'or ceux qui violent le fief de Turi. — L'index de Chiarito indique, au reg. 1278-79, F° 161. Provisio pro divisione tenimentorum inter homines Casali Turi vassallos Hugonis comitis Brennæ et Licij et homines Pertiliani. Le document original a disparu.

maine, la partie lésée doit renoncer à l'en jamais expulser. Huit années durant, Bertrand des Réaulx, injustement dépossédé par lui de la terre de Bivino, s'efforça en vain de lui faire lâcher prise. Sans connaître l'issue du litige, on peut préjuger par ses commencements que notre héros finit, sans y avoir droit, par avoir gain de cause (1).

Avide de puissance autant que d'argent, le comte de Brienne eut un moment la pensée de tenter la conquête de l'île de Chypre. Ses préparatifs effrayèrent Hugues III qui réclama l'intervention du pape. Grégoire IX, qui voyait avec déplaisir tout ce qui pouvait affaiblir les établissements chrétiens d'Orient, écrivit à Charles d'Anjou de peser sur son vassal pour l'empêcher de mettre son projet à exécution.

(1) Gr. Arch. di Nap., Reg. 1276, B, F° 174. Ordre au grand justicier de terminer en faveur de Bertrand des Réaulx la controverse entre ce dernier et H. de Brienne à propos de la terre d'Acquaviva. Il y avait doute si elle appartenait au domaine de Sauro ou de Bivino. 19 juillet 1277. — Même reg., F° 193. Lagopesole, 5 août (?). Ordre au grand justicier de remettre B. des R. en possession de la terre de Bivino. — Reg. 1276-1277, F° 84. Nouvel ordre de terminer le procès. — 9 juillet., Ind. V. Lagopesole. Nouvelle lettre au justicier pour le procès, F° 90, même registre. Reg. 1284, C, F° 21. Nicotera. 3 septembre 1283. Ordre au justicier de la Capitanate de terminer, après avoir entendu les experts, la contestation entre H. de Brienne et Bert. des Réaulx au sujet de la terre de Bivino dont le premier s'était emparé. On peut juger de la fin de ce procès par un document de 1309 (Reg. 1309, B, F° 99), par lequel on donne ordre au justicier de la terre d'Otrante de remettre Guillaume Pisanellus en possession de Pisanella, Vernula et Bignano injustement occupés par H. de Brienne. La cause avait été plaidée sans succès sous Charles Ier (mort en 1285).

Nous ne savons pas dans quelle mesure le roi, fort hostile aux Lusignan, seconda les vues du pontife. Il est certain que le comte renonça à son entreprise (1). Peut-être faut-il en chercher la cause dans l'offre que le duc d'Athènes lui fit, à cette époque, de la main de sa sœur Hélène, veuve du baron de Karitèna. Ce mariage, en lui créant de nouveaux intérêts dans la principauté d'Achaïe, contribua probablement plus qu'aucune remontrance à le détourner de l'aventureuse tentative qu'il avait projetée (2).

Hugues de Brienne avait contracté vis-à-vis de la maison d'Anjou une dette de reconnaissance dont, l'heure venue, il sut s'acquitter en homme de cœur. C'est qu'à côté du courtisan habile et insinuant, il y avait en lui un rude et vaillant chevalier. Nous n'avons jusqu'à présent vu à l'œuvre que l'homme de cour, suivons maintenant le guerrier de champ de bataille en champ de bataille pendant la longue et sanglante guerre des Vêpres siciliennes.

(1) Rinaldi, *Annales ecclés.*, 1275, S, 52, t. XXII, p. 392, et t. XXIII, p. 322, an. 1302, § 3. — Mas. Latrie, I, 451.

(2) Buchon, *Recherches sur la princip. fr. de Morée.* Paris, 1845. Le livre de la conquête, I, 236 et 239. — On ne connaît pas exactement la date de ce mariage qui dut avoir lieu entre 1275 et 1280, après l'avénement de Guill. de la Roche. Or, le second voyage en Grèce de Hugues ayant eu lieu en 1276, c'est-à-dire après la lettre de Grégoire IX à Charles d'Anjou, on peut raisonnablement admettre que ce fut vers la fin de 1275 que le duc d'Athènes fit offrir au comte de Brienne la main de sa sœur.

Cette guerre, qui brisa la puissance du frère de saint Louis et commença la décadence de sa maison, est sans contredit l'une des plus remarquables du moyen âge. Chose rare, c'est le plus faible qui triomphe du plus fort, l'opprimé de l'oppresseur. Nous n'avons à nous occuper ici que de l'histoire des quatorze premières années à laquelle se trouve intimement liée celle d'Hugues de Brienne; mais les événements de cette période nous montrent déjà quelle sera l'issue de la lutte. Nous voyons, en effet, deux petits peuples résister avec un succès constant à toutes les forces de la France et de l'Italie, lasser l'une et épuiser les ressources de l'autre. Cette résistance prolongée et toujours heureuse ne fut pas seulement due à un ardent patriotisme, elle le fut surtout à la supériorité des marins catalans et siciliens sur ceux de Naples, de Gênes et de Provence. Ce fut aux admirables équipages qui manœuvraient les galères de Lauria que la maison d'Aragon fut redevable de ses plus belles et de ses plus décisives victoires. Avec tous ses trésors et ceux que lui prodiguèrent la papauté et les villes guelfes, Charles d'Anjou ne put jamais se créer une marine. Comme Napoléon dans sa gigantesque lutte contre l'Angleterre, il vit ses plus belles flottes vaincues et anéanties, et ses armées, toutes nombreuses et tout aguerries qu'elles étaient, dès lors impuissantes en face d'un ennemi qu'elles ne pouvaient attaquer sur son propre sol.

Le soulèvement du 31 mars 1282, tout en surprenant le gouvernement angevin, ne le prit pas au dé-

pourvu. De formidables armements avaient été faits pour attaquer l'empire grec. Ils furent tournés contre l'île rebelle. Vers le milieu de juin, quinze mille cavaliers et soixante mille fantassins étaient rassemblés sur les rivages de Calabre, prêts à franchir le détroit sur plus de deux cents navires de guerre et de transport. La première attaque fut dirigée contre Melazzo, d'où Messine tirait ses approvisionnements. Le 24 juin, mille hommes d'armes, commandés par Brienne et par le comte de Cantazaro, partirent de la Catona sur une soixantaine de bâtiments. Mal inspirés, les habitants de Messine voulurent s'opposer à ce débarquement. Un gros corps de bourgeois sortit de la ville et traversa en toute hâte les collines du Pélore. Ces braves gens en étaient à leur coup d'essai : il ne fut pas heureux. Alors moins encore qu'aujourd'hui on n'improvisait pas des soldats. Il fallait une longue habitude pour en arriver à porter sans fatigue les lourdes armures défensives dont on se servait au moyen âge. Au bout d'une longue marche exécutée sous un soleil ardent, les miliciens messinais étaient harassés et hors d'état de combattre. Le plus sage eût été d'occuper une forte position et d'y attendre des renforts. Tel était l'avis de leur capitaine. Les criailleries de ses soldats et les propos insultants d'un de ses lieutenants le décidèrent pourtant à attaquer. Brienne et Catanzaro, dont les troupes étaient toutes fraîches, n'eurent qu'à charger pour mettre leurs adversaires en fuite. Ils les poursuivirent l'épée dans les reins, puis revinrent sur

Melazzo, qui se rendit presque sans coup férir (1).

Ce premier engagement fut pour ainsi dire le dernier succès du parti angevin. La soif de vengeance qui animait Charles, en le poussant à refuser les concessions que les habitants de Messine lui demandaient pour lui ouvrir leurs portes, fit d'eux autant de héros. Ces bourgeois ridicules, qui avaient si mal tenu en rase campagne, devinrent derrière leurs murailles d'invincibles soldats. Tous les efforts de la chevalerie française furent impuissants à en triompher. En septembre, le siége durait encore. Une intervention étrangère vint y mettre fin. Appelé par les Siciliens, le roi Pierre II d'Aragon était débarqué à Trapani le 30 août et, après s'être fait sacrer à Palerme, s'avançait à la tête d'une armée tandis que sa flotte faisait force de voiles vers le détroit. Charles, qui n'avait que peu de confiance dans ses marins et qui suspectait la fidélité des feudataires apuliens, craignit de se laisser couper de sa base d'opérations et d'éprouver ensuite le sort de Manfred à Bénévent. Sans attendre l'ennemi, il repassa brusquement en Calabre. Ce fut un acte de sagesse, de l'aveu même d'un chroniqueur catalan, fort versé dans les choses de la guerre. Pour son orgueil sans bornes, ce fut la première goutte de la coupe d'amertume. Depuis lors il ne cessa plus d'y boire à longs traits : les galères catalane et sicilien-

(1) Bartolomeo de Neocastro, ap. Muratori. SS. RR. Itali, XIII, c. 35, p. 1043.

nes vinrent détruire et incendier sous ses yeux ces navires qu'il avait dépensé des trésors à construire, elles lui enlevèrent plusieurs de ses villes maritimes et battirent, l'année suivante, dans les eaux de Malte, sa meilleure escadre et son meilleur amiral.

La maladroite témérité de son fils vint ajouter une dernière et plus cruelle humiliation à toutes celles qui lui avaient été infligées. L'espoir de vider sa querelle avec Pierre d'Aragon dans un combat singulier qui devait avoir lieu à Bordeaux, le 1er juin 1283, l'avait décidé à s'éloigner de ses Etats et à remettre les rênes du gouvernement aux mains du prince de Salerne. Le duel n'eut pas lieu. De graves intérêts le retinrent néanmoins en France et en Provence jusqu'à la fin de mai 1284. Au moment où il se mit en route pour son royaume, tout était prêt pour une nouvelle expédition en Sicile. Sans parler de l'armée de terre, il avait quarante galères à Brindes, trente à Naples, et il en amenait quarante autres des ports de Provence. La jonction de ces trois escadres eut mis les Siciliens dans l'impossibilité de tenir la mer et permis aux forces angevines de prendre pied dans leur île. Heureusement pour eux ils avaient à la tête de leur flotte un des plus grands marins du moyen âge, le Calabrais Roger de Lauria, dont l'audacieux génie sauva la Sicile et la couronne de Pierre II.

Au premier bruit du danger, Roger partit de Messine avec trente-quatre galères pour venir se placer entre Charles et son fils. Informé de son approche,

le prince de Salerne envoya au-devant de lui une galère à soixante rames pour reconnaître les forces dont il disposait. Le capitaine, un Génois du nom de Navarro, craignant de se faire prendre, compta de fort loin et fort mal les bâtiments ennemis et vint rapporter au jeune prince qu'ils n'étaient pas plus de vingt. Charles avait sous la main vingt-huit ou vingt-neuf navires. Le Génois le poussa à prendre la mer et à attaquer Lauria, lui promettant une facile victoire. Il y avait de quoi tenter un jeune homme qui n'avait eu jusque-là aucune occasion de se signaler et sur lequel des dispositions peu guerrières et une piété exagérée avaient jeté une teinte de ridicule. Son père lui avait cependant formellement interdit de livrer bataille avant son arrivée. Le vieux roi savait ce que valaient ses marins et ne comptait que sur leur nombre pour triompher de ses ennemis. Malheureusement la présomption des seigneurs français encouragea le prince à enfreindre les ordres qu'il avait reçus. L'amiral Jacques de Brusson, Guillaume l'Estendard, Renaud Galard, le comte d'Acerra et Hugues de Brienne, qui jouissaient auprès de lui d'une grande faveur, combattirent les arguments que le légat du pape cherchait à faire valoir pour s'opposer à une entreprise que l'expérience du passé lui montrait comme pleine de périls. Charles le Boiteux fut longtemps indécis. L'habileté de Lauria, qui parvint à piquer son amour-propre, l'entraîna à la fin à affronter sur son élément ce grand [illegible] ier.

L'amiral, avant de donner dans le golfe, s'était arrêté à Capri, pour s'y renseigner sur la situation des escadres angevines. Les rapports recueillis dans cette île lui ayant donné l'assurance que le roi Charles n'était pas encore arrivé, il leva l'ancre le 4 juin au matin, et vint, après avoir ravagé les environs de Castellammare et de Torre del Greco, se ranger en bataille devant le port de Naples, assez près du rivage pour que les cris et les huées de ses équipages pussent parvenir aux oreilles de ses ennemis. Cette insolente provocation exaspéra le prince, qui, repoussant toutes les prières du cardinal, se rendit au môle avec ses capitaines et donna l'ordre de mettre ses galères en état d'appareiller immédiatement. La mauvaise volonté des patrons et des matelots qui craignaient de se mesurer contre le terrible amiral, retarda si bien le départ que ce dernier, craignant de voir survenir inopinément sur ses derrières les navires provençaux, se décida à se porter à leur rencontre et à les attendre, s'ils n'étaient point encore arrivés, entre Gaëte et les îles Ponza. Sa bonne fortune lui procura, au moment où il y comptait le moins, les informations qu'il souhaitait. Pendant que pour tromper ses adversaires il se dirigeait vers le large, dans l'intention de changer de route dès que la nuit serait venue, ses bâtiments légers capturèrent un aviso que le roi Charles envoyait à son fils pour lui annoncer qu'il serait à Naples le 7 ou le 8 juin au plus tard. Voyant qu'il avait encore deux ou trois jours devant lui, Roger

voulut les mettre à profit pour tenter de nouveau d'amener à une bataille le prince de Salerne. Il vira de bord et ramena sa flotte à Nisida. En y arrivant vers le soir, il rencontra deux galères génoises dont il s'empara et qu'il arma d'équipages catalans et siciliens.

La présence des forces aragonaises à une aussi petite distance de Naples y fut bientôt connue et y jeta l'alarme parmi la population, qui se mit à sonner les cloches à toute volée. Personne ne s'embarquait cependant. Il fallut que le prince, l'Estendard, Brusson, Galard, Brienne et les autres seigneurs français donnassent l'exemple. L'amour-propre s'en mêlant, ils furent suivis par tout ce qu'il y avait de gens de guerre. La nuit entière s'écoula à les entasser sur les bâtiments. A voir resplendir sur le rivage, à la lueur des torches, leurs casques et leurs hauberts, on eût pu croire que la ville était illuminée. Telle fut du moins l'impression d'un capitaine catalan que l'amiral avait chargé d'aller compter les navires ennemis.

Le 5 juin au point du jour, la flotte siculo-catalane quitta son mouillage de Nisida et doubla, en ordre de bataille, la pointe de Pausilippe. De leur côté, les galères angevines sortirent du port et se dirigèrent vers elle à force de rames. Roger ne les attendit pas. Profitant d'une forte brise d'ouest qui soufflait ce matin-là, il mit le cap sur Castellammare, soit dans l'intention d'avoir le soleil à dos, soit pour attirer ses ennemis au large. Ceux-ci, convaincus qu'il fuyait,

se mirent à lui donner la chasse avec une imprudente ardeur. Leurs lignes furent bientôt dans le plus grand désordre. Quelques navires, par crainte d'être jetés à la côte, se séparèrent des autres pour s'élever au vent; d'autres, meilleurs marcheurs, laissèrent leurs compagnons loin derrière eux. Deux de ces derniers, commandés par des transfuges siciliens, Riso et Nizza, serraient de près Lauria, et les deux capitaines ne cessaient de lui prodiguer les injures les plus grossières en lui montrant les cordes avec lesquelles ils lui promettaient de le lier.

Vers neuf heures du matin, les deux flottes se trouvaient à douze milles de Naples en vue de ces gigantesques rochers tout couronnés de verdure au sommet desquels s'élèvent aujourd'hui les riantes bourgades de Vico et de Seiano. Roger se jeta dans une barque et passa successivement sur chacun de ses vaisseaux, pour exhorter ses gens à bien faire et communiquer ses dernières instructions à ses capitaines. Revenu à son bord, il donna le signal de virer. En peu d'instants les Aragonais furent en ordre de bataille. Tandis que seize de leurs galères formaient en arrière une puissante réserve, les vingt autres, après avoir relevé leurs rames et déblayé leurs ponts, se rangèrent sur une seule ligne très-serrée et fondirent à toutes voiles sur l'ennemi surpris de ce retour offensif que rien ne lui avait fait prévoir.

Des vingt-huit navires angevins, dix-huit n'osèrent point attendre le choc et s'enfuirent honteusement vers Naples. Les autres tinrent tête vigou-

reusement, mais la partie n'était plus égale. Les lieutenants de Lauria étaient d'autres manœuvriers que ceux de Charles d'Anjou, et ses marins avaient une expérience et une pratique de la mer qu'étaient loin de posséder ceux de Naples, de Sorrente et de Salerne. Les Catalans et les Siciliens mirent en œuvre tout ce que la tactique navale de l'époque enseignait de moyens de destruction. Avec leurs éperons ils entr'ouvrirent les flancs des navires ennemis; ils s'efforcèrent d'y mettre le feu en leur jetant des vases remplis de matières embrasées; à coups de gaffes et de harpons ils brisèrent leurs rames et leurs cordages; ils firent pleuvoir sur les combattants une pluie de traits et de pierres ; pour les faire glisser, ils inondèrent les ponts de suif liquide ou de mélanges savonneux ; enfin, pour les aveugler, ils leur lancèrent au visage des flots de poussière de chaux. Malgré leur supériorité, ils ne triomphèrent cependant pas sans peine. Le combat fut long et opiniâtre. Neuf galères angevines succombèrent successivement. Après six heures de lutte, seule celle du prince résistait encore. Elle était défendue par les capitaines les plus renommés de cette vaillante gendarmerie française à laquelle Charles d'Anjou devait ses victoires et sa couronne. Dix fois les Aragonais étaient montés à l'abordage, dix fois ils avaient été repoussés. Conduits par l'amiral lui-même, ils avaient tenté un dernier effort et étaient arrivés jusqu'au milieu du navire ; mais là ils avaient dû s'arrêter comme devant un

rempart. Serrés les uns contre les autres, Brusson, Galard, Brienne, l'Estendard et les autres seigneurs français se défendaient avec la fureur du désespoir et faisaient des prodiges de courage. Galard, entre autres, doué d'une force herculéenne, tuait un homme à chaque coup qu'il portait et jetait par-dessus bord tous ceux assez hardis pour s'aventurer à portée de sa puissante main. Devant cette héroïque phalange, le vainqueur recula. Pour en venir à bout il lui fallut promettre cinq onces d'or à qui percerait l'imprenable galère. Trouée par un habile plongeur, elle commença à s'enfoncer. Ce ne fut qu'au moment de sombrer que les Français, pour sauver le fils de leur roi, demandèrent à se rendre. Le prince s'était, lui aussi, vaillamment battu. Lauria l'accueillit, lui et ses compagnons, avec le respect dû au courage malheureux (1).

Pour Charles comme pour ses barons la captivité fut pleine de périls. Il fallut toute l'énergie et toute l'habileté de la reine d'Aragon pour l'empêcher d'être massacré à son débarquement par la populace

(1) Chron. de Kelaun., ap. Amari, Guerra del Vespro, 588. Bartolomeo de Neocastro, ut suprà, p. 1084. — D'Esclot, ap. Buchon, Chron. étrangères, c. CXX, p. 664. — Ramon Muntaner, ut suprà Buchon, c. 113. — *Mèmoriale potestatum regiensium*, ap. Muratori. Script., t. VIII, 1157. — Gracchetto Malespini, ap. Murat., VIII, 1040. — Villani (Jean), ap. Murat, XIII, p. 300 et 301. — Ricobaldus Ferrariensis, Murat., IX, 142. — Pipinus Franciscus, ap. Mur., IX, 694. — Ferretus Vicentinus, ap. Muratori, IX, 955. — Saba Malespina, ap. Gregorio, Bibliotheca Sic. Arag., II, 405. — Specialis, ap. Murat, X, 343.

et plus tard juridiquement mis à mort par un parlement sicilien. En le sauvant elle agit du reste en femme de sens et d'esprit. Il eût été par trop singulier de voir la fille de Manfred vengeant sur le fils de Charles d'Anjou la mort de l'enfant qu'avait spolié son père, sans songer à échanger son royal captif contre ses propres frères qui languissaient dans les prisons du vainqueur de Bénévent et qui étaient bien plus qu'elle les véritables héritiers des droits de la maison de Souabe.

Les autres prisonniers ne furent pas moins exposés que leur prince. A leur arrivée à Messine, la surexcitation des esprits était telle qu'on put craindre de voir se renouveler les terribles scènes des Vêpres siciliennes. Il fallut l'intervention des citoyens les plus considérables pour mettre un frein aux passions sanguinaires du bas peuple. Une fois débarqués, les simples soldats furent enfermés dans les prisons, les comtes et les barons confiés à la garde des plus riches particuliers (1).

Ces derniers seuls recouvrèrent leur liberté. Tous leurs compagnons périrent vers la fin de 1284 dans une sanglante émeute, et eux-mêmes auraient probablement eu le même sort sans l'intérêt qu'avait le gouvernement aragonais à tirer d'eux de bonnes et grosses rançons. Avant de les renvoyer dans leurs foyers, on leur fit jurer à tous de ne plus porter les armes contre la Sicile. A l'exception de Galard, aucun

(1) MUNTANER, ch. 113.

d'eux ne respecta ce serment dont, selon toutes les probabilités, ils furent déliés par le souverain pontife (1).

Hugues de Brienne à sa rentrée dans le royaume trouva les affaires dans le plus triste état. Des circonstances qu'il est difficile d'apprécier à six siècles de distance avaient empêché Charles d'Anjou de passer en Sicile après la défaite de son fils. Plus irrité que jamais par cet ajournement de sa vengeance, il s'était mis à faire d'immenses préparatifs pour le printemps de 1285. Ces préparatifs, qui coûtaient des sommes énormes, étaient devenus une calamité pour le pays déjà épuisé par les impôts de toutes sortes levés précédemment pour faire face aux armements de 1282, de 1283 et de 1284. Les feudataires eux-mêmes, bien moins pressurés que les communes, quoiqu'ils eussent d'ailleurs à contribuer aux dépenses de construction des flottes, étaient à bout de ressources, et il avait fallu les autoriser à faire appel à la bourse de leurs vassaux pour l'entretien de leurs contingents (2). Malheureusement pour le pays la mort du roi Charles (janvier 1285) fit avorter tous les plans qu'il avait conçus et laissa l'Italie méridionale à la merci d'un terrible et infatigable ennemi. L'une des provinces les plus maltraitées fut incontestablement la terre d'Otrante. Au printemps de 1285, Lauria s'empara de Gallipoli et dévasta une partie

(1) Amari, p. 258.
(2) Actes des 21 et 24 août, 2 et 7 septembre 1284, cités par Amari, p. 261.

de la presqu'île. Lecce ne fut pas épargnée. Une vieille inscription conservée dans une de ses églises rapporte qu'elle demeura déserte du 9 mai au 11 juin de l'année susmentionnée. Le silence des chroniqueurs sur cet événement porterait à croire qu'elle ne fut pas attaquée et emportée par l'amiral lui-même, mais plutôt surprise et saccagée par quelque corps d'Almogavares en quête de butin, et que les habitants effrayés se retirèrent dans les villes moins exposées ou mieux fortifiées du voisinage. L'arrivée des troupes angevines leur rendit sans doute confiance, car ils rentrèrent dans leurs demeures plus de deux mois avant que Lauria eût quitté le pays. L'amiral, aprèsêtre entré le 15 juillet dans Tarente à la suite d'un long siége, ne s'éloigna guère que dans les premiers jours d'août pour aller combattre la flotte française sur les côtes de Catalogne (1).

D'après Ferrari, le comte de Brienne rebâtit les murailles de sa bonne ville et s'efforça de lui rendre sa splendeur passée en se faisant accorder par le

(1) Voici l'inscription. Infantini *Lecce sacra*, 148, la donne ainsi. Die nono maï mercurii XIII Indict. per totum diem veneris nono mensis junii remansit civitas Lytil dishabitata civibus pene deserta sub dominio Ugonis comitis Brennæ. — Ferrari. *Apologia paradossica di Lecce*, a per totum diem veneris undecimo mensis junii. — Après avoir consulté un des astronomes les plus distingués d'Italie, M. Schiapparelli, directeur de l'observatoire de Milan, je suis arrivé à la conclusion que c'était en 1285 qu'avait eu lieu le fait rapporté par l'inscription.

gouvernement angevin l'autorisation d'obliger ses feudataires à y demeurer une partie de l'année. Hugues était si bien en cour qu'il n'y a rien d'impossible à ce qu'il ait obtenu cette nouvelle faveur; toutefois je n'ai pas pu en trouver la preuve dans les diplômes de l'époque et je n'ai d'autre autorité que celle fort ancienne, mais souvent suspecte, de l'enthousiaste et prolixe auteur de l'*Apologia Paradossica* (1).

A vrai dire, les grands feudataires de la terre d'Otrante devaient avoir d'autres préoccupations que celles de se former de petites cours. De 1285 à 1287, ils ne cessèrent pas d'être sur le qui-vive. Inquiétés d'abord par les garnisons que Lauria avait laissées à Gallipoli et à Tarente, ils eurent à repousser plus tard les agressions de l'escadre de Bérenger de Villaraut qui, pendant l'été de 1286, dévasta le littoral, de Cotrone à Brindes. Cet état de guerre permanent leur imposait de lourds sacrifices et en imposait de plus lourds encore aux villes et aux bourgades obligées par la législation de Charles d'Anjou de fournir des hommes pour l'infanterie et des vivres pour les armées.

Le désir d'en finir décida le comte d'Artois à faire un grand effort pour porter la guerre en Sicile. Une flotte de quarante galères, partie de Brindes le 15 avril, vint attaquer à l'improviste l'importante place d'Agosta dont elle s'empara sans coup férir, tandis

(1) Ferrari, 463.

qu'une autre flotte deux fois plus nombreuse s'armait à Castellammare pour tenter une descente sur les côtes septentrionales de l'île. L'énergie et l'activité déployées par le successeur de Pierre II, Jacques d'Aragon, et par l'amiral Roger de Lauria paralysèrent encore une fois les efforts des Angevins. Agosta fut promptement reprise par le roi en personne et la flotte de Castellammare vaincue et détruite, en vue du port, par celui qu'Amari appelle le grand Calabrais. Cette flotte, Roger n'avait point hésité à venir la braver jusque dans les eaux du golfe de Naples, avec 40 galères suivant les uns, 60 suivant les autres. Elle était cependant forte de 84 bâtiments montés par plus de dix mille hommes, et elle était commandée par le comte de Narzone, sous les ordres duquel se trouvaient une foule de hauts et puissants seigneurs, les comtes de Montfort, de Flandres, de Brienne, d'Aquila, de Monopoli, de Joinville et d'Avellino. Lauria, après avoir été sous le déguisement d'un pêcheur reconnaître les forces de son adversaire, lui avait envoyé un défi qui fut accepté pour le 23 juin. Cette bataille fut l'une des plus belles victoires de Roger. La défection de l'escadre génoise, qui se retira sans combattre, fit perdre à Narzone son seul avantage, celui du nombre. Malgré des prodiges de courage, les Angevins succombèrent et perdirent quarante-quatre de leurs navires. Brienne commandait une galère. C'était un pauvre marin. Il se battit comme se battaient les hommes de sa race, mais finit pourtant par tomber entre les

mains des vainqueurs. Narzone, Montfort, Joinville et les autres comtes eurent le même sort. Avec eux furent faits prisonniers trente-deux gentilshommes et quatre ou cinq mille matelots et simples soldats(1).

Pour ravoir sa liberté Brienne dut payer une énorme rançon. Il paraît avoir eu quelque peine à se la procurer, car il lui fallut laisser assez longtemps son fils en otage au château d'Agosta. L'enfant y vécut au milieu des Catalans et y apprit leur langue et leurs usages.

Après sa victoire, Lauria avait obligé les régents de Naples à lui payer de grosses sommes pour obtenir une trêve de deux années, à laquelle la Sicile ne gagna rien. Le royaume de Naples put donc jouir d'un peu de repos. Il en avait un impérieux besoin. A la fin de 1288, le roi Alphonse d'Aragon mit Charles II en liberté, non toutefois sans lui avoir fait signer un traité que l'Angevin ne respecta pas. La papauté le força à se parjurer. En 1289, il rentra en Italie et vint rejoindre le souverain pontife à Rieti pour s'y faire couronner. Brienne accourut à sa rencontre et fut bien accueilli (2). Il suivit son maître à Naples et prit probablement part à ses côtés à la triste expédition de Gaëte. Jacques, qui avait recommencé les hostilités, s'était laissé cerner sous les

(1) BART-NEOCASTRO, ut suprà, p. 1122. — SPECIALIS, p. 954. — MUNTANER, ch. 105.

(2) SYLLABUS. H. de Brienne est cité comme témoin d'un acte intervenu le 20 juin 1289, à Rieti, entre Charles II et Mademoiselle de Jérusalem.

murs de cette ville par une formidable armée franco-napolitaine. La situation était telle qu'il ne lui restait plus qu'à rendre son épée ou à vendre chèrement sa vie. Charles eut peur de son désespoir et n'osa pas l'attaquer. Il signa avec lui une nouvelle trêve et le laissa s'échapper, à la grande indignation du comte d'Artois et de toute la chevalerie française.

Hugues profita de cette trêve pour s'occuper de ses affaires que la guerre avait mises en fort mauvais état. Il fit régulariser, à Naples en 1290 et à Tarascon en 1291, toutes les concessions de fiefs qui lui avaient été précédemment accordées (1). Dans l'intervalle il passa en Grèce. Son beau-frère, Guillaume de la Roche, duc d'Athènes, venait d'y mourir en 1290, laissant son fils encore en bas âge sous la tutelle de sa veuve, Hélène Ducas. Brienne rencontra sa belle-sœur à Thèbes et passa plusieurs jours auprès d'elle pour la consoler. Il y mit tant de chaleur qu'elle s'éprit de lui. Il était libre, sa première femme étant morte depuis longtemps. Il lui proposa donc de l'épouser et elle y consentit. Les convenances toutefois s'opposèrent à ce que le mariage pût avoir lieu avant la fin de 1291. Hugues devint ainsi bail du duché d'Athènes, ce qui lui procura incontestablement de grands avantages. Il est vrai qu'il ne les conserva que peu de temps par suite de la mort de sa femme, qu'il perdit en 1294 ou en 1295 (2). Il revint en Pouille aussitôt après

(1) Acte déjà cité, note 3, p. 141.

(2) BUCHON, Recherches, ut suprà, 268-271. — BUCHON,

ce triste événement. Depuis la trêve de Gaëte, la guerre avait traîné en longueur. La mort d'Alphonse, en appelant Jacques au trône d'Aragon, l'avait décidé à renoncer à la Sicile pour faire sa paix avec la papauté. Cette couronne qu'il rejetait, son frère Frédéric la releva. En 1296, la Sicile entière, qui ne voulait à aucun prix retomber sous le joug de ses anciens oppresseurs, l'acclama pour son roi, et la guerre reprit avec une nouvelle ardeur. En juillet, Hugues fut nommé par Charles II capitaine général de la Pouille et de la terre d'Otrante et tout spécialement chargé de la défense de Brindes(1). Ces hautes fonctions le mirent une dernière fois aux prises avec Lauria. Débarqué de nuit à San Cataldo, l'amiral arriva à Lecce et la surprit. Cette malheureuse ville fut de nouveau livrée à toutes les horreurs d'une ville prise d'assaut. Hugues ne tomba pas aux mains de son ennemi, mais trouva la mort en se défendant ou succomba peu après à ses blessures. Ce fut un autre que lui, le comte de Joinville, qui, quelques jours plus tard, défendit Brindes contre les forces de Frédéric (2).

Chron. de Morée, 383-382-384. — DAVANZATI, Acte du 14 septembre 1292. On écrit à Nicolas de Saint-Omer, seigneur de la moitié de Thèbes, de recevoir le serment d'Hugues de Brienne, bail du duché d'Athènes pour sa femme.

(1) Registre 1295, F° 187. GRAN ARCHIVIO DI NAPOLI, 4 juillet, Ind. IX, c'est-à-dire 1296. On nomme Hugues de Brienne capitaine général de la terre d'Otrante et de la Pouille, en le chargeant spécialement de la défense de Brindes.

(2) SPECIALIS, 978. — La mort de Hugues ressort des faits

Ainsi finit le troisième des Brienne de Lecce. Comme son père et son aïeul, il mourut de mort violente, mais après avoir atteint du moins des résultats réels et durables. Avec une ambition moins élevée mais plus persévérante, il avait assuré à son fils une fortune considérable et il lui avait acquis des droits éventuels à la possession de la plus belle principauté de la Grèce féodale.

suivants. 1° Par un acte du SYLLABUS, II, Ire partie, 170, du 27 août 1296. Le roi ordonne au justicier de la Capitanate de faire reconnaître Gauthier, fils de Hugues de Brienne, par les hommes des terres que son père avait possédées. 2° SPECIALIS, L. 3, C, 15 et 16, dit que c'était Joinville qui commandait à Brindes. 3° MONTANER dit que Gauthier avait son père à venger. Hugues mourut donc entre le 4 juillet et le 27 août 1296, c'est-à-dire précisément à l'époque où Lauria prit Lecce. Il est donc à peu près indiscutable que, n'étant pas à l'attaque de Brindes, il avait dû être tué en défendant sa bonne ville.

VII

L'année 1296 marque le commencement d'une nouvelle phase dans le grand drame des Vêpres siciliennes. Durant sept années encore la Sicile combat pour son indépendance, mais seule et réduite à ses propres ressources. Ces sept années sont à la fois pour elle les plus rudes et les plus glorieuses de son histoire. Boniface VIII a juré de la réduire. Il réussit à l'isoler; il tourne contre elle les armes de son vieil allié, l'Aragon; il lui enlève son plus grand homme d'Etat, Procida, son plus grand marin, Roger de Lauria; enfin il relève le courage des ennemis qu'elle a lassés et épuisés et il précipite sur elle toutes les forces de la France et de l'Italie conviées par lui à un suprême et dernier effort. L'inégalité est telle qu'il semble que le triomphe de la papauté soit assuré et que l'île rebelle n'ait plus qu'à tendre les mains aux fers qu'on lui prépare. Elle, pourtant, résiste et ne succombe pas. Malgré d'épouvantables revers, elle finit à force de courage, de persévérance et d'abnégation par arracher à ses ennemis une paix magnifique qui consacre son affranchissement.

C'est au plus fort de cette lutte mémorable que

nous voyons entrer à son tour en scène le fils de Hugues de Brienne. Tout jeune encore, Gauthier V s'était acquis par ses exploits une réputation de bravoure et d'audace parmi les vétérans de Charles Ier et de Charles II. Réuni à deux autres feudataires apuliens qui avaient comme lui à venger la mort de leurs pères, tués par les Siciliens, il avait été recruter en France, probablement durant l'automne de 1299, trois cents guerriers d'élite qui avaient juré de vaincre le terrible général de Frédéric, le vieux Blasco d'Alagona, ou de mourir à la tâche. Lorsqu'il rejoignit le duc de Calabre à Catane à la tête de ce bataillon de preux auxquels on avait donné le nom de chevaliers de la Mort, les affaires des Angevins, si prospères quelques mois auparavant, se trouvaient dans un état déplorable. Le combat naval du cap Orlando, dans lequel Roger de Lauria avait vaincu avec les galères de Naples et d'Aragon la flotte de Frédéric, avait été bientôt suivi par le départ du roi Jacques, qui, las d'une guerre fratricide, s'était retiré dans ses Etats. Depuis lors Robert était bien parvenu à s'emparer de nombre de villes et de châteaux et à s'assurer par trahison de la possession de Catane, mais il ne disposait pas d'assez de troupes pour pouvoir rien tenter de sérieux, et la descente opérée à Trapani par son frère, Philippe de Tarente, avait eu pour résultat le désastre de Falconaria. Il lui avait donc fallu envoyer Lauria à Naples chercher de nouveaux renforts et se résigner à attendre son retour, enfermé dans Ca-

tane. L'amiral, inquiet de laisser le jeune prince en face d'ennemis dont il connaissait l'astuce, lui avait fait promettre de ne pas sortir de la défensive pendant tout le temps que durerait son absence, Le duc s'y était formellement engagé, mais ne tint pourtant pas parole.

A quelques lieues de Catane, à l'ouest de l'Etna, s'élève au milieu d'une contrée âpre et montagneuse la bourgade de Gagliano. A l'époque qui nous occupe, elle était dominée et défendue par une de ces imprenables forteresses dont la féodalité avait couvert l'Europe. Ce château, qui avait appartenu aux Procida, avait été, après la défection du chancelier, confisqué au profit du domaine royal et Frédéric en avait confié la défense à un de ses courtisans, le Catalan Montaner de Sosa. Plusieurs prisonniers y avaient été renfermés après la bataille de Falconaria. Parmi eux se trouvait un jeune chevalier français, Charles Morelet, qui ne tarda pas à attirer l'attention de son geôlier par l'exaltation de son dévouement pour la maison d'Anjou. Montaner conçut la diabolique pensée de se servir de cette nature loyale et passionnée pour faire tomber le fils de Charles II dans un odieux guet-apens. Il commença par traiter son prisonnier avec plus d'égards qu'il ne lui en avait montré d'abord, il adoucit petit à petit les rigueurs de sa captivité et en fit probablement son convive habituel. Dès qu'il le jugea suffisamment captivé par les prévenances dont il le comblait, il s'ouvrit à lui comme un homme oppressé par un secret terrible. Après

lui avoir fait jurer de ne jamais révéler ce qu'il allait lui confier, il lui avoua en tremblant et à voix basse qu'il lui était impossible de supporter plus longtemps d'être séparé du giron de l'Eglise. « Pour y rentrer, ajouta-t-il, je donnerais ma vie « et je commencerais par rendre à ma nouvelle cause « un service assez éclatant pour expier tous mes pé- « chés passés. » Cet aveu transporta de joie Morelet. Dans sa loyale confiance, il ne lui vint aucun doute à l'esprit. Il se jeta au cou du traître et le félicita de ce que ses yeux s'étaient enfin ouverts à la lumière. « Je t'en conjure, poursuivit-il, explique- « moi quel éclatant service tu pourrais rendre à « mon roi. — J'ouvrirais les portes de ce châ- « teau au duc de Calabre, répliqua le Catalan, et « je lui en livrerais la garnison. » Le jeune homme donna sans hésitation dans le piége. Il écrivit à Robert, auquel Montaner fit bientôt parvenir sa lettre.

La perspective de s'emparer d'une place aussi importante que Gagliano devait séduire un jeune prince désireux de réparer l'échec de Falconaria. Il s'empressa de soumettre à ses conseillers les propositions de Montaner. Brienne et ses amis se prononcèrent pour qu'elles fussent acceptées, le légat pour qu'on n'en tînt aucun compte. C'était ce même Gérard de Parme qui s'était vainement efforcé d'empêcher le prince de Salerne d'affronter Lauria, le 5 juin 1284. Il rappela la promesse faite à l'amiral et exprima la crainte d'un guet-apens. Ses arguments furent combattus par les partisans de l'entre-

prise. Toutefois on arriva à un compromis, c'était de ne se décider qu'après avoir fait venir Montaner à Catane. Le Catalan répondit que le commandant d'un château fort ne pouvait pas s'absenter en temps de guerre sans éveiller les soupçons. Il envoya à sa place son neveu, un enfant de quatorze à quinze ans, pour servir de guide aux Angevins. La feinte ingénuité du petit traître et ses réponses pleines d'assurance satisfirent si complétement Robert, que l'expédition fut décidée. Chacun des capitaines voulut et en faire partie et en être le chef. Pour mettre un terme à ce conflit de prétentions, le duc finit par déclarer qu'il prendrait le commandement en personne. « En telle compagnie, ajouta-t-il, toute « l'armée sicilienne me tendît-elle une embuscade, « je m'en rirais. » Ses compagnons étaient en effet de rudes chevaliers qui tous avaient fait leurs preuves. C'étaient, outre Brienne, le comte de Valmont, Godefroy de Milly, Jacques de Brusson, Jean de Joinville, Olivier de Berlinçon, Robert Cornier, Jean Trullard, Gauthier de Noé, et Thomas de Procida, le fils du vieil ennemi de Charles d'Anjou.

Le lendemain au point du jour les chefs que nous venons de nommer se présentèrent au castel Ursino. Le duc était encore couché et n'avait point parlé à sa femme de l'expédition projetée. Yolande d'Aragon voulut savoir la vérité. Jeune, belle, nouvellement mariée, il ne lui fut pas difficile d'arracher son secret à son mari. Ses instincts de femme aimante lui révélèrent le danger dans lequel il allait se jeter en

aveugle. Avec une rare adresse, elle se récria sur ce qu'un prince de son rang s'abaissait en se faisant le chef d'une aussi misérable entreprise, dont il ne retirerait aucune gloire et dont la réussite ne serait jamais attribuée qu'à la trahison de Montaner. Sa tendresse aidant, elle l'emporta. Robert alla annoncer à ses chevaliers qu'il ne partirait point et remit le commandement au comte de Brienne.

La petite bande se mit en marche précédée par le neveu du châtelain. Elle ne comptait, en dehors des capitaines que nous avons nommés, que les trois cents chevaliers de la Mort et quelques hommes d'armes siciliens. Vers le soir, elle se trouva au milieu des montagnes. Thomas de Procida fut le premier à s'inquiéter. Il avait, nous l'avons dit, possédé Gagliano et en connaissait les environs. En voyant qu'on ne songeait point à faire halte et qu'on s'engageait de nuit au milieu d'une contrée aussi difficile, il devina quelque trahison. Il se rapprocha de Gauthier. « Comte, lui-dit-il, c'est folie d'al« ler de l'avant comme nous le faisons et de nous « aventurer dans ces âpres gorges sans les avoir « fait explorer. Qu'est-ce qui nous dit que l'on ne « nous tend pas des embûches? Je vous en conjure, « laissez-moi vous servir d'éclaireur. Je connais le « pays pour y avoir chassé autrefois, je sais où « l'ennemi peut être embusqué. S'il nous a préparé « quelque piége, je le découvrirai. Si même je péris, « vous tous ne serez point victimes du guet-apens. » Le conseil était sage et méritait d'être suivi. Brienne

le repoussa avec l'orgueilleuse jactance qui avait perdu son bisaïeul à Sarno. Il traita Procida de lâche et répéta, comme Robert, qu'avec de pareils hommes sous ses ordres il affronterait sans crainte en rase campagne toutes les forces de la Sicile.

Les Angevins continuèrent leur marche. Vers le milieu de la nuit ils arrivèrent à Gagliano. Leur guide leur fit faire halte dans une vallée étroite, bordée de rochers escarpés et dominée par la forteresse. Il demanda au comte la permission de le précéder pour prévenir son oncle. Il fit valoir qu'il était indispensable que celui-ci pût se mettre en mesure de faire entrer la petite troupe sans donner l'éveil à la garnison qui, au moindre soupçon, pourrait le massacrer et faire échouer l'entreprise. Toujours sans défiance, Gauthier laissa partir l'enfant qui profita de sa liberté pour courir au camp sicilien. Montaner avait averti Blasco d'Alagona et le comte Galcéran qui étaient accourus avec des forces nombreuses et qui attendaient à peu de distance la nouvelle de l'arrivée de leurs ennemis. Ils eurent bientôt occupé les principales issues de la vallée. Brienne et les siens attendirent en vain le retour de leur guide. Soudain, au milieu du silence de la nuit, ils entendirent éclater de tous côtés les fanfares des Catalans et des Siciliens. Le cri de guerre de Blasco d'Alagona répété par les échos de la montagne leur apprit en même temps quel terrible adversaire ils allaient avoir à combattre. La situation était effrayante, si effrayante que les transfuges siciliens qui faisaient partie de l'expédition

ne songèrent plus qu'à s'enfuir. Les chefs se réunirent en conseil. Procida prit de nouveau la parole. Il supplia ses compagnons de le suivre, leur promettant de les conduire si rapidement en rase campagne par des sentiers à lui connus que la cavalerie seule serait en état de les poursuivre et de les joindre et qu'ils pourraient alors en facilement triompher. L'orgueilleux Brienne rejeta cette proposition. « Non, dit-« il, des chevaliers français ne peuvent fuir ainsi. « Qu'est-ce que la mort après tout? » Godefroy de Milly se rangea aussitôt à son avis. « Alors même « que tous se retireraient, s'écria-t-il, je resterais. « C'est assez d'avoir fui une fois à Cantazaro. Le « souvenir m'en fait honte pour moi et pour mes « descendants. J'ai assez vécu et veux mourir ici. » Les autres capitaines applaudirent à ces fières, mais folles paroles. Seul, Procida eut la sagesse de s'éloigner.

Le jour en se levant montra aux Angevins la foule de leurs ennemis prêts à fondre sur eux. Blasco n'avait pas voulu attaquer de nuit. Les chroniqueurs lui en font, on ne sait trop pourquoi, un titre de gloire. A combattre pendant le jour il gagnait pourtant plus que ses adversaires qui se trouvaient obligés de se battre avec le soleil dans les yeux. Brienne et ses compagnons occupaient une petite colline isolée au milieu de la vallée. Ils auraient pu y attendre l'attaque et s'y défendre avec succès. C'eût été d'autant plus sage que le terrain était défavorable aux manœuvres de la cavalerie. Entraînés par leur or-

gueil, ces vaillants fous préférèrent renoncer à cet avantage plutôt que de ne point porter les premiers coups. Blasco avait formé ses troupes en deux fortes colonnes, l'une de gendarmerie, l'autre d'infanterie. Cette dernière était composée tout entière de ces terribles Almogavares qui, à demi nus et sans armes défensives, avaient tant de fois vaincu les meilleurs chevaliers de France et de Naples. Suivant leur coutume, ils s'étaient préparés au combat en aiguisant leurs armes, et les Angevins avaient pu les voir, dans la demi-obscurité de l'aurore naissante, faisant jaillir des milliers d'étincelles des pierres et des rochers qu'ils frappaient avec les fers de leurs lances et de leurs dards. Les chevaliers de la Mort furent accueillis par une volée de pierres et de traits, puis heurtés au même instant par les colonnes siciliennes. Une épouvantable mêlée s'engagea. Lestes comme des chasseurs de chamois, les Almogavares bondissaient autour de leurs ennemis, s'efforçant surtout de tuer ou de blesser les chevaux. Tout cavalier désarçonné était à l'instant entouré, saisi et tué par eux. Chargés à leur tour, ils se sauvaient en courant sur les rochers qui bordaient la vallée et s'y mettaient hors d'atteinte. Le comte et les siens avaient fait le sacrifice de leur vie. Ils accomplirent des merveilles. A plusieurs reprises, ils enfoncèrent la gendarmerie sicilienne et enlevèrent même la bannière du comte Galcéran. A midi, Montaner avoue qu'il était encore impossible de savoir à qui demeurerait la victoire. Vingt fois les généraux de Frédéric durent ramener à la charge

leurs gens découragés. Le nombre cependant finit par l'emporter. Un à un, tous ces preux tombèrent. Il n'en resta plus à la fin qu'une poignée, groupés sur un rocher autour de leur chef. Gauthier semblait doué d'une force surhumaine. Son bras ne se lassait point de frapper. Tant de courage lui conquit l'admiration de ses ennemis. Ils eurent honte de s'acharner contre ce vaillant homme qui résistait à toute une armée. Ils le supplièrent de mettre fin à une lutte dans laquelle il devait périr. Longtemps il refusa. Pour le décider à se rendre il fallut que le vieux Blasco intervînt. Ce ne fut qu'à cet illustre capitaine qu'il consentit à remettre son épée. Son écuyer combattait à quelques pas de lui, défendant avec acharnement la bannière des Brienne. En voyant qu'il allait falloir la rendre, il la jeta en l'air de façon qu'elle retombât sur la tête de son maître, puis, libre du dépôt qui lui avait été confié, il bondit l'épée haute dans les rangs ennemis et y trouva la mort qu'il cherchait.

Le combat fini, Montaner de Sosa sortit de son repaire comme le chacal qu'attire l'odeur des cadavres. Il parcourut le champ de bataille, tournant et retournant les morts pour trouver les corps des plus nobles et des plus riches. Il les fit porter dans son château et les fit bouillir pour les conserver dans l'espoir que la piété de parents ou d'amis lui payerait cher ces tristes restes.

Du haut d'une tour où l'avait fait enchaîner son infâme geôlier, Charles Morelet avait pu suivre dans

tous ses détails l'horrible drame dont son imprudente confiance avait été la cause. Fou de douleur, il se jura de n'y point survivre. Après avoir vainement essayé de se briser la tête contre les murs de son cachot, il refusa tout aliment et finit par succomber aux tourments de la faim (1).

Les défaites de Falconaria et de Gagliano firent un tort considérable à la cause angevine. Les Siciliens, qui avaient abandonné le parti de Frédéric après la bataille du cap Orlando, cherchèrent à rentrer en grâce auprès de lui. Pendant trois années encore, Boniface VIII, Charles II, Robert de Calabre et Roger de Lauria firent des efforts inouïs pour conquérir la Sicile. La résistance du jeune roi finit cependant par les lasser et par les décider à conclure, en 1303, une paix qui lui laissait cette brillante couronne qu'il avait si bien su défendre.

(1) SPECIALIS, l. V, c. 12. — MONTANER CH, 191. — AMARI cite les actes suivants, p. 455. Diplôme du 22 juin, XIII[e] Indiction. On remet à Philippe de Tuzziac l'administration des biens de son parent le comte de Brienne. Reg. 1299-1300, C, Fol. 93, a tergo. Gr. arch. di Nap. — Diplôme du 7 juin, XIII[e] Indict. Mesures pour l'administration des biens du comte de Brienne, prisonnier de l'ennemi. Même registre, F° 102. J'ai trouvé au GRAN. ARCHIVIO, Reg. 1301, F° 197, un ordre de Charles II au justicier de la terre d'Otrante, en date du 6 avril 1301, dans lequel il est dit que le roi ayant, à la prière de Roger de Lauria, fait ouvrir une lettre de Gauthier de Brienne à son vicaire Jean de Capite (lettre écrite de sa prison de Catane), ordonne que par tous les moyens possibles, si Jean de Capite est absent, il fasse payer à sire Oddo de Bernardo, envoyé de l'amiral, 50 onces d'or, que Gauthier avait été forcé d'emprunter.

Cette paix rendit la liberté au comte de Brienne. Il en profita pour retourner en France où il épousa Jeanne de Châtillon (1), fille du comte Gauthier de Porcian, auquel Philippe le Bel avait confié l'épée de connétable de France (2). Gauthier paraît avoir fait un assez long séjour au nord des Alpes et n'être revenu en Italie qu'au commencement de 1308 (3). Quelques mois plus tard, la mort de son cousin, Guy de la Roche, le mit en possession du duché d'Athènes.

C'était un bel et enviable héritage que ce duché que s'était taillé un siècle auparavant, dans les débris de l'empire d'Orient, un simple gentilhomme franc-comtois, Othon de la Roche. Sous son administration et sous celle de ses successeurs Guy, Jean, Guillaume et Guy II, le petit Etat était parvenu à un haut degré de splendeur et de prospérité. Il comprenait au nord de l'isthme, l'Attique, la Béotie, la Phocide et la Locride ; au sud, une grande partie de l'Argolide. Peu de princes en Europe, hormis ceux qui portaient des couronnes royales, étaient aussi puissants que les maîtres d'Athènes, et leur cour, où l'on parlait le français aussi purement qu'à Paris,

(1) DUCHESNE (Andr.), *Hist. de la maison de Châtillon*, page 352.

(2) Le père ANSELME, *Hist. gén. et chr. de la maison de France*, t. I, p. 319. Edit. de 1712.

(3) ARCHIVES DE FRANCE, J, 622, n° 42. 1307, Bologne. Dimanche avant la Purification (partant, 1308), Gauthier renonce à ce que lui doit le roi de France, pour gages, retour de chevaux, chevauchées et pour quelque autre chose que ce soit et en tient quitte le roi.

passait, au commencement du XIV[e] siècle, pour l'une des plus brillantes et des plus fastueuses de l'époque. C'est que la Grèce était loin d'être tombée aussi bas qu'elle l'est aujourd'hui. Sans être aussi florissante qu'elle l'avait été avant la conquête romaine, elle comptait évidemment parmi les contrées les plus civilisées et les plus industrieuses du moyen âge. Athènes était encore une grande ville riche et populeuse, le pays était parsemé de nombreux villages, et les campagnes, soigneusement cultivées et sillonnées par des canaux d'irrigation, étaient couvertes de vignobles, d'orangers, de citronniers, de figuiers et d'oliviers. La valonia, le coton, la soie et les cuirs de l'Attique alimentaient les fabriques indigènes ou trouvaient au dehors des débouchés assurés ; le commerce du duché était considérable ; enfin les impôts payés par les propriétaires et les négociants grecs, auxquels les ducs avaient laissé leur indépendance et accordaient une intelligente protection, leur assuraient des revenus que bien des rois leur eussent enviés (1).

Ce fut à la fin de 1308 que Gauthier V de Brienne entra en possession de son duché. Il eut bientôt à se défendre contre les envahissements de ses voisins du nord, le despote d'Epire et le prince de Valachie, soutenus par les lieutenants de l'empereur. Pour leur

(1) FINLAY (George), *Mediœval Greece*, Londres, 1851. J'ai suivi les appréciations de cet auteur qui, à beaucoup de recherches, joint une connaissance approfondie du pays. P. 166 et suiv.

opposer une résistance efficace ou bien plutôt pour prendre sur eux une revanche éclatante en s'agrandissant à leurs dépens, il eut l'idée d'engager à son service cette célèbre bande de mercenaires connue dans l'histoire sous le nom de Grande-Compagnie catalane, qui, depuis cinq années, désolait l'empire d'Orient.

La Grande-Compagnie s'était formée au lendemain de la paix conclue en 1303 entre Frédéric de Sicile et Charles II de Naples. Cette paix condamnait à l'inaction des milliers d'aventuriers de toutes les nations dont la guerre était en quelque sorte devenue l'élément. Un des meilleurs lieutenants de Frédéric, un vrai capitaine d'aventure, tour à tour templier et renégat, amiral de Sicile et chef de pirates, avait alors conçu la pensée de réunir sous sa bannière ces vétérans de cent batailles et de s'ouvrir avec eux en Orient une nouvelle carrière de combats et de pillage. L'Asie Mineure était dévastée par les Turcs; Roger avait offert à l'empereur Andronic de la délivrer et celui-ci avait accepté en se laissant imposer les conditions les plus onéreuses. Le roi de Trinacrie, heureux de se débarrasser d'auxiliaires devenus dangereux, avait facilité leur passage en Asie. Les Turcs avaient été vaincus, mais les provinces arrachées à leur joug avaient été bientôt plus cruellement traitées par leurs libérateurs chrétiens qu'elles ne l'avaient jamais été par les envahisseurs musulmans. Andronic avait en vain réclamé. Il lui avait fallu recourir aux armes et à la trahison. Un moment

l'assassinat de Roger de Flor avait dispersé le plus grand nombre de ses soldats, mais mille cinq cents Catalans, demeurés dans Gallipoli sous Entença, Ximénès et Roccafort, y avaient tenu en échec toutes les forces de l'empire byzantin et en avaient triomphé. Leurs victoires leur avaient ramené un grand nombre d'auxiliaires et ils avaient fini par enfermer dans sa capitale le successeur de Constantin. La famine seule les avait décidés à s'éloigner et à se diriger vers la Macédoine. Chemin faisant, ils avaient massacré ou chassé leurs chefs et s'étaient mis sous la direction d'un comité d'obscurs capitaines dont une longue expérience de la guerre paraît avoir fait d'habiles généraux.

La Grande-Compagnie, au moment où Gauthier entra en pourparlers avec elle, se trouvait au cap de Cassandria, auprès de Thessalonique. Elle était sur le point d'en partir. La nécessité lui en faisait une loi. Elle avait si bien dévasté la Macédoine, qu'elle courait le risque d'y mourir de faim en y demeurant plus longtemps. Retourner sur ses pas lui était toutefois impossible : les Grecs avaient fortifié toutes les passes des montagnes qui séparent la Thrace de la Macédoine. Les chefs catalans accueillirent donc avec une véritable joie les propositions du duc d'Athènes et signèrent aussitôt avec lui un traité par lequel il prenait à sa solde la Grande-Compagnie tout entière, qui se composait au moins de trois mille cinq cents cavaliers et de trois mille hommes d'infanterie. Les conditions de ce traité prouvent quelle était

l'étendue des ressources dont le duc pouvait disposer. Il s'engageait en effet à payer quatre onces par mois aux hommes d'armes complétement cuirassés, deux onces aux cavaliers armés à la légère et une once aux fantassins. En n'admettant même que mille gens d'armes sur les trois mille cinq cents chevaux qui composaient la cavalerie, on arrive à un total mensuel de douze mille onces d'or, c'est-à-dire à une somme qui équivaudrait aujourd'hui à deux millions neuf cent mille francs de notre monnaie. Cette énorme solde n'était due qu'à partir du jour où la compagnie serait entrée dans le duché, mais, par contre, les six premiers mois devaient lui être payés d'avance dès qu'elle aurait rejoint le duc.

Les Catalans mirent toute une année à traverser la Thessalie. Ce pays était habité par une population belliqueuse qui défendit pied à pied les défilés de ses montagnes et qui leur fit un mal énorme. Ce ne fut qu'en 1310 qu'ils atteignirent enfin les frontières du duché. Gauthier les accueillit bien, il parlait couramment leur langue et connaissait leurs usages : aussi paraît-il avoir bientôt joui parmi eux d'une grande popularité. Il entra aussitôt en campagne avec une armée qui ne peut guère être estimée à moins de vingt mille hommes. Il poussa si vivement ses ennemis qu'ils furent contraints de solliciter la paix et de lui accorder une trentaine de châteaux et leur territoire.

La guerre finie, le duc ne tarda pas à se lasser de ses auxiliaires. Ils avaient des habitudes de licence

et de rapine qui les rendaient aussi terribles pour leurs alliés que pour les ennemis. Les atrocités qu'ils avaient commises en Asie après en avoir chassé les Turcs, nous donnent la mesure de ce qu'eurent à souffrir les habitants du duché. Gauthier chercha donc à leur faire quitter ses États le plus promptement possible. Montaner l'accuse d'avoir voulu les renvoyer sans leur payer leur solde arriérée et d'avoir en même temps travaillé à les diviser en donnant des terres à une partie d'entre eux. Il se peut que cette accusation soit fondée et que le duc, dont le trésor était momentanément épuisé par la guerre qu'il venait de soutenir, se soit montré peu disposé à tenir ses engagements. Mais en même temps on peut être certain qu'il ne fut pas seul de mauvaise foi et que les Catalans eurent recours à toutes les chicanes possibles pour ne point s'éloigner de ce plantureux pays qu'aucune armée n'avait ravagé depuis longtemps et dans lequel ils trouvaient si grassement à vivre. D'ailleurs, ils ne se souciaient point de remonter vers le nord. Ils eussent eu de nouveau à affronter les terribles montagnards de la Thessalie qui leur avaient opposé, en 1309, une si rude résistance et qui auraient eu pour alliés cette fois les Grecs de Constantinople. En tout cas, en quittant le duché ils auraient voulu s'abattre sur la Morée, mais Gauthier, vassal de la maison d'Anjou, ne pouvait y consentir. Pour se délivrer de leur présence il n'avait d'autre moyen, si toutefois ils voulaient bien se laisser renvoyer, que de les embarquer pour la Si-

cile ou la Catalogne; mais si riche qu'il fût, il ne l'était probablement point assez pour affréter une flotte capable de porter dix à douze mille personnes et trois mille cinq cents chevaux La situation était évidemment très-difficile pour lui, et Montaner ne nous a pas tout dit. Entre ce hautain et puissant prince, dont l'amour-propre devait être excité par le souvenir de Gagliano, et ces mercenaires avides d'argent et confiants dans leur force, les choses ne pouvaient tarder à s'envenimer et devaient forcément finir par un recours aux armes.

L'hiver de 1310 à 1311 s'était passé en négociations. Au commencement de mars, Gauthier rassembla son armée à Thèbes, tandis que la Grande-Compagnie allait s'établir sur les bords du Céphise, non loin du village de Skripon, dans cette même plaine qu'ont rendue à jamais célèbre les deux victoires de Philippe à Chéronée et de Sylla à Orchomène. Pour opposer une barrière à la cavalerie qui faisait la principale force de leur ennemi, les chefs de la Compagnie créèrent en avant de leur camp, en y amenant par des rigoles les eaux du fleuve, un marais factice que le blé déjà grand qui couvrait le sol dissimulait complétement à l'œil le plus exercé.

Ce fut le lundi 15 mars 1311 que Brienne se résolut à attaquer les Catalans. Son armée était forte de six mille hommes de cavalerie et de huit mille d'infanterie. Jamais général ne crut aussi aveuglément à son propre triomphe. Après avoir rangé son

armée en bataille, il forma une avant-garde de neuf cents hommes d'armes français, dont deux cents chevaliers à éperons d'or, et se mit à leur tête. Cette magnifique brigade s'ébranla à sa voix et fondit au galop sur la ligne ennemie. Soudain le sol manqua sous elle, les chevaux glissèrent et s'abattirent. Les cavaliers cherchèrent en vain à les relever. Eux et leurs montures roulèrent pêle-mêle dans la fange. A un signal de leurs chefs, les Almogavares bondirent en avant. Par des digues étroites ménagées dans le bourbier, ils s'approchèrent de leurs ennemis et les massacrèrent sans pitié. Rarement on vit une pareille boucherie. Brienne fut tué des premiers. Tous ses compagnons eurent le même sort. Deux seulement furent épargnés, ce furent Boniface de Vérone et Roger Deslau.

A la vue de ce désastre, aussi complet qu'inattendu, qui lui enlevait son chef et ses plus vaillants guerriers, l'armée athénienne fut saisie de panique et, quoique assez nombreuse encore pour disputer la victoire, ne songea plus qu'à chercher son salut dans la fuite. Elle abandonna le champ de bataille et se débanda en tous sens. Les Catalans ne lui laissèrent pas le temps de revenir de sa terreur et poursuivirent rapidement leur premier succès. Thèbes, Athènes et toutes les forteresses du duché tombèrent en leur pouvoir. Ils ne s'arrêtèrent qu'à l'isthme de Corinthe où étaient accourus tous les feudataires de la principauté d'Achaïe. Cette rapide conquête fut souillée par ses excès. Comme toujours, leur passage

fut marqué par des ruines. A Thèbes, entre autres, ils détruisirent une des merveilles de l'époque, ce splendide palais des Saint-Omer qui, quelques années auparavant, avait servi de prison à l'ami de Montaner, à l'infant Fernand de Mayorque.

Tout ce qui avait appartenu aux vaincus fut partagé entre les vainqueurs. Ce ne furent pas seulement leurs domaines et leurs richesses, ce furent aussi leurs femmes et leurs filles. Les plus illustres châtelaines, les plus nobles damoiselles furent condamnées à partager la couche d'ignobles aventuriers qu'elles eussent, quelques jours plus tôt, jugés indignes de remplir auprès d'elles les plus humbles fonctions et dont les mains étaient encore teintes du sang de leurs maris, de leurs pères et de leurs frères (1).

(1) RAMON-MONTANER, ch. 240. — NICÉPHORE GRÉGORAS, ap. Buchon, Chron. étr., p. 474. — Enfin FINLAY, 169 et suiv. Cet auteur parle du champ de bataille *de visu*.

VIII

Plus heureuse que ses vassales, Jeanne de Châtillon n'était point tombée aux mains des vainqueurs du Céphise. Bien des femmes à sa place eussent été à jamais accablées par l'épouvantable catastrophe qui venait de lui enlever son mari et de dépouiller son fils du duché d'Athènes. Elle, pourtant, ne perdit pas courage. Elle alla tout d'abord chercher un asile à la cour de Naples avec ses enfants, Gauthier et Isabelle, tous deux encore en bas âge. Après les avoir fait mettre en possession de leurs biens à l'administration desquels elle pourvut sans retard (1), elle s'occupa activement d'arracher aux Catalans leur nouvelle conquête. Elle chercha et réussit à intéresser à sa cause le roi Robert et le souverain pontife. Clément V l'aida de tout son pouvoir à organiser une expédition à la tête de laquelle se mit le comte de Porcian. Tout habile capitaine qu'il était, Gauthier de Châtillon ne parvint pas à triompher de la Grande-

(1) Gran Archivio di Napoli. Voir l'acte cité, note 3, p. 141 et un autre acte du 8 mai 1311. Reg. 1309, F° 289.

Duchesne, *Hist. de la maison de Châtillon*, preuves du livre VII, p. 212. Procuration donnée par Jeanne de Châtillon, le 22 novembre 1312 à son père pour l'administration des biens de ses enfants.

Compagnie (1). Cette tentative malheureuse coûta beaucoup d'argent qu'il ne fut possible de se procurer que par des emprunts. En 1320, les créanciers n'étaient pas encore entièrement payés. Il en résulta un procès entre Jeanne et son fils qui venait d'atteindre sa majorité. Gauthier prétendait que sa mère, ayant eu le bail et l'administration de ses biens durant sa minorité, devait, suivant la coutume du pays, les lui rendre quittes et libres de toute charge. La duchesse soutenait par contre qu'elle n'y était pas tenue, l'argent qu'elle avait emprunté ayant été dépensé dans le but de reconquérir la principauté de son fils. Elle demandait en outre la restitution de six cents livres de rente faisant partie de sa fortune personnelle que son mari avait vendues en lui promettant de lui assigner une rente équivalente sur l'une de ses terres. Des amis communs intervinrent et amenèrent une transaction qui fut ratifiée par un arrêt de Philippe V le Long. Le duc dut payer toutes les dettes contractées par sa mère pour recouvrer le duché d'Athènes jusqu'à concurrence de sept mille livres tournois et lui assurer les six cents livres de rente qu'elle demandait, sur les revenus les plus clairs du comté de Brienne, à la condition toutefois qu'après sa mort cette rente ferait retour à lui et à ses héritiers (2).

(1) Buchon, *Nouvelles recherches historiques sur la principauté française de Morée*, 1845, I, 31.

(2) Duchesne, ut suprà, liv. VII, c. II, p. 352 à 354. Preuves du liv. VII, p. 213-214.

Malgré les dettes qu'il eut à payer sur ses revenus et malgré l'énorme dot qu'il donna à sa sœur lors de son mariage avec Gauthier d'Enghien (1320), le jeune duc d'Athènes n'en demeura pas moins l'un des plus riches seigneurs de son temps. Sans parler des biens qu'il possédait en Champagne, il avait en Italie les comtés de Lecce et de Conversano et les seigneuries de Turi, de Casamassima, de Castellucio de Sauro et de Castellucio de Silaris, en Morée Argos et Nauplie, et en Chypre d'autres terres encore dont les noms ne sont pas parvenus (1). Certes toute cette fortune n'était point à comparer à celle des grands banquiers florentins du XIV[e] siècle, mais elle était, quoi qu'en puisse dire Villani, assez considérable pour exciter l'envie et la convoitise de plus d'un prince de maison souveraine. La preuve en est que la famille royale de Naples rechercha son alliance. En 1322, le roi Robert lui fit épouser l'une des filles de son frère Philippe, la princesse Marguerite d'Anjou-Tarente. Ce mariage, comme celui de Frédéric II et d'Yolande, fut célébré à Brindes où les Briennes possédaient un magnifique palais qui faisait encore, vers 1700, l'admiration des antiquaires locaux, émerveillés de retrouver dans une habitation du

(1) Voir l'acte cité, note, p. 142. — DUCANGE, *Hist. de Const.* Edit. Buchon, II, 152. — DE TARSIA, *Hist. Cupersan.*, liv. II, p. 710 (ap. Dilectus script. RR. Neap.). — BEUGNOT, *Assises de Jérusalem*, II, 388. — Bibliothèque des Uffizi de Florence. TESTAMENT DU DUC D'ATHÈNES, MS., Cod. XLIX. Athen. Magl. 49. 5.

moyen âge quelques traces de la civilisation antique et surtout des bains à la romaine (1).

Devenu l'un des royaux de Naples, le duc d'Athènes ne tarda pas à acquérir une grande influence sur le roi Robert et sur son fils, le duc Charles de Calabre. Ce dernier le chargea, en 1326, de le précéder à Florence avec quatre cents chevaux et de prendre jusqu'à son arrivée la direction des affaires de la république qui, effrayée des progrès de Castruccio Castracane, venait de donner au prince angevin la seigneurie pour dix années. Gauthier arriva le 17 mai à Florence avec sa jeune femme et alla s'installer au-delà de l'Arno, dans la maison des Mozzi. Il gouverna pendant deux mois environ fort sagement, au dire de Villani. On peut en tirer la conclusion qu'il laissa la bourgeoisie mener les choses à sa guise et qu'il se prêta de bonne grâce à lui servir d'instrument. Ce n'est qu'à ce prix qu'il a pu mériter dans cette circonstance les éloges du célèbre chroniqueur. Toutefois il dut, dès cette époque, se rendre compte des côtés faibles de cette oligarchie de marchands avec laquelle nous le verrons entrer plus tard en lutte (2).

Le duc de Calabre le rejoignit le 31 juillet à la tête de mille cinq cents lances. Il amenait avec lui la fleur de la chevalerie napolitaine. Malgré l'épithète d'Illustre que l'histoire a ajouté à son nom, le

(1) SUMMONTE, II, 338. — DELLA MONICA, *Historia della fedelissima città di Brindisi.* LECCE, 1674, p. 440 et p. 460.
(2) VILLANI, IX, 346.

fils de Robert n'était ni un grand général ni un grand homme d'État. Militairement, il ne fit rien de bon et ne sut même pas tirer parti de la maladie de Castruccio qui lui laissait le champ libre. Politiquement, il n'opéra aucune réforme utile et ne profita du pouvoir, qui lui avait été confié, que pour extorquer des sommes considérables aux Florentins. A vrai dire, lui et les siens en dépensèrent la plus grande partie durant leur séjour en Toscane en y menant joyeuse vie. Si les finances de la république eurent à en souffrir, le menu peuple y gagna beaucoup. Non-seulement tous ces beaux seigneurs venus du royaume de Naples prodiguèrent l'argent que leur donnait leur prince, mais celui-ci contribua à développer de nouveau dans la population aisée le goût et le besoin du luxe en rendant aux femmes le droit de se vêtir aussi richement et aussi follement que bon leur semblerait, droit dont elles avaient été précédemment privées par des lois somptuaires d'une extrême sévérité (1).

Le duc d'Athènes ne paraît pas être demeuré longtemps auprès de son royal cousin et dut retourner assez promptement à la cour de Naples. Nous savons qu'il prit part l'année suivante (1327) à une expédition que le roi Robert envoya dans les États de l'Église lors de l'entrée de l'empereur, Louis de Bavière, en Italie. Jean d'Anjou, prince de Morée, qui commandait l'armée napolitaine, lui confia la garde de

(1) VILLANI, X, ch. I et X.

Rieti (1). C'était un poste important qu'on ne pouvait laisser qu'aux mains d'un homme éprouvé et ce fut en effet par cette ville que le duc Charles opéra sa retraite au commencement de 1328, pendant que l'armée impériale s'avançait sur Rome par les Maremmes. Les Angevins se trouvèrent à ce moment dans une situation vraiment critique. Il ne dépendit que de leur adversaire de conquérir le royaume de Naples à la tête des forces imposantes dont il disposait. Heureusement pour eux il perdit son temps à assurer par de sottes formalités la validité de son couronnement et ne sut pas mettre à profit les rares talents militaires du célèbre capitaine qui était alors le vrai chef des Gibelins d'Italie. L'occasion perdue ne se retrouva plus. Un coup de main qui, à peu de temps de là, mit Pistoja au pouvoir des Guelfes, rappela Castruccio sur ses pas et sauva la couronne de Robert. Le tyran de Lucques trouva en Toscane une mort prématurée (septembre 1328) qui, en privant Louis de Bavière de son seul allié sérieux, l'obligea bientôt à repasser les Alpes.

Charles de Calabre suivit de près Castruccio dans la tombe (novembre 1328). Ce fut une grande perte pour Gauthier, qui se préparait à tenter la conquête de son duché d'Athènes. Le jeune prince l'eût sans nul doute puissamment secondé dans cette entreprise. Robert se borna à écrire aux grands feudataires de son royaume pour les autoriser et les

(1) [illegible] X, ch. XLIX.

engager à aider son cher neveu à recouvrer sa principauté (1). Jean XXII prit un peu plus à cœur les intérêts de l'héritier d'Othon de la Roche. Par une bulle expédiée à Avignon en juin 1330, il enjoignit au patriarche de Constantinople et aux archevêques de Patras et d'Otrante d'excommunier les Catalans détenteurs des terres du duc, s'ils ne les lui restituaient pas dans un délai de six mois, et le 1er juillet suivant il écrivit à ces mêmes prélats, ainsi qu'à l'archevêque de Corinthe, de faire prêcher une croisade contre la Grande-Compagnie. Brienne ne parvint toutefois à achever ses préparatifs que dans le courant de l'été de 1331. Il avait réuni à Brindes huit cents chevaliers français qu'il avait été recruter au-delà des Alpes, cinq cents fantassins toscans, tous habillés et armés d'une manière uniforme, et un grand nombre d'Apuliens. Il partit avec tout ce monde au commencement d'août et vint débarquer à Arta dont il s'empara. Les Catalans n'osèrent pas l'affronter en rase campagne et s'enfermèrent dans les châteaux forts dont le pays était hérissé. Gauthier perdit son temps à enlever quelques-unes de ces bicoques, ne fit aucun progrès et se trouva bientôt sans argent. Il lui fallut licencier ses troupes et renoncer à son entreprise. Boccace prétend que la mort de son fils unique, tué par les Catalans, contribua puissamment à le décourager. Ce qui est indubitable, c'est qu'il revint en Italie sans avoir atteint son but. Il fut na-

(1) GRAN ARCHIVIO DI NAP., Reg. 1329, A, 202.

turellement fort critiqué et Villani prétend que les gens versés dans l'art de la guerre attribuèrent son insuccès au trop grand nombre de combattants qu'il avait emmenés avec lui (1).

Cette malheureuse campagne dut lui coûter fort cher, quoique je sois porté à croire que le pape Jean XXII l'ait aidé de ses trésors, qui, on le sait, étaient considérables. Il ne renonça pas cependant à ses projets sur la Grèce, et en 1334 il signa à Oria avec la veuve de Philippe d'Anjou-Tarente, Catherine de Valois, impératrice titulaire de Constantinople, un traité par lequel il s'engageait à entreprendre la conquête du despotat d'Epire à la condition qu'il aurait pour sa part un tiers du pays qu'il soumettrait (2). Le silence des historiens porterait à croire que ce traité ne reçut même pas un commencement d'exécution. Catherine, devenue la maîtresse du Florentin Nicolas Acciaiuoli, lui confia la direction de ses affaires et passa avec lui en Morée en 1338, tandisque, vers le même temps, Gauthier allait chercher en France un théâtre plus digne de son courage. Edouard III et Philippe de Valois venaient d'entrer en lutte. Le duc prit part sous les ordres du dernier aux premières campagnes de la guerre de Cent-Ans (3). La trêve signée (1340), il songea de nouveau à reconquérir son duché d'Athènes. C'était un esprit

(1) DUCANGE, II, 202 et suiv. — VILLANI, X, 190. — BOCCACE, I, *casi degli nomini illustri*, liv. IX.

(2) FERRARI, *Apologia*, 560.

(3) FROISSART, édit. Buchon, Chroniq. franç., I, 259.

tenace et persévérant, sa vie tout entière nous en fournit la preuve. Nous le voyons donc arriver vers la fin de 1341 à la cour d'Avignon pour intéresser à sa cause le successeur de Jean XXII. Pendant qu'il négociait avec le souverain pontife, ses anciens amis de Florence lui firent parvenir des propositions qui changèrent tous ses projets. La République, engagée dans une lutte désastreuse avec ses voisins de Pise, lui offrait de le mettre à la tête de ses armées (1).

Depuis le triomphe de Charles d'Anjou sur le parti gibelin, Florence avait été gouvernée sans interruption par sa bourgeoisie. Cette bourgeoisie intelligente, riche et ambitieuse avait exploité à son profit les aspirations démocratiques du bas peuple et ses vieilles rancunes contre l'aristocratie pour accaparer entièrement le pouvoir. Elle avait été, il faut le reconnaître, à la hauteur de son ambition. Les soixante-seize années durant lesquelles elle se maintint à la tête des affaires, avant la domination du duc d'Athènes, forment l'une des plus brillantes périodes de l'histoire florentine. Sous son administration, la République avait acquis une prépondérance marquée en Toscane et même en Italie, et deux fois, par son inébranlable fermeté au milieu des revers, elle avait arrêté dans leur carrière triomphale les successeurs de Barberousse. Malheureusement cette oligarchie de légistes, de médecins et de marchands

(1) Villani, XI, c. 135.

s'était montrée, comme cela arrive trop souvent aux castes victorieuses, cruelle et inique vis-à-vis des vaincus. Elle avait persécuté les nobles avec un acharnement passionné et haineux, elle les avait privés de la plupart de leurs droits civils et n'avait pas craint d'altérer à leur préjudice les règles de la plus commune justice. Elle avait voulu en faire et en avait fait des parias. Pour le peuple qui avait contribué à l'élever au-dessus de sa rivale, elle n'avait guère été plus équitable. Elle l'avait écrasé de ses mépris de parvenue et avait fini par lui enlever par un habile escamotage jusqu'au droit d'élire ses propres magistrats.

En présence des haines que leur tyrannie amassait dans tous les cœurs au-dessus et au-dessous d'eux, les membres de cette oligarchie auraient au moins dû s'efforcer de mériter par une conduite sans reproche l'estime et le respect de leurs adversaires. Pourtant ils n'en avaient pris aucun souci. Loin de là, dominés par la passion de l'argent, ils ne s'étaient servi de la toute-puissance dont ils jouissaient et de l'impunité qu'elle leur assurait, que pour s'enrichir en toute occasion aux dépens de la commune. Et ce n'est point là une de ces accusations banales comme on en porte contre tous ceux qui sont chargés de gouverner les États. Alors même que le témoignage de Villani ne suffirait pas pour établir leur culpabilité, nous en trouverions d'irrécusables preuves dans les procès dont nous aurons à nous occuper plus tard.

Gens d'esprit d'ailleurs, ces bourgeois recouraient,

chaque fois que leurs fautes ou leurs turpitudes avaient exaspéré la population, à un ingénieux expédient à l'aide duquel ils détournaient sur un tiers les colères qu'ils avaient allumées contre eux-mêmes. Sous le prétexte de sauver la République de conspirations gibelines, souvent imaginaires, ils confiaient le pouvoir judiciaire et militaire à quelque dictateur qui tyrannisait si cruellement la noblesse et le peuple que ses iniquités faisaient oublier les leurs. Deux fois depuis 1335 il leur avait fallu confier ainsi des pouvoirs extraordinaires à un certain Gabrielli d'Agobbio, qui s'était merveilleusement acquitté de la tâche ingrate dont l'avaient chargé ses patrons. Le remède toutefois avait été insuffisant. C'est qu'aussi l'oligarchie avait fait fautes sur fautes et qu'il ne lui en restait, pour ainsi dire, plus à commettre. En 1335 elle s'était laissé enlever Lucques par son allié Mastino della Scala, seigneur de Vérone. Pour lui arracher sa conquête, elle s'était alliée avec Venise. Les résultats de cette alliance avaient été désastreux. Florence avait supporté la moitié des frais de la guerre, avait contracté, pour y subvenir, 450,000 florins de dettes et n'avait pas gagné un pouce de terrain. Venise, après avoir pris Padoue avec l'aide de son alliée, avait fait la paix pour son compte, laissant Lucques aux mains de Mastino qui l'eût sans nul doute longtemps gardée si la révolte de Parme, en coupant les communications entre ses Etats et la Toscane, ne l'eût engagé à s'en dessaisir. Il avait donc ouvert une enchère entre Pise et Flo-

rence. Celle-ci, plus riche que sa rivale, avait offert le plus haut prix. Cette négociation avait été conduite par vingt commissaires choisis dans les rangs de l'oligarchie, qui s'étaient adjugés 50,000 florins sur les 250,000 florins convenus, suivant eux, avec le seigneur de Vérone. L'affaire eût été brillante pour les vingt de la guerre sans l'intervention des Pisans, qui, furieux de ne pouvoir acheter Lucques, s'étaient mis à en faire le siége. Cet appel à la force avait fait tomber les prétentions de Della Scala, qui avait réduit son prix à 180,000 florins et se serait contenté de bien moins encore si les négociateurs qui traitaient avec lui n'eussent point eu un gros intérêt à ce que l'affaire se conclût. Les Florentins étaient entrés à leur tour en campagne, mais n'avaient eu qu'un seul succès qui avait été une énorme maladresse. Leur général avait, durant quelques heures, établi des communications entre son armée et la place assiégée, y avait fait entrer des secours et y avait introduit les commissaires de Mastino et ceux de la République. Les premiers s'étaient empressés de remettre la ville aux seconds, et les Florentins n'avaient plus eu dès lors qu'à payer le prix convenu, quoiqu'il fût fort douteux qu'ils pussent conserver leur nouvelle acquisition. A peine ce triste résultat avait-il été obtenu, que leur armé avait subi, le 2 octobre 1341, une épouvantable défaite qui l'avait forcée à évacuer le pays de Lucques.

Telle était la triste situation de la République lorsque l'oligarchie aux abois songea à mettre le duc

d'Athènes à la tête des affaires et le fit sonder sur ses prétentions. Toutefois elle implora en même temps le secours du roi de Naples. Robert, devenu avare avec l'âge, ne se souciait nullement de diminuer son trésor pour venir en aide aux Florentins. Il lui était cependant difficile de briser ouvertement avec eux et de méconnaître ses anciens engagements. Pour se tirer d'affaire, il exigea la seigneurie de Lucques. Sa demande était exorbitante, si exorbitante qu'il comptait sur un refus. Pourtant ses malheureux alliés, consternés de leur défaite, consentirent sans hésitation à cette concession si dure pour leur orgueil. Robert, trompé dans son calcul, n'envoya pas un soldat. Une nouvelle ambassade vint renouveler les instances de la seigneurie. Il promit de faire partir dans un bref délai un corps de 600 chevaux sous le duc d'Athènes. Il n'en fit rien cependant. L'oligarchie, exaspérée de se voir abandonnée par lui avec une si flagrante mauvaise foi, s'adressa à Louis de Bavière. L'Allemand avait bonne volonté, mais peu de puissance et encore moins d'argent. Ses envoyés demandèrent à la République des sacrifices exagérés. On ne put pas s'entendre. Le bruit de cette négociation, en se répandant en Italie, fit un mal immense aux Florentins. Tout le monde crut qu'ils allaient passer dans les rangs gibelins. Robert, qui en avait toute la faute, en fut plus irrité que personne et parla de déclarer la guerre aux vieux alliés de sa famille. Ses menaces occasionnèrent une panique à Naples. Tous ceux,

barons, prélats et simples particuliers, qui avaient mis leur argent chez les banquiers et chez les marchands florentins, le réclamèrent à la fois. Ceux-ci se trouvèrent dans l'impossibilité de faire face à ces demandes simultanées de remboursement et furent obligés de solliciter des délais de leurs créanciers. Leur crédit, cela va sans dire, en fut très-ébranlé. La banqueroute d'Edouard III, en 1339, avait déjà porté un coup terrible au commerce florentin. Les Bardi et les Peruzzi y avaient perdu d'un seul coup un million trois cent trente-cinq mille florins d'or, de quoi acheter un royaume, nous dit Villani. Ce n'était pas seulement leur argent que ces deux puissantes compagnies, les deux colonnes financières de l'époque, avaient si imprudemment prêté au roi d'Angleterre, c'était aussi celui des nombreux clients qui, à Florence surtout, mais dans d'autres pays aussi, avaient déposé leurs fortunes entre leurs mains. Toutes les autres grandes maisons de Florence, les Acciaiuoli, les Bonnacorsi, les Antellesi, les Cocchi, et jusqu'aux petits négociants et aux simples artisans, avaient subi le contre-coup des embarras dans lesquels se trouvaient les Bardi et les Peruzzi. Tout le monde manquait d'argent, et personne n'était plus en état de tenir ses engagements ; en un mot, Florence traversait, depuis 1339, une horrible crise commerciale à laquelle la panique des créanciers napolitains vint mettre le comble (1). Des

(1) Peruzzi, *Storia del commercio e dei banchieri di Firenze*, liv. VI, c. III et IV.

emprunts contractés à des taux exorbitants et surtout le pouvoir dont les Peruzzi, les Acciaiuoli et les autres banquiers jouissaient encore dans la République, retardèrent momentanément la catastrophe; mais l'heure de l'expiation allait sonner pour l'oligarchie plébéienne. Par ses folles spéculations autant que par ses fautes politiques elle avait elle-même préparé sa chute. En voyant ceux qu'elle avait si longtemps et si odieusement opprimés, lever la tête et la blâmer ouvertement, elle comprit que le pouvoir lui échappait et qu'elle ne pourrait le conserver qu'en abdiquant momentanément entre les mains de quelque prince étranger. La courte administration du duc d'Athènes en 1326 lui avait laissé de bons souvenirs. Il avait gouverné pour elle et par elle. De plus, les liens de parenté qui l'unissaient aux Angevins faisaient espérer qu'il amènerait un rapprochement entre eux et la République. Depuis la défaite de Lucques, son nom était dans bien des bouches, et les ouvertures indirectes qui lui avaient été faites dans les derniers mois de 1341 avaient été bien accueillies par lui. Convaincue qu'il serait l'utile instrument qu'elle cherchait, la seigneurie se décida enfin à lui faire des propositions positives. Le duc les accepta sans hésitation et s'embarqua pour Naples vers la fin de l'hiver 1342, afin d'y recruter les gens d'armes dont il avait besoin.

Brienne trouva le Roi Robert si irrité contre les Florentins, qu'il crut prudent de lui dissimuler les

engagements qu'il venait de prendre avec eux. Pour donner le change sur ses préparatifs, il annonça l'intention d'entreprendre une nouvelle expédition en Romanie, puis, dès qu'il eut réuni assez de monde, il quitta sans bruit le royaume. Il se savait impatiemment attendu; aussi voyagea-t-il avec une telle rapidité qu'en arrivant à Florence tous ses chevaux étaient fourbus. Par reconnaissance de son empressement, autant que pour le mettre en état de partir sans retard pour le théâtre de la lutte, la seigneurie lui fit cadeau de trois chevaux de guerre. Les deux conseils ouvrirent pour cet achat, à la commission des Vingt, un crédit de 400 florins d'or (plus de 20,000 francs de notre monnaie) qui prouvent que les bons chevaux coûtaient à cette époque aussi cher, si ce n'est plus cher qu'aujourd'hui (1).

Gauthier rejoignit l'armée le 9 mai. Elle était commandée par un fort pauvre général, Malatesta des Malatesti de Rimini, qui, depuis six semaines qu'il était entré en campagne, n'était pas parvenu, malgré l'énorme supériorité de ses forces, à obliger les Pisans à lever le siége de Lucques. Au lieu de combattre, il ne s'était occupé qu'à tâcher de débaucher les mercenaires allemands qui servaient dans les rangs ennemis. Il n'y avait point réussi. Le général des Pisans, Nolfo de Montefeltro, un vieux routier romagnol qui connaissait toutes les roueries du métier, avait déjoué ses intrigues. Battu sur le terrain

(1) Paoli, *Della Signoria del duca d'Atene*, Doc. 1, p. 61.

de la ruse, il s'était enfin décidé à recourir à la force; mais il était trop tard. Les Pisans avaient eu tout le loisir de fortifier leurs lignes. Malatesta eut beau les tourner, il ne put pas se mettre en communication avec Lucques. Seul le duc d'Athènes pénétra, à la suite d'une brillante escarmouche, dans les retranchements ennemis. Le général florentin ne sut pas profiter de ce petit succès, qu'avec un peu d'audace il eût pu changer en une victoire décisive. Au lieu d'attaquer, il rappela Gauthier dans son camp. L'occasion perdue ne se retrouva plus. Le débordement du Serchio ayant rendu les approvisionnements très-difficiles, il abandonna la partie et se retira honteusement sur le territoire de la République.

La nouvelle de sa retraite porta à son comble l'exaspération publique. Ce fut une clameur générale contre l'oligarchie et surtout contre les Vingt de la guerre. On accusa hautement ces derniers d'avoir volé le trésor public et d'avoir gagné à l'achat de Lucques une commission de 20,000 florins; on reprocha à la seigneurie, si peu heureuse dans le choix de ses généraux, d'avoir repoussé au mois d'avril les propositions des Pisans qui offraient de rembourser à la République les 180,000 florins déjà versés ou encore dus à Mastino della Scala, et de payer annuellement, pour la possession de Lucques, un tribut de 10,000 florins d'or. Toutes ces accusations n'étaient que trop fondées. Villani s'en est fait l'écho et n'a pas voulu transmettre à la posté-

rité les noms des Vingt de la guerre, tant leur culpabilité lui paraît avérée (1).

Le duc d'Athènes revint à Florence au moment où la fermentation était la plus vive. Il alla se loger modestement au couvent de Santa Croce. Il n'en fut pas moins le héros du jour. Seul il avait montré du courage et du talent. On se répétait que s'il eût été le chef, les Pisans auraient été vaincus. Tous les partis se mirent à lui faire la cour, l'oligarchie aussi bien que la noblesse. Quant au peuple, il lui prodigua ses applaudissements avec un enthousiasme sincère qui ne fit qu'augmenter de jour en jour.

Gauthier ne tarda pas à entrevoir combien il lui serait facile de profiter des dissensions qui agitaient la République et de la faiblesse des diverses factions pour s'emparer du pouvoir. Comme tous ceux de sa race, il rêvait une souveraineté indépendante. Il n'hésita donc pas et se mit à l'œuvre avec une prudence et une habileté que ses détracteurs eux-mêmes ont été forcés de reconnaître.

L'oligarchie, malgré les attaques auxquelles elle était en butte, était encore puissante. La constitution de 1328 avait mis entre ses mains toutes les fonctions publiques. Elle composait à son gré les listes des citoyens jugés dignes d'être appelés par le sort à exercer les magistratures et à faire partie des assemblées délibérantes, et depuis longtemps elle n'y inscrivait plus que les noms de ceux qu'elle

(1) Villani, liv. XI, c. 129 et c. 132.

savait dévoués à ses intérêts. C'était ainsi d'elle seule que dépendait le choix des magistrats étrangers qui devaient être élus par les conseils. Gauthier sut à la fois la tromper et la contraindre. D'une part, il lui inspira la conviction qu'elle trouverait difficilement un homme plus disposé à la servir ; de l'autre, il poussa en secret le peuple et la noblesse à exercer sur elle une irrésistible pression. Moitié de gré, moitié de force, elle se laissa entraîner. Le 31 mai 1342, le conseil du peuple le nomma, par cent quarante-huit voix contre trente et une, défenseur de la commune à dater du 26 mai et capitaine de la guerre à partir du 1er août, époque à laquelle Malatesta devait sortir de charge. Il devait remplir ces doubles fonctions jusqu'au 13 avril de l'année suivante. Son élection fut ratifiée le lendemain par le conseil du podestat, et le 5 juin il fut appelé à jurer qu'il observerait les conditions auxquelles le pouvoir lui avait été confié. Ces conditions laissaient l'autorité judiciaire aux mains du podestat et le pouvoir exécutif, ainsi que l'administration des deniers publics, dans celles de la seigneurie et des conseils ; elles lui interdisaient toute immixtion dans les opérations électorales ; elles réglaient le nombre des troupes mercenaires qu'il devait entretenir, son propre salaire et ceux de ses officiers et de ses soldats ; elles ne lui accordaient qu'une seule faculté : celle de punir, en cas de mauvaise conduite, les capitaines et les officiers chargés de la défense des villes et châteaux forts, et de rechercher les citoyens ayant en leur

possession des armes appartenant à la République (1).

Gauthier se trouvait toutefois en mesure de faire appel au suffrage universel. Il ne s'agissait plus dès lors que de s'assurer l'appui de tous les mécontents qui formaient une écrasante majorité. Pour y arriver, il fallait les convaincre qu'il n'était pas l'instrument de l'oligarchie. La capitulation de Lucques (6 juillet 1342) lui fournit l'occasion de leur en donner des preuves éclatantes et terribles. Profitant du droit qu'il avait de rechercher la conduite des officiers auxquels la République avait confié durant la guerre la défense de ses places fortes, il intenta des procès à quatre des plus riches et des plus influents d'entre les popolani grassi : à Giovanni des Medici, à Guillaume Altoviti, à Naddo des Oricellaï et à Matteo Rinaldi.

Le premier, chargé, pendant qu'il commandait la citadelle de Lucques, de la garde d'un prisonnier politique, messer Tarlato de Pietramala, s'était laissé acheter par lui et lui avait fourni les moyens de s'évader en plein jour et sous ses yeux ; il avait ensuite vendu aux Pisans le secret d'une opération projetée par le général de l'armée florentine, et qui, naturellement, avait été déjouée. Enfin il avait détourné à son profit une partie des sommes destinées à la paye et à l'entretien des soldats. Le second avait commis des infamies à Arezzo, dont il avait été gouverneur. Sous le prétexte d'un complot qu'il

(1) Paoli, p. 9.

prétendait avoir découvert, il s'était fait envoyer des troupes et avait mis la ville au pillage. Il avait ensuite prononcé contre les plus riches habitants les sentences les plus arbitraires, les plus vexatoires et les plus cruelles, et les avait obligés, pour obtenir grâce, à lui payer d'énormes rançons. Son but avait été de s'enrichir et il avait en effet gagné 11,000 florins à cette scandaleuse opération qui avait forcé la seigneurie, tout indulgente qu'elle était pour les concussionnaires, à le révoquer de son commandement. Traduit devant des juges, les deux accusés s'avouèrent coupables et furent condamnés à mort. Le duc confirma la sentence et les fit publiquement exécuter.

Naddo des Oricellaï, l'un des Vingt de la guerre, et Matteo Rinaldi, gouverneur de Castiglione, avaient, eux aussi, commis des vols nombreux et reçu de l'argent des ennemis de la République. Gauthier voulait leur faire subir le sort d'Altoviti et de Medici. De hautes influences les sauvèrent de la peine capitale. Ils en furent quittes pour restituer au Trésor une partie des sommes qu'ils avaient détournées et pour prendre ensuite le chemin de l'exil.

Quoi qu'en puisse dire Villani, tous les quatre méritaient des châtiments exemplaires. L'auteur des *Istorie pistolesi*, fort peu partisan du duc d'Athènes, ne cherche nullement à les disculper et énumère leurs crimes sans les mettre un instant en doute. L'un d'eux, Naddo des Oricellaï, a de plus contre lui le jugement de sa propre famille, qui, honteuse de ses

vols et loin d'en faire un martyr, raya son nom, deux siècles durant, de son arbre généalogique. N'oublions pas non plus que, de l'aveu même des chroniqueurs les plus partiaux, les popolani grassi avaient commis des concussions et des vilenies sans nombre (1). Gauthier, qui voulait donner satisfaction à l'opinion publique en mettant fin à l'impunité dont ils avaient si longtemps joui, dut indubitablement faire choix des plus coupables. Il était de son intérêt de se montrer à la fois juste et sévère, et il était trop intelligent et trop politique pour ne pas le comprendre.

Il est difficile de dire si Villani a blâmé avec plus de raison une exécution qui avait précédé les quatre condamnations que nous venons de raconter. Un exilé de Pistoja, Ridolfo Pugliese, avait cherché à s'emparer de sa ville natale avec l'aide des Ubaldini et du comte de Cerbaia (4 juillet 1342). Fait prisonnier dans le combat et conduit à Florence, il y fut mis à mort par ordre du duc. Or, celui-ci n'avait pas, paraît-il, le droit de haute justice sur un citoyen de Pistoja. Légalement il eut peut-être tort, mais il n'était point légiste. Il s'agissait pour lui d'intimider tous ces gentillâtres de l'Apennin qui, durant la guerre de Lucques, n'avaient pas cessé de créer les plus sérieux embarras à la République. Pugliese était leur complice, il le frappa sans pitié. Tout le monde, du reste, ne fut point de l'avis de Villani, et cet acte de sévérité fut, d'après Ammirato, qui a pu consulter

(1) Paoli, 11, et doc. Ammirato, liv. ix, vol. II, 370.

bien des chroniques aujourd'hui disparues, hautement approuvé par le plus grand nombre.

L'effet de ces condamnations fut immense. D'un côté, elles enthousiasmèrent la noblesse et le peuple heureux de voir enfin le glaive de la justice aux mains d'un homme assez courageux pour atteindre et frapper leurs oppresseurs. De l'autre, elles jetèrent la terreur dans les rangs de l'oligarchie, qui n'osa plus faire aucune opposition aux volontés du duc et qui étendit successivement ses pouvoirs bien au-delà des limites qu'elle avait fixées d'abord (1). Les nobles, les meneurs du bas peuple et jusqu'à ceux des popolani grassi qui se trouvaient menacés d'être mis en faillite, affluèrent au couvent de Santa Croce pour offrir à Gauthier de renverser la seigneurie. C'était là que notre héros avait voulu en venir. Il se garda bien de refuser et organisa sans trop de mystère le coup d'Etat qui allait lui donner la toute-puissance. Les haines des uns et la vénalité des autres lui aplanirent tous les obstacles. Le 7 septembre 1342, il jeta le masque en convoquant pour le lendemain un parlement général sur la place de Santa Croce. Cette nouvelle apportée aux prieurs les jeta dans la consternation. Villani raconte que plusieurs d'entre eux se rendirent aussitôt auprès de Gauthier et obtinrent de lui, après de longs pourparlers qui se prolongèrent fort avant dans la nuit, l'engagement formel de ne demander la seigneurie que pour une seule année

1) Paoli, 12 et 13.

auxmêmes conditi ons que celles stipulées, en 1326, entre la commune et le duc de Calabre. Ce même chroniqueur ajoute que les promesses du duc furent consignées séance tenante dans des actes notariés, et qu'en outre il les confirma par un serment solennel prêté sur un missel. Tout respectable qu'est le témoignage de Villani qui s'est trouvé à même de recueillir ses renseignements de la bouche même des principaux acteurs, je crois qu'il n'en faut tenir aucun compte dans la circonstance qui nous occupe. Non-seulement il n'existe plus aux archives de Florence aucun des actes que les prieurs auraient fait signer à leur adversaire, mais, ce qui est plus concluant, les lettres écrites par la commune au pape et au roi de France postérieurement au 26 juillet 1343, et dans lesquelles se trouvent longuement énumérés les griefs des Florentins contre leur ancien seigneur, ne font point mention de cette nouvelle violation de la foi jurée, qu'on eût bien certainement exploitée contre lui, s'il s'en fût rendu coupable (1). D'ailleurs, pendant cette nuit du 7 au 8 septembre 1342, Gauthier n'avait plus aucun ménagement à garder vis-à-vis de l'oligarchie. La grande majorité de la population était pour lui et prête à le seconder, et les officiers et les soldats de la seigneurie lui étaient vendus. L'homme qui se sent assez fort pour triompher sans coup férir de ses ennemis, ne s'abaisse pas à les trom-

(1) Paoli, 14, et lettre du 19 juin 1342 au pape, p. 150, ligne 30 à 40.

per par de faux serments. Le récit de Villani est évidemment une sorte de légende imaginée postérieurement par la bourgeoisie pour disculper ses chefs d'avoir manqué de prévoyance et d'énergie. La seule requête que les prieurs adressèrent à Gauthier fut de convoquer le parlement devant leur palais. Il n'avait qu'à y gagner, il y consentit.

Le 8 septembre, vers les neuf heures du matin, le duc déboucha sur la place de la Seigneurie à la tête d'un nombreux cortége composé de ses propres soldats : cent vingt cavaliers et trois cents fantassins, et de tous ses adhérents de la noblesse et de la bourgeoisie armés jusqu'aux dents qui étaient venus le chercher à Santa Croce. La place et les rues avoisinantes étaient pleines de monde. Le menu peuple surtout était accouru en foule. Gauthier monta à la tribune. Une partie des prieurs, parmi lesquels se trouvait Francesco Rustichelli, l'y attendaient. Les pauvres gens, tout en faisant leur devoir, sentaient le cœur leur défaillir et faisaient piteuse mine. Ceux de leurs collègues qui n'avaient point osé les accompagner, regardaient la scène des fenêtres de leur palais. Rustichelli essaya de parler. C'était un dernier effort à tenter pour obtenir du parlement qu'on fixât des limites à la toute-puissance dont le duc allait être investi. Autant valait essayer d'arrêter le flot qui monte. Sa voix fut bientôt couverte par les cris d'une multitude en délire. De toutes parts on n'entendait que ces mots : « Sia la signoria del duca a vita, sia il duca « nostro signore. » Le malheureux prieur dut aban-

donner la partie. Dès que le tumulte se fut un peu calmé, le capitaine du peuple, Guillaume d'Assise, fit la lecture d'un projet de loi qui conférait au duc la seigneurie à vie sans aucune restriction. Cette loi, dont personne n'entendit mot, fut aussitôt votée par des acclamations frénétiques.

A l'instant même, les nobles entourèrent le duc et l'entraînèrent en fendant la foule vers la porte du palais. Elle était fermée, j'ai déjà eu l'occasion de le dire. Les assaillants demandèrent des haches à grands cris. Elles furent inutiles. Le capitaine de l'infanterie des prieurs avait été acheté, il feignit l'épouvante et fit ouvrir la porte. Sur le seuil, le duc, pour le récompenser, le fit chevalier ainsi qu'un autre de ses partisans, messire Cerettieri des Visdomini. En quelques minutes le palais fut envahi, le nouveau seigneur installé au premier étage et les prieurs honteusement relégués dans les salles humides et sombres du rez-de-chaussée. Les nobles étaient ivres de joie. Ils mirent en pièces le livre qui contenait les fameuses ordonnances de justice et ils renversèrent l'étendard du peuple qui flottait au haut de la tour pour le remplacer par la bannière des Brienne.

La révolution était accomplie. Florence avait un maître. L'oligarchie, consternée de sa défaite, n'opposa plus aucune résistance. Les prieurs se laissèrent chasser de leur palais et reléguer dans une maison particulière avec vingt gardes au lieu de cent. Le 10 septembre, le conseil du capitaine du peuple ratifia le plébiscite du 8 par cent quatre-vingt-douze

voix contre sept. Le 11, le conseil du podestat en fit autant, mais là du moins il y eut soixante-deux votes contraires contre cent cinquante-trois favorables. Le même jour, les commissaires nommés par les deux conseils présentèrent solennellement la seigneurie au duc sans mettre aucune borne à ses prérogatives. Gauthier, après avoir, suivant l'usage du temps, invoqué Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Vierge et tous les Saints, accepta « humblement, bénignement et « dévotement » le pouvoir qui lui était offert (1).

L'exemple de Florence fut bientôt suivi par toutes les villes toscanes qui dépendaient d'elle. Arezzo, Pistoja, Colle, San Gimignano se donnèrent au duc avec un incroyable enthousiasme, qui prouve combien avait été pesant le joug des proconsuls de l'oligarchie. Volterra en fit autant à la fin de décembre, sous l'impulsion d'Ottaviano des Belforti, qui s'y était emparé du pouvoir. Les petites communes imitèrent leurs métropoles. Il n'y eut pas jusqu'aux gentillâtres de l'Apennin qui ne reconnussent, eux aussi, la souveraineté de Brienne. Les Tarlati de Pietramala, les Pazzi de Val d'Arno, les Ubertini de Gaville et d'autres encore sans doute lui envoyèrent leurs syndics pour faire entre ses mains acte de soumission (2).

« Le pèlerin est albergé, mais il a mauvais ostel. » Telle fut l'exclamation qu'arracha à Philippe de Va-

(1) Paoli, 13, 14 et 15.
(2) Paoli, 16 et 17.

lois la nouvelle de l'élection du duc d'Athènes. Le roi de France avait raison et jugeait l'inconstante Florence comme son grand poète, qui la compare à un malade qui, pour trouver quelque soulagement à ses souffrances, se tourne et se retourne à tout instant sur son lit de douleur. Dans cette République, où les hommes et les constitutions s'usaient si vite, le plus difficile n'était pas d'obtenir la toute-puissance, mais de la conserver. Gauthier crut y réussir en maintenant la balance égale entre tous les partis et en concentrant tous les pouvoirs entre ses mains. Ce fut là une erreur capitale, la suite de ce récit nous en fournira la preuve.

Tout alla bien durant les premières semaines. Les vaincus, qui craignaient le sort de Medici et d'Altoviti, se tenaient dans une prudente réserve; les nobles se flattaient de l'espoir de gouverner sous le nom du duc; les banquiers, dont les affaires étaient dérangées, comptaient sur lui pour échapper aux poursuites de leurs créanciers; le bas peuple était dans l'ivresse d'avoir renversé l'ancien ordre de choses, et dans l'adoration de sa nouvelle idole; enfin la grande masse de la population, la moyenne et la petite bourgeoisie et les ouvriers tranquilles, tous ceux en un mot qui ne prennent ni un bien grand intérêt, ni une part active à la politique et qui avaient été mécontentés par les impôts et les emprunts forcés dont l'oligarchie les avait accablés, voyaient sans déplaisir un changement de gouvernement et espéraient un allégement des charges qui pesaient sur

eux. Quant au clergé, qui avait reçu d'Avignon l'ordre de seconder le duc et qui lui avait été très-utile, il en attendait largesses et honneurs. Son chef surtout, l'évêque Acciaiuoli, qui avait contribué plus que personne à la révolution du 8 septembre, rêvait d'occuper la première place auprès du nouveau seigneur et comptait sur lui pour relever le crédit de sa famille et la sauver de la banqueroute.

Les premiers symptômes d'opposition se manifestèrent en octobre. L'oligarchie, surprise d'être ménagée, en profita pour discuter timidement les actes du duc. De son côté, la noblesse laissa percer un certain mécontentement. Les ordonnances de justice n'existaient plus, il est vrai, et bien des fonctions publiques avaient été confiées à des gentilshommes; mais en même temps le droit de porter les armes avait été retiré à tous les citoyens et le duc avait sévèrement puni deux des Bardi qui avaient outragé des gens du peuple. La paix conclue le 13 octobre avec Pise et l'élection des prieurs le 15 du même mois fournirent de nouveaux aliments aux critiques des uns et des autres.

Sept années de guerre avaient épuisé les finances de la République. Elle devait plus de 800,000 florins d'or et son commerce était anéanti. Il n'y avait pas à songer à un nouvel emprunt forcé. Il était déjà assez difficile de faire rentrer les impôts ordinaires, qui eussent été complétement insuffisants pour faire face aux dépenses d'une nouvelle campagne. Le plus sage était de s'avouer vaincu. Gauthier

le comprit. Il négocia secrètement un traité avec Pise et obtint, sinon la restitution de Lucques, du moins des conditions assez honorables pour adoucir les regrets de ses sujets. Pise conservait sa conquête quinze années durant, au bout desquelles elle s'engageait à l'évacuer. Par contre, elle payait à sa rivale un tribut annuel et lui rendait les forteresses dont elle s'était emparée dans le comté d'Arezzo. Florence conservait le droit de nommer le podestat de Lucques. Enfin les deux républiques gardaient les châteaux et les villages que chacune d'elles possédait dans le territoire en litige et rappelaient ceux de leurs citoyens qu'elles avaient bannis pendant la guerre.

Les bases du traité une fois arrêtées, Gauthier convoqua une assemblée de notables et les leur soumit. « C'est à vous à décider, leur dit-il, si vous « voulez la paix ou la guerre. Je suis également prêt « à signer l'une ou à faire l'autre; seulement si vous « tenez absolument à poursuivre la lutte, étudiez « d'abord comment vous vous procurerez les ressour- « ces nécessaires. » Ses auditeurs connaissaient aussi bien que lui l'épuisement du trésor et la pénurie des particuliers. Ils allèrent aux voix et une imposante majorité décida qu'il fallait faire la paix. Le duc s'empressa de la conclure. Pour Florence, elle fut incontestablement un bienfait. Elle rouvrit les routes au commerce et permit l'écoulement des marchandises qui encombraient les magasins et les fabriques. Mais en même temps elle blessa profondé-

ment l'amour-propre national, d'autant plus profondément qu'on avait plus compté sur Brienne pour obtenir la revanche si longtemps poursuivie. Tout le monde lui en voulut d'avoir été sage, même ceux qui se souciaient le moins de la guerre et qui gagnaient le plus à ce qu'il y eût mis fin. L'oligarchie saisit l'occasion qui lui était offerte et s'appliqua à entretenir le mécontentement. Elle répéta contre son adversaire toutes les accusations qui avaient été précédemment lancées contre elle. Elle se garda bien de faire valoir en faveur de la paix les arguments qui avaient décidé les notables. Elle la représenta comme une honte pour la République et en rejeta la responsabilié tout entière sur l'étranger auquel on avait abandonné le pouvoir dans une heure de folie.

Deux jours après la signature de la paix, Gauthier eut à renouveler pour la première fois les membres de la seigneurie. Elle se composait, on le sait, d'un gonfalonnier de justice et de six prieurs des arts. Au nombre des prieurs dont il fit choix se trouvaient de simples artisans. La noblesse en fut indignée, la bourgeoisie exaspérée. Toutes deux méprisaient également le menu peuple. La première avait espéré accaparer toutes les charges publiques et ressentit un amer désappointement d'y voir arriver ceux qu'elle regardait comme tellement au-dessous d'elle. La seconde considérait les magistratures comme son apanage exclusif et en comprenait encore moins le partage avec le peuple qu'avec les gen-

tilshommes. C'était à ses yeux avilir à jamais les fonctions de prieurs que d'y appeler des ouvriers. La blessure fut aussi cuisante pour sa vanité que celle que fit à l'orgueilleuse aristocratie de Rome l'élection du premier consul plébéien.

Brienne ne s'en tint pas là. Pour donner aux basses classes un témoignage éclatant des sentiments qu'il affectait de nourrir pour elles, il plaça les armes du peuple à côté de celles de la commune et des siennes propres sur le gonfalon de justice qu'il remit aux nouveaux élus. Bien plus, dans son propre écusson, un lion d'or sur champ d'azur billeté d'or, il introduisit une seconde fois l'écusson populaire : la croix de gueule sur champ d'argent, qu'il suspendit au cou du lion.

Cette seconde démonstration de ses tendances démocratiques contribua bien plus que la nomination de simples artisans au priorat, à détacher de lui la noblesse. Les gentilshommes, tout en acceptant ses faveurs et en en sollicitant sans cesse de nouvelles avec une hautaine âpreté, ne le servirent plus qu'à contre-cœur. Il continua cependant à faire beaucoup pour eux. Tous ceux qui avaient été exilés en 1340 : les Bardi, les Frescobaldi, les Pazzi, les Nerli, les Rossi, furent rappelés par lui et réintégrés dans leurs biens. Les comtes de Cerbaïa et les Tarlati de Pietramala purent, grâce à lui, rentrer à Pistoja et à Arezzo. De nombreux emplois furent confiés à des nobles et deux d'entre eux furent même appelés à siéger dans le conseil privé. Mais tous ces avantages

étaient insuffisants aux yeux de gens qui voulaient une domination exclusive, et ils ne tardèrent pas à blâmer, aussi vivement que les popolani, tous les actes du maître qu'ils s'étaient donné.

Au noyau d'opposition formé au début par l'oligarchie vinrent se joindre, après la noblesse, quelques banquiers en déconfiture et le clergé, dont le chef ne pardonnait pas au duc de l'avoir écarté de ses conseils. Ce fut au mois de novembre, qu'à en juger par la date de quelques ordonnances, Gauthier commença à s'apercevoir que ses partisans des hautes classes se tournaient contre lui et qu'il était nécessaire de se mettre en garde contre eux. Cette découverte le décida à chercher son principal appui dans la force. Il procéda à un complet désarmement de tous les citoyens. En même temps il appela de tous les coins de l'Italie et même d'au-delà des Alpes tous les hommes d'armes français qui voulurent s'engager à son service, et il se mit à fortifier le palais de la seigneurie de manière à en faire une imprenable forteresse. Pour en rendre les abords de plus facile défense, il fit abattre un grand nombre de maisons particulières et en occupa d'autres pour y loger ses mercenaires. La solde de ces derniers aussi bien que les dépenses des fortifications exigèrent beaucoup d'argent. Le duc en trouva en imitant l'exemple d'Edouard III. Le 20 novembre, il décréta que les créanciers de la commune ne seraient plus payés. Cette banqueroute lui fit incontestablement un tort immense dans la moyenne et dans la petite

bourgeoisie, qui dut en être atteinte, sinon directement du moins par contre-coup. C'est, du reste, le seul fait condamnable qu'on puisse lui imputer dans l'administration des finances. Les documents qui existent aux archives de Florence prouvent que Villani a exagéré ses exactions. Il est à peu près certain qu'il ne recourut pas au système des emprunts forcés dont l'oligarchie avait abusé. Il ne créa pas non plus de nouvelles gabelles et n'augmenta qu'exceptionnellement les anciennes. Il diminua même le droit d'octroi sur la viande. Il s'appliqua uniquement à faire rentrer exactement les impôts, à les mieux répartir, à réduire les frais de perception et à combattre les fraudes. Et cela est tellement vrai, que ceux qui prirent en mains après lui les rênes du pouvoir ne changèrent absolument rien au système d'impôts qu'il avait pratiqué (1). C'est dans les rigueurs exercées en son nom et probablement à son instigation par ses collecteurs qu'il faut chercher la cause du mécontentement dont les chroniqueurs se sont faits l'écho en le grandissant. Je croirais toutefois que sa partialité pour les basses classes fut bien plutôt le véritable motif qui lui aliéna les fabricants et les marchands les moins disposés à s'occuper des actes du gouvernement. Il les blessa dans leurs intérêts en prenant parti pour les ouvriers contre les patrons dans les questions de salaires et en accordant aux teinturiers l'autorisation de former une corporation séparée

(1) Paoli, 25 à 30.

du puissant art de la laine, dont ils avaient dépendu jusque-là (1).

Malgré l'habileté avec laquelle les opposants dissimulèrent leur hostilité aux yeux d'un maître qu'ils redoutaient, Gauthier devina le vide qui se faisait autour de lui ou en fut averti par ses ministres. Il en conçut évidemment une vive irritation et se laissa entraîner aux mesures violentes. Messer Piero da Piacenza, officier de la Mercatanzia, qui avait correspondu avec Luchino Visconti, fut traduit devant son tribunal et condamné à être pendu. Ce fut sa première victime. La seconde fut Naddo degli Oricellaï, celui-là même qu'il avait précédemment gracié. Il le contraignit à revenir à Florence et l'accusa d'avoir conspiré contre lui avec la commune de Pérouse. Naddo périt sur l'échafaud et perdit tous ses biens. Tous deux devaient être coupables. Le duc crut que ces deux exemples suffiraient pour raffermir son pouvoir, car après avoir intenté un procès aux Vingt de la guerre pour les forcer à rendre compte de toutes les concussions qu'ils avaient commises, il paraît les avoir absous. Ce fut un acte d'indulgence. A en croire Villani, ils étaient bien coupables (2).

Pour opposer un contre-poids aux haines qu'il sentait grandir au dedans, Gauthier conclut en mars une alliance offensive et défensive avec la république de Pise. Du reste, il se croyait tellement en

(1) Paoli, 37 et 38.
(2) Paoli, p. 103, document 213.

état de résister à ses ennemis, qu'il ne pouvait pas admettre qu'ils eussent la pensée de conspirer contre lui. Le premier qui lui révéla un complot fut livré au bourreau et périt dans d'horribles tortures. Il fit subir un sort semblable à un pauvre diable qui lui dévoila les menées de son allié, Mastino della Scala, avec quelques nobles florentins. Ces exécutions furent habilement exploitées contre lui, mais celle qui causa le plus d'émotion dans la population fut celle d'un de ses partisans, Bettone Cigni da Campi, qui eut lieu en juin 1343. Ce Bettone, un triste personnage fort enclin à accuser les autres, avait été revêtu par lui des fonctions de prieur. Une fois sorti de charge, il se permit de blâmer l'administration de son patron, qui, pour l'en punir, lui fit arracher la langue et occasionna ainsi sa mort.

Au lieu de chercher à l'arrêter dans la voie des répressions sanglantes, ses ministres paraissent au contraire l'y avoir poussé. Il faut que d'autres exécutions aient suivi celles que nous venons de raconter. On ne comprendrait pas sans cela la fureur des Florentins contre Guillaume d'Assises, Cerettieri des Visdomini et Simon da Norcia. Pourtant Villani ne nomme pas d'autres victimes et il n'est point homme à avoir omis un seul des griefs qu'il pouvait faire valoir contre le duc d'Athènes.

Quoi qu'il en soit, à la fin de juin 1343, Gauthier en était arrivé à se trouver en réalité dans un déplorable isolement. La sourde guerre que lui avaient faite ses ennemis et les fautes qui en avaient été la con-

séquence ne lui avaient plus laissé qu'un petit nombre de partisans dans l'aristocratie et dans les classes aisées. Le peuple même, malgré tout ce qu'il avait fait pour lui et malgré les fêtes qu'il lui avait prodiguées, n'était plus aussi favorablement disposé en sa faveur. Si les cardeurs de laine, les bouchers et quelques autres corporations lui étaient encore dévoués, les autres arts mineurs avaient été tournés contre lui, soit par la dureté de ses agents fiscaux, soit par les intrigues de l'oligarchie. Son pouvoir ne reposait donc plus que sur ses mercenaires et sur ses alliés de Bologne, de Pise et de Vérone. Ses ennemis jugèrent que le moment était venu de tenter un grand coup. Trois complots s'ourdirent à la fois contre lui dans les rangs de la noblesse et de la haute bourgeoisie.

Deux de ces complots eurent pour chefs deux hommes qui avaient compté parmi ses plus chauds partisans : l'évêque Acciaiuoli et Manno Donati. Le premier avait joué un grand rôle dans la révolution du 8 septembre et s'était fait ensuite remarquer par l'exagération des louanges qu'il avait prodiguées dans ses sermons au nouveau maître de Florence. L'irritation qu'il avait ressentie de ne pas être appelé dans le conseil privé et surtout de ne pas voir les trésors de l'Etat prodigués à sa famille, pour la sauver de la banqueroute qui la menaçait, l'avait jeté dans les rangs de l'opposition. Quelques empiétements de Gauthier sur les priviléges ecclésiastiques lui avaient fourni le prétexte qu'il cherchait

pour lui rendre le clergé hostile. Remuant et profondément versé dans l'art de l'intrigue, il sut grouper autour de lui les chefs des plus puissantes familles nobles et bourgeoises : les Bardi, les Frescobaldi, les Rossi, les Scali, les Altoviti, les Megalotti, les Strozzi, les Mancini. Pour décider les nobles qui hésitaient à faire cause commune avec leurs vieux ennemis, il leur promit qu'en cas de succès les charges publiques seraient réparties dans une juste proportion entre les castes rivales.

Membre d'une des plus illustres familles de l'aristocratie florentine, Manno Donati en résumait en lui tous les préjugés et toutes les haines. Il avait été l'un des premiers amis du duc et l'un des plus ardents instigateurs du coup d'État qui l'avait porté au pouvoir. Il avait agi dans la conviction que le triomphe de Gauthier serait en même temps celui de la noblesse. Trompé dans son attente et de plus en plus irrité par les faveurs accordées au bas peuple, il résolut de briser l'idole qu'il avait élevée. Il ne voulut pour complices que des gentilshommes et fit entrer dans son complot un autre Donato, trois des Pazzi, deux des Adimari et plusieurs des Albizzi.

La troisième conjuration, quoique dirigée par un noble, Antonio des Adimari, recruta principalement ses adhérents dans l'oligarchie et dans la bourgeoisie. On y comptait des Medici, des Bordoni, des Ruccellaï et des Aldobrandini.

Chaque groupe de conjurés chercha à s'emparer du duc par des moyens différents. Les premiers,

après avoir gagné ses gardes et ses serviteurs, voulurent l'enlever dans son propre palais au moment où il se rendait au conseil. Soit soupçon, soit hasard, les gardes et les serviteurs qui s'étaient vendus furent remplacés par d'autres et la tentative ne put avoir lieu. Les seconds projetèrent de tuer Gauthier pendant qu'il assisterait, dans le palais des Albizzi, à la fête de Saint-Jean ; il n'y vint pas. Enfin les complices d'Antonio des Adimari, sachant qu'il venait rendre visite journellement à une dame de la famille Bordoni dont il avait obtenu les faveurs, préparèrent tout pour barricader rapidement les deux extrémités de la rue et attaquer ses gardes pendant qu'il serait chez sa maîtresse. Quelque indice l'ayant mis en défiance, il porta son escorte de cinquante à deux cents hommes. Cela suffit pour intimider ses ennemis.

Les trois complots n'eussent peut-être eu aucun résultat si l'un d'eux n'eût été découvert. Un simple soldat qui faisait partie du dernier en parla à Francesco Brunelleschi qu'il croyait dans le secret. Brunelleschi s'empressa de prévenir le duc et de lui amener le soldat. Celui-ci eut peur et dévoila ce qu'il savait. Deux popolani qu'il avait désignés furent arrêtés et mis à la torture. Leurs révélations firent connaître à Gauthier les noms et les projets des conjurés. Il fit aussitôt appeler au palais Antonio des Adimari et le retint en prison.

Cette arrestation jeta la terreur dans Florence. Tous ceux qui avaient trempé dans l'un ou dans

l'autre complot s'enfuirent ou se cachèrent. On était au 18 juillet. Gauthier aurait dû, au dire de Villani, agir sans perdre de temps, arrêter tous ses ennemis, les mettre à mort et parcourir la ville avec sa cavalerie. Il n'en fit rien. Le célèbre chroniqueur prétend qu'il fut effrayé de voir les plus grands personnages de Florence compromis dans la conjuration qu'avait dirigée Adimari. Il est fort difficile d'apprécier la conduite d'un homme à plusieurs siècles de distance, surtout quand on n'en sait que ce qu'en ont écrit ses adversaires; cependant Gauthier paraît avoir perdu toute une semaine à rappeler ses troupes des garnisons où elles étaient disséminées et à attendre celles que devait lui envoyer son allié, le tyran de Bologne. Il semblerait que son but n'ait été que de faire juger et condamner Adimari et ses complices par une assemblée de notables, mais qu'il ait cru devoir ajourner ce jugement jusqu'au moment où il se trouverait à la tête de forces suffisantes pour réprimer les tentatives qui pourraient être faites en faveur des coupables. Ses ennemis profitèrent du répit qu'il leur accordait, non-seulement pour faire venir de leur côté des renforts, mais surtout pour répandre contre lui les plus noires calomnies et spécialement pour persuader aux principaux citoyens qu'il avait convoqués pour le 26 juillet, qu'il comptait les faire massacrer dans son propre palais. Pour un homme de son siècle, le duc n'était point cruel. S'il l'eût été, la liste de ses victimes serait bien autrement longue que celle que

nous a laissée Villani, et certes il n'eût point épargné ces Vingt de la guerre si haïs du public, dont les concussions et les vilenies avaient été cause de la reddition de Lucques. Rien n'autorise donc à admettre qu'il ait pu avoir la pensée d'une pareille boucherie et tout porte à croire, au contraire, que ce sont ses ennemis qui lui ont prêté ce projet pour lui enlever ses derniers adhérents.

Le 25 juillet, les conjurés apprirent par leurs espions que les troupes romagnoles avaient déjà franchi les cols de l'Apennin. Ils résolurent d'agir le lendemain, envoyèrent immédiatement demander des secours à leurs amis de Pise et de Sienne et employèrent la nuit en préparatifs.

Le 26 juillet était jour de fête, la Sainte-Anne. Vers 3 heures, une rixe simulée donna le signal du soulèvement. En un instant lè cri aux armes retentit d'un bout de la ville à l'autre. Une foule de citoyens sortirent de toutes les maisons en criant : « Mort au duc, vive la commune, vive le peuple, « vive la liberté ! » Les barricades s'élevèrent comme par enchantement. De l'autre côté de l'Arno, le soulèvement commença par une réconciliation solennelle entre les nobles et les bourgeois. On se jura une amitié éternelle et l'on s'embrassa à qui mieux mieux sur la bouche, puis on se mit à fortifier les têtes de pont pour être en mesure de résister dans le cas où les insurgés de la ville viendraient à avoir le dessous.

Les gens du duc avaient été complétement pris à

l'improviste. Ils étaient disséminés dans les différents quartiers et cherchèrent naturellement à se concentrer autour du palais. Bien peu y réussirent. Le plus grand nombre fut pris ou tué.

Au premier moment, les amis de Gauthier ne demeurèrent pas inactifs. Uguccione Buondelmonti accourut auprès de lui avec les siens et ne le quitta plus; Gianozzo Cavalcanti chercha à haranguer les insurgés en sa faveur; les Acciaiuoli, les Peruzzi, les Antellesi, qui devaient sans doute à la protection ducale de ne pas avoir été encore mis en faillite, se joignirent aux Buondelmonti et aux Cavalcanti ainsi que les bouchers et les cardeurs de laine. Toutefois leur ardeur fut de peu de durée. A la suite de quelques pourparlers, auxquels l'évêque dut prendre une grande part, ils se laissèrent persuader de rentrer chez eux sans avoir combattu.

Les progrès des insurgés furent tellement rapides, qu'en quelques heures ils refoulèrent les trois cents cavaliers qui restaient au duc sur la place de la Seigneurie, en barricadèrent toutes les issues et occupèrent toutes les maisons qui la bordaient. Enfermés sur cette place comme des bêtes fauves dans une enceinte de filets, les hommes d'armes français se lassèrent bientôt de cette lutte inégale, abandonnèrent leurs chevaux et se renfermèrent dans le palais. Villani affirme que Brienne ne prit aucune part aux combats de cette mémorable journée. C'est là une évidente calomnie et ce n'est pas la seule. Lâche, il ne l'était point. S'il n'avait point été un brillant

homme de guerre, les Florentins n'eussent point été le chercher au moment où ils avaient besoin d'un général capable de rétablir leurs affaires et Jean II ne lui aurait point confié plus tard, au moment d'entrer en guerre avec Edouard III, l'épée de connétable de France. Il dut indubitablement charger à la tête de ses cavaliers et défendre, tant que faire se put, les abords de la place. Avec d'autres soldats peut-être eût-il fini par avoir l'avantage; avec des mercenaires démoralisés il fut impuissant à repousser les assaillants et dut reculer devant eux. Il ne put même pas empêcher les siens d'évacuer la place. Ajoutons que beaucoup d'entre eux passèrent à l'ennemi. Le terrain abandonné fut aussitôt occupé par les insurgés qui enfermèrent la forteresse dans un cercle de fer.

Pendant cinq longs jours le duc soutint le siége. Les vivres manquaient et les assiégés en étaient réduits pour toute nourriture à un peu de biscuit et pour toute boisson à un peu d'eau et de vinaigre. Le 27, il avait essayé de calmer les esprits en rendant la liberté à Antonio des Adimari et en le créant chevalier. C'était un acte de faiblesse et il ne lui servit à rien. Tout en l'assiégeant, les Florentins avaient organisé un gouvernement provisoire composé de l'évêque, de sept nobles et de sept bourgeois[1], et s'étaient livrés à d'horribles représailles. Le juge Simon da Norcia et le trésorier Arrigo Feï avaient été surpris et massacrés. Simon da Norcia avait été taillé en morceaux. Le cadavre de Feï, après avoir été traîné

nu dans les rues par une bande d'enfants, avait été éventré d'un coup de couperet et attaché par les pieds et les mains à une perche, comme un cochon mort à l'étal d'un boucher. Ce malheureux, comme cela arrive bien souvent aux gens chargés de la perception des impôts, était profondément haï par les masses. Un vieux chroniqueur prétend qu'il savait extorquer des florins d'or où d'autres n'auraient pas su trouver un grain de blé et qu'il était plus subtil en fait de gabelles qu'Aristote en philosophie.

Chaque jour empirait la situation du duc et voyait s'accroître le nombre des assiégeants. Aux dix mille bourgeois armés de pied en cap dont parle Villani, sans faire entrer le bas peuple en ligne de compte, étaient venus se joindre 300 chevaux et 4,000 arbalétriers de Sienne, 200 fantassins de San Gimignano, 500 de Prato et 400 autres amenés par les comtes Simon et Guido de Battifollé. Pise elle-même avait envoyé des troupes contre son allié, mais elles avaient dû rebrousser chemin. D'autre part, les secours envoyés par les tyrans romagnols avaient été repoussés, et les mercenaires qui défendaient le palais, exaspérés par le manque de vivres et par l'horrible puanteur produite par l'agglomération de 800 personnes dans un espace aussi resserré, parlaient hautement de se rendre, pourvu qu'on leur accordât la vie sauve.

Dans de pareilles conditions, une plus longue résistance devenait impossible. Bon gré mal gré, il

fallut écouter les propositions que le comte Simon de Battifollé vint faire au nom du gouvernement provisoire. Elles étaient dures et humiliantes. Pour obtenir sa liberté et celle de la garnison, Gauthier devait renoncer à la seigneurie de Florence et livrer à la vengeance populaire deux de ses ministres et un enfant : Cerettieri des Visdomini, Guillaume d'Assise et son fils.

On a peine à comprendre cette soif du sang d'un enfant qui n'avait peut-être pas plus de quatorze ans. Les chroniqueurs l'accusent d'avoir assisté par plaisir aux tortures infligées par son père. Ils prétendent même qu'alors que les bourreaux fatigués voulaient mettre fin aux supplices, le fils de Guillaume les suppliait d'appliquer encore aux patients, par amour pour lui, un dernier tour de brodequin ou un dernier coup d'estrapade. Dans ces accusations, comme dans toutes celles portées contre le duc, il y a un côté légendaire dont il faut se défier. Pour excuser un crime populaire on a fort bien pu imputer à un malheureux enfant des atrocités dont il ne s'était jamais rendu coupable.

Le duc d'Athènes résista longtemps. Il lui en coûtait de livrer des hommes qui, bons ou mauvais, l'avaient servi, sinon avec intelligence, du moins avec dévouement. Ses soldats tranchèrent la question et le menacèrent, s'il n'acceptait point les termes de la capitulation qui lui était offerte, de le livrer lui aussi à ses ennemis. Il lui fallut céder. Ce qui se passa durant cette heure terrible, dans cette

âme hautaine, on peut le comprendre mieux qu'on ne saurait l'exprimer.

Le 1er août vers six heures du soir, la porte du palais fut entre-baillée et les mercenaires jetèrent deux victimes en pâture à ce peuple en fureur. C'était Guillaume d'Assise et son fils. Les chroniques font du père un lâche. Elles l'accusent d'avoir poussé son enfant en avant dans l'espoir que le peuple assouvirait sa colère sur ce pauvre petit être et lui ferait ensuite grâce à lui-même. Un prêtre porta le premier coup. Du tranchant de son épée il abattit le bras de l'enfant. « Voici ma part, dit-il, elle me suffit et je ne chanterai plus de messe. » D'autres suivirent son exemple. Guillaume, malgré le calice et l'hostie qu'il tenait à la main, ne fut pas plus épargné que son fils. En un instant les deux malheureux furent coupés en morceaux. On vendit leur chair à l'encan. Il y eut des forcenés qui la firent rôtir et en mangèrent.

Plus heureux que son collègue, Cerettieri des Visdomini, livré à son tour à ses ennemis, les trouva rassasiés de sang. On le laissa s'enfuir. Des amis le cachèrent et il put ensuite quitter Florence sous un déguisement.

Cette triste journée finit par l'abdication du duc. Elle eut lieu en présence de son chancelier, l'évêque de Lecce, de ses capitaines : Gauthier de Lor, Eustache de Mareuil, Gauthier et Jean Castiglione, des quatorze membres du gouvernement provisoire, de l'évêque Acciaiuoli, des ambassadeurs de la ville

de Sienne et du comte Simon de Battifollé (1).

Ce ne fut que le 6 que le duc quitta Florence. Les commissaires avaient voulu attendre que la fureur populaire se fût un peu calmée. Ils l'accompagnèrent jusqu'au château de Poppi où il ratifia de nouveau sa renonciation à la seigneurie. Ici se place une autre légende dont les actes mêmes permettent de démontrer en partie au moins la fausseté. Filippo di Cini Rinucci raconte dans son *Priorista* qu'en arrivant à Poppi, Brienne, qui avait promis d'y signer son abdication, refusa de le faire et qu'il y fut contraint par le comte Simon de Battifollé qui le menaça de le remettre entre les mains des Florentins s'il n'exécutait pas sa promesse. Rinucci ajoute que l'acte fut rédigé par le notaire Filippo Pandolfi de Poppi, qui, aussitôt après, jeta l'écritoire qu'il portait à sa ceinture en s'écriant qu'après avoir fait un pareil contrat il n'aurait plus besoin d'en faire aucun autre. Or, pour ne réfuter qu'un détail, disons que l'acte du 6 fut rédigé par deux notaires florentins, ser Falco et ser Romolo. Et pourtant l'auteur se déclare bien renseigné sur tous ces événements. « Le lecteur, « dit-il, ne doit point s'étonner des détails que nous « avons si minutieusement retracés, nous les tenons « de notre père et de notre oncle, qui les avaient en- « tendu raconter à leur père, témoin oculaire de « l'expulsion du duc. » N'est-ce pas le cas de rap-

(1) Paoli. Acte d'abdication, p. 125, acte 316. Gauthier de Lor, seign. de Rosson, est cité dans le testament du duc.

peler un vieux proverbe latin. « Ab uno disce om-
« nes (1). »

Gauthier s'en alla à Bologne. Il y fut bien accueilli par les Pépoli. De cette ville il se rendit à Venise. Il y affréta deux galères et fit voile vers la Pouille. L'implacable Villani l'accuse encore d'avoir trompé ses soldats et d'être parti sans payer leur solde (2).

Malgré son abdication, le duc songeait sérieusement à prendre sa revanche de ceux qui l'avaient chassé et il comptait sur l'appui de la cour de Naples. Quand il y arriva, les Florentins l'avaient prévenu et avaient trouvé moyen de tourner les esprits contre lui, grâce à l'influence déjà grande de Nicolas Acciaiuoli. A Robert, mort le 16 janvier, avait succédé sa petite fille, une jeune femme de seize ans, belle

(1) Voir RINUCCI, cité à la note suivante.

(2) VILLANI, liv. XII, chap. I à XVI. — MARCHIONNE DA COPPO STEFANI, *Storia florentina*, apud Deliz degli, eruditi toscani, vol. XIII. — FILIPPO DI CINI RINUCCI, *Priorista*, ap. Delizie, eruditi toscani, XIII, 194. — *Cronaca romana*, ap. Murat, *Antiquitates ital.*, III, 343. — *Istorie pistolesi*, ap. Murat, SS. RR. It. XI, p. 484 et suiv. *Cronica sanese*, ap. Murat. SS. RR. It. XV, 103. — La meilleure source est, sans aucun doute, l'ouvrage de M. CESARE PAOLI, *Della signoria del duca d'Atene in Firenze*. Quoique dominé malgré lui peut-être par l'esprit de parti, M. Paoli se montre généralement équitable dès que les documents lui permettent de donner tort à des chroniqueurs par trop vénérés. Son livre est une œuvre de recherche et d'érudition. — AMMIRATO (SCIPIONE), *Historie fiorentine*, liv. IX. MACCHIAVELLI, *Istorie fiorentine*. — PERUZZI (COMM. S. L.), *Storia del commercio e dei banchieri di Firenze, dal* 1200 à [illegible] VI, ch. III et IV.

et passionnée, qui allait étonner le monde par ses débauches et par ses crimes. Jeanne haïssait son mari et s'était déjà donnée à son cousin Louis de Tarente, l'élève d'Acciaiuoli. Au premier moment la jeune reine avait pris fort à cœur la mésaventure de son parent. Elle avait écrit à la commune, en même temps que le prince Robert de Tarente et le duc de Durazzo, pour intercéder en faveur de Gauthier. Florence lui envoya aussitôt des ambassadeurs qui s'assurèrent tout d'abord de l'appui d'Acciaiuoli. Le précepteur persuada son élève, l'élève à son tour sa royale maîtresse. La cause de Brienne fut perdue sans retour. Mécontent, il quitta l'Italie. Ses plaintes, si peu écoutées par les Angevins, trouvèrent plus d'écho à Avignon et à Paris. Le pape et le roi de France embrassèrent son parti avec chaleur.

A la cour pontificale comme à la cour de Naples les Florentins avaient pris les devants. Dès le 20 août, ils avaient écrit à Clément VI pour disculper à ses yeux leur évêque. En septembre, ils lui envoyèrent des ambassadeurs chargés de lui faire connaître dans tous ses détails la mauvaise administration du duc. Cette ambassade ne réussit pas à calmer le souverain pontife. En mars 1344, la seigneurie chargea l'évêque Acciaiuoli d'aller plaider auprès de lui la cause de la République. Acciaiuoli ne fut pas trop mal accueilli. Plusieurs cardinaux passés dans le camp florentin avaient pris sa défense et le soutenaient ouvertement. En juin, on apprit à Florence la prochaine arrivée du duc à Avignon.

Une nouvelle ambassade fut jugée nécessaire et fut précédée par de nouvelles lettres. Le pape proposa de faire discuter devant lui les griefs des deux parties et de prononcer ensuite un accommodement. D'accommodement il n'y eut pas, mais il paraîtrait que, Clément VI cédant aux obsessions de son entourage, finit par s'adoucir vers la fin de 1344. Gauthier se tourna alors vers le roi de France. Philippe écrivit le 19 septembre de cette même année, à la seigneurie pour se plaindre des injustices commises envers son parent et demanda l'envoi d'ambassadeurs avec lesquels il pût s'entendre pour rétablir la bonne harmonie entre la commune et son ancien seigneur. En février 1345, deux envoyés français, l'abbé Jean de Courmissyac et Jean d'Aymon, seigneur de Couture, arrivèrent à Florence. Ils venaient demander des compensations pour les dommages subis par Gauthier. On les traita du mieux que l'on put et l'on répondit à leurs demandes par l'énumération des griefs qu'on prétendait avoir à faire valoir contre le duc d'Athènes. A son tour, la commune fit partir des agents diplomatiques pour la cour de France. C'étaient de si petites gens que Philippe en fut outré et qu'il s'en plaignit amèrement dans une longue lettre, qui nous a été conservée et qui porte la date du 15 mai 1345. Nous ne savons pas quelle réponse y fit la seigneurie. Ce qui est certain, c'est que Gauthier finit par décider le roi, en février 1346, à lui concéder le droit de représailles sur tous les Florentins établis dans son royaume si, à la fin de mai de

cette même année, il n'avait point obtenu l'indemnité qu'il reclamait. Il lui était accordé de pouvoir s'emparer de leurs biens, les emprisonner et les torturer à sa volonté, sans toutefois pouvoir ni les tuer ni les mutiler. La commune essaya vainement de faire revenir Philippe sur cette résolution en lui proposant de soumettre le débat à la décision d'un juge impartial. A l'époque fixée, les Florentins furent mis hors la loi et leurs intérêts en furent gravement lésés. Les choses demeurèrent dans cet état jusqu'à la mort de Philippe VI de Valois. Clément VI avait à plusieurs reprises, mais sans succès, intercédé auprès de ce monarque en faveur de la République. Il fut plus heureux auprès de son successeur, qui rendit, en 1351, aux Florentins tous les droits et priviléges dont ils avaient antérieurement joui dans son royaume (1).

Gauthier ne s'était pas uniquement borné à solliciter l'appui des souverains étrangers, il s'était maintenu en relations avec les partisans qui lui restaient à Florence. Ils y étaient bien plus nombreux que ne voudrait le faire croire Villani, et leur nombre dut être journellement augmenté par les fautes de l'oligarchie qui avait repris de l'influence, sans toutefois que cette influence fût aussi prépondérante qu'autrefois. Dès le mois de septembre, au lendemain de l'expulsion du duc, elle avait de nou-

(1) Villani, XII, c. 56. — Paoli, c. XII. — Desjardins (Abel), *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, I, 17.

vaient poussé le peuple à réclamer le rétablissement des anciennes lois qui excluaient l'aristocratie du gouvernement de la République. A la suite d'une première émeute, l'évêque Acciaiuoli avait engagé les nobles à renoncer de bonne grâce aux fonctions qui leur avaient été concédées. Cette proposition avait été accueillie par une explosion de colère : « Nous verrons, avaient-ils répondu, qui osera « venir nous enlever notre part de la seigneurie et « nous expulser de cette Florence que nous avons « arrachée aux griffes du duc. » Les Bardi surtout, ses complices de la veille, n'avaient point épargné l'évêque. Ils lui avaient violemment reproché d'avoir trahi la commune pour Gauthier et, après avoir trahi et chassé ce dernier, de vouloir les trahir et les chasser à leur tour. Ce refus de la concession qu'on voulait leur imposer n'avait fait que provoquer un soulèvement du peuple qui avait fini par avoir le dessus. Les nobles avaient été tués, pillés et chassés. Ceux auxquels on avait pardonné avaient été « enroturés : » je ne trouve pas d'autre mot (1).

Dans le courant de 1344, la commune avait fait exécuter deux charpentiers convaincus d'être les agents du duc. En décembre, elle avait mis à prix la tête de son ennemi pour 10.000 florins d'or, et elle avait fait peindre sur un mur qui servait de pilori sa caricature et celle de ses ministres (2). En 1345, Flo-

(1) Villani, 879, p. l'évêque Acciaiuoli. — 908, pour l'enrôlement des nobles.
(2) Villani, 912.

rence avait été ébranlée jusque dans ses fondements par un nombre inouï de faillites. Les Bardi, les Peruzzi, les Acciaiuoli avaient enfin succombé. Depuis lors, les choses avaient continué à marcher de mal en pis, et il paraîtrait qu'en 1347, le parti du duc avait repris une certaine consistance, malgré toutes les persécutions de la commune. Pour faire disparaître les armes des Brienne peintes à l'intérieur ou à l'extérieur d'un grand nombre de maisons, la seigneurie avait été obligée de menacer les récalcitrants d'une amende de 1,000 florins d'or (1). N'est-ce pas là la meilleure preuve que son administration n'avait point laissé dans le pays d'aussi mauvais souvenirs que ses ennemis se sont efforcés de le faire croire.

En retraçant l'histoire de la courte domination du duc d'Athènes, j'ai cherché à dégager la vérité des exagérations de l'esprit de parti. Les chroniqueurs florentins se sont complus à faire un monstre du dernier des Brienne. Les historiens et les romanciers modernes ont accepté leurs appréciations comme lettre d'Evangile et se les sont transmises comme un véritable mot d'ordre. Il y a là une souveraine injustice. Gauthier VI ne fut ni pire ni meilleur que les hommes de son temps. En s'emparant du pouvoir, il obéit aux instincts ambitieux de sa race et fit ce qu'aurait fait à sa place Robert d'Anjou lui-même, si vanté pour sa sagesse. Les Vis-

(1) VILLANI, 960-961.

conti, les Scaliger, les Castruccio et les autres tyrans italiens ses contemporains valaient peut-être moins que lui dans l'ordre moral et ont pourtant trouvé des admirateurs. Son malheur fut de ne pas réussir. Devenu le fondateur d'une dynastie, il eut eu des centaines d'apologistes. S'il tomba, ce ne fut pas pour avoir été un tyran, mais uniquement pour avoir voulu tenir la balance égale entre les deux factions qui divisaient la République. Dans la Florence du XIVe siècle, on ne comprenait pas la liberté comme nous la comprenons aujourd'hui. Les partis en y triomphant voulaient avant tout savourer les âpres jouissances de la vengeance. On y avait toujours vu des vainqueurs et des vaincus, des tyrans et des victimes. Jamais tous les membres de la communauté n'y avaient joui à la fois de la tolérance et de la protection que doivent, sans distinction de caste ou de parti, à tous les citoyens qui ne violent pas les lois, ceux qui tiennent dans leurs mains les rênes d'un Etat libre. Pour conserver des partisans, le duc aurait dû se faire l'aveugle instrument de l'oligarchie ou de la noblesse. En ménageant l'une et en contenant l'autre, il ne satisfit personne et se fit de toutes deux d'implacables ennemis. La première ne lui sut aucun gré de ne la point écraser et ne lui pardonna jamais de l'avoir renversée. La seconde ne lui tint pas compte des avantages qu'il lui avait rendus et lui en voulut mortellement de ne pas lui avoir laissé prendre la place que sa rivale venait de perdre. Quant au peuple qu'il favorisa avec une

intelligence politique rare chez un contemporain des premiers Valois, il n'était pas assez mûr pour pouvoir disputer le pouvoir aux classes riches et pour comprendre les vues de Gauthier. A l'instigation de ses vieux ennemis, il contribua, lui aussi, à la chute du seul homme qui eût sérieusement songé à l'élever au même niveau que cette aristocratie et que cette bourgeoisie qui l'avaient jusque-là exploité et opprimé (1).

(1) Dans cette rapide esquisse, j'ai dû, autant pour ne point fatiguer le lecteur que pour ne point interrompre le fil de la narration, négliger bien des détails. J'ai omis, entre autres, les efforts de Gauthier pour rétablir la paix entre les familles que divisaient des haines séculaires (Paoli, 38 et 39, Villani, XII, 8). Je n'ai pas non plus cherché à justifier le duc d'avoir extorqué de l'argent aux Florentins pour envoyer 200,000 florins d'or en Pouille et en France. Il est fort possible qu'il ait payé à cette époque le reste des dettes qu'il avait contractées pour son expédition en Grèce, et il a pu le faire sur les sommes qui lui étaient allouées, mais il n'est point admissible qu'un homme qui se croyait appelé à fonder une dynastie ait pris de semblables précautions pour le cas où il viendrait à être expulsé. Ajoutons que l'argent était rare à Florence et que celui qu'il put se procurer dut à peine suffire à payer la solde de ses mercenaires et à élever des fortifications. N'oublions pas non plus qu'il était personnellement riche. Les Brienne possédaient une grande fortune dès la fin du XIII[e] siècle. Nous le savons par les documents qui existent aux archives de Troyes et de Naples et nous ne retrouvons pas dans le testament du duc, fait en 1347, d'autres noms de terres que ceux qu'il possédait avant 1342. Quant aux reproches que lui adresse Villani au sujet du relâchement des mœurs, qu'il l'accuse d'avoir favorisé, il n'y a qu'à lire le *Décameron* de Boccace pour se convaincre que la bourgeoisie florentine était aussi corrompue et aussi dissolue que pouvait l'être la noblesse française.

Le rétablissement de bons rapports entre la commune de Florence et le roi Jean décida le duc d'Athènes à quitter de nouveau la France. Il rentra en Italie en 1352, probablement en compagnie de sa seconde femme, Jeanne de Brienne d'Eu, la dernière descendante du vaillant soldat que nous avons vu porter glorieusement tour à tour les lourdes couronnes de Jérusalem et de Constantinople (1).

Gauthier trouva le royaume de Naples dans un état déplorable. Déjà durant les dernières années du roi Robert la noblesse avait repris ses vieilles habitudes de désordre et de brigandage. Après l'avénement de Jeanne, les choses n'avaient fait qu'empirer. L'assassinat du roi André (1345) et l'invasion de Louis de Hongrie (1348) avaient porté le mal à son comble. Depuis 1348, les barons et les condottieri pillaient à qui mieux mieux le pays, tantôt sous un drapeau, tantôt sous un autre. La présence du duc était devenue indispensable pour défendre ses terres contre les attaques répétées d'un ennemi que paraissent lui avoir suscité son propre beau-frère, Louis de Tarente, et Nicolas Acciaiuoli. Sûr de trouver, en cas de revers, un refuge assuré dans l'inexpugnable Tarente, Philippe della Ratta, comte de Caserte, désolait la terre d'Otrante. Brienne avait amené avec lui

(1) Dictionnaire de MORERI. — TESTAMENT DU DUC, ut suprà, p. 187. — Le père ANSELME, VI, 135 et 136. La duchesse survécut longtemps à son mari. Elle se remaria à Louis d'Etampes et vivait encore en août 1384, d'après un acte des archives de France, P. 1357, cote 326-340.

d'au-delà des Alpes des hommes d'armes français. Il battit son ennemi et vint l'assiéger dans son repaire. Il ne put pas l'y forcer. Pour emporter une pareille forteresse, il aurait fallu avoir à sa disposition une flotte et de puissants engins de guerre (1).

Au milieu de cette anarchie où chacun guerroyait pour son compte, Gauthier faillit, à peu de temps de là, ajouter à ses domaines l'importante cité de Brindes. Comme toutes les villes italiennes, elle était divisée en deux fonctions rivales : celle des Cavalieri et celle des Ripa. Cette dernière était prépondérante en 1353. Elle avait pour chef un certain Filippo Ripa qui s'était acquis une triste célébrité par les atrocités qu'il avait commises en 1346. Il avait agi, non en chef de parti, mais en pirate. Après avoir attaqué les Cavalieri, les avoir massacrés, brûlés, dépouillés, proscrits, eux et leurs partisans, il avait procédé au pillage méthodique de la ville et s'était ensuite enfui en Grèce avec ses trésors. Jeanne avait fait instruire un procès contre lui et l'avait mis hors la loi, ce qui ne l'avait point empêché de rentrer un peu plus tard dans sa ville natale et d'y régner en maître. Gauthier, probablement à l'instigation de l'évêque de Lecce qui appartenait à l'une des familles expulsées par Ripa, celle des Guarini, eut l'ingénieuse idée de se faire l'exécuteur de la loi et de s'emparer à la fois du coupable et de Brindes. Ripa se mit en état de défense et se laissa assiéger, puis,

(1) MATTEO VILLANI, III, 20, col. 174 (Murat, XIV).

quand il se vit dans l'impossibilité d'opposer une plus longue résistance, il se tira d'affaire en engageant les habitants à se donner au frère du roi Louis, Robert de Tarente. Pour ne pas se brouiller avec ce prince, Gauthier dut renoncer à son entreprise et lever le siége. Quant à Ripa, il va sans dire qu'il trouva grâce auprès du maître qu'il s'était donné et qu'il ne reçut point la punition de ses crimes (1).

Le duc avait eu raison de ménager son beau-frère, Robert de Tarente. Ce prince était le seul membre de la famille royale sur lequel il eût conservé quelque empire; son autre beau-frère, Louis de Tarente, l'époux de Jeanne, subissait l'influence d'Acciaiuoli et lui était hostile. Heureusement pour Gauthier, Louis craignait Robert. Ce fut en agissant sur ce dernier qu'il força le roi à faire la guerre à son protégé, ce même comte de Caserte qui avait dévasté la terre d'Otrante en 1352. Toutefois l'expédition fut si mal conduite par les deux frères, que ce fut le comte qui finit par avoir l'avantage (2).

Las de ces discordes, Gauthier quitta la Pouille en 1355. Durant son dernier séjour dans ses domaines de la terre d'Otrante, il avait fondé à Lecce en 1352 le couvent et l'église de Santa Croce qui, reconstruits sous Charles-Quint, font encore aujourd'hui l'ornement de son ancienne capitale (3).

(1) Matteo Villani, III, 51, col. 191. — Della Monica, 464-474.

(2) Matteo Villani, III, 83, col. 212.

(3) Infantini, 223, 225, 227.

La France, au moment où il y revint, était de nouveau en lutte avec l'Angleterre. Jean II, à bout de ressources, avait dû convoquer les états généraux. Gauthier y fut choisi par la noblesse pour son orateur et contribua à l'adoption des mesures libérales qui ont rendu célèbres les états de 1355 (1). Le 6 mai de l'année suivante, Jean II lui confia l'épée de connétable de France (2). Il se montra digne de cette haute faveur et trouva six mois plus tard une mort glorieuse sur ce fatal champ de bataille de Poitiers où périt la fleur de la chevalerie française (3).

La haine de l'oligarchie florentine le poursuivit au-delà de la tombe et s'efforça de ternir sa mémoire par une dernière calomnie. Elle publia qu'il était mort frappé par un archer florentin au moment où il cher-

(1) Henri Martin, *Hist. de Fr.*, V, 137.

(2) Le Père Anselme, VI.

(3) Froissart, ut suprà, II, 181 et suiv. — Le corps de Gauthier VI, après avoir été recueilli par les frères mineurs de Poitiers sur le champ de bataille de Maupertuis, fut un peu plus tard transporté à l'abbaye de Beaulieu, dans son comté de Brienne. Le tombeau qui lui fut élevé dans la chapelle de cette abbaye et dont parle Ducange, II, 207, n'existe plus aujourd'hui. Il a disparu comme tous ceux des hommes de sa race. J'ai dit comment un moine ignorant avait violé la sépulture de Gauthier III. Celle de son fils eut le même sort après la prise de Saint-Jean-d'Acre par les Sarrasins. Quant à la tombe de Hugues, je l'ai vainement cherchée dans les églises de Lecce. Seule celle où Marie d'Enghien plaça la tête de Gauthier V existerait encore, dit-on, au-dessus d'une des portes latérales de Sant'Oronzio. Aucune inscription toutefois ne permet de constater l'exactitude des renseignements que nous fournit à ce sujet Infantini, p. 34.

chait à échapper par une fuite honteuse aux coups des Anglais victorieux (1).

L'immense fortune du dernier des Brienne passa à la maison d'Enghien (2). Après la mort de sa sœur, ses biens furent partagés entre ses neveux. Sohier eut la terre de Brienne; Louis, Conversano; Gauthier, Argos et Nauplie; Jean, le vieux domaine des Hauteville, le comté de Lecce. A la seconde génération, tous ces fiefs tombèrent en quenouille et, par une remarquable bizarrerie du sort, ce fut une femme, la fille du comte Jean de Lecce, qui parvint à réaliser le rêve ambitieux de sa famille et à mettre enfin sur sa tête la couronne de Roger II. Marie d'Enghien, dont la merveilleuse beauté se conserva dans tout son éclat jusqu'aux dernières limites de son âge mûr, après avoir épousé en premières noces le célèbre Raymond de Balzo Orsini, comte de Soléto et prince de Tarente, s'assit à quarante ans sur le trône de Naples aux côtés d'un jeune roi, séduisant et brave, contre lequel elle avait levé l'étendard de la révolte et qui, faute d'avoir pu la réduire par la force des armes, dut solliciter sa main pour s'assurer la soumission d'une aussi redoutable vassale (3).

(1) Boccace, *I casi degli uomini illustri*, liv. IX.
(2) Testament du duc d'Athènes, ut suprà.
(3) Ducange, ut suprà, II, 207 et suiv. — Summonte, II, 537.

FIN

Coulommiers. — Typog. A. MOUSSIN

TABLE

